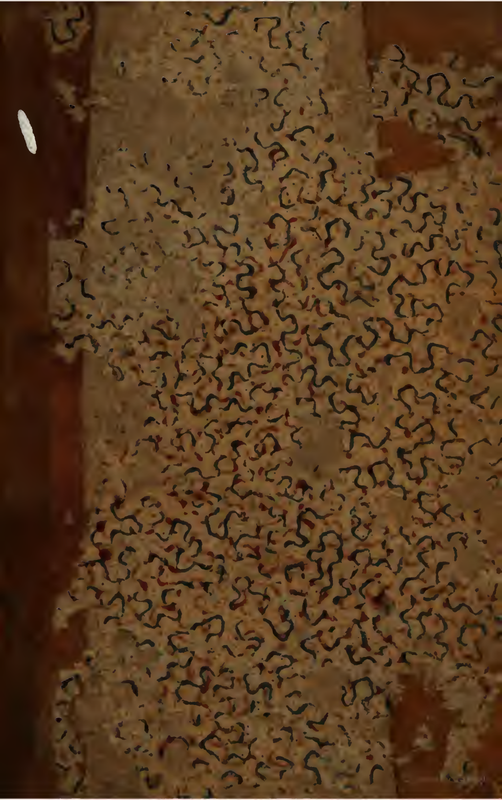


# COLLECTION
DE
## TRAGÉDIES, COMÉDIES, ET DRAMES
## CHOISIS
DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS MODERNES.

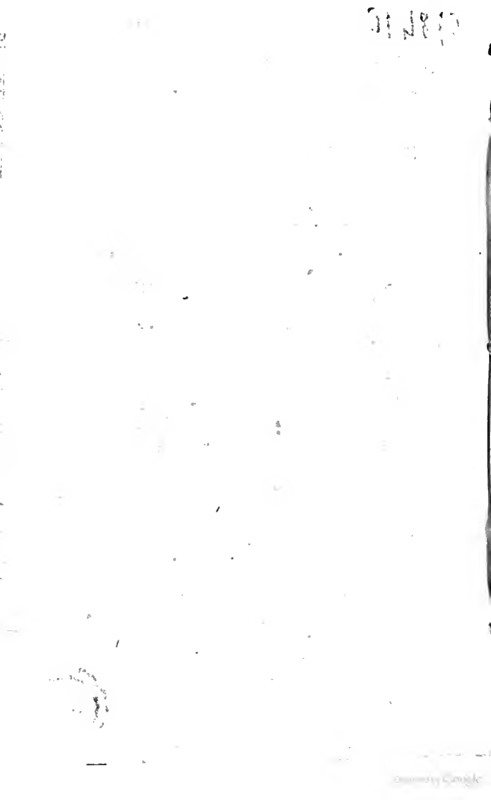
*TOME SIXIEME.*



*A LIVOURNE* 1774.

Chez Thomas Masi et Compagnie,
Editeurs & Imprimeurs-Libraires.
*Avec Approbation.*





*LES*

# CHÉRUSQUES,

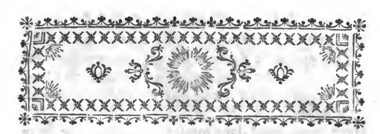
## TRAGÉDIE.

Par Monsieur BAUVIN.

# PERSONNAGES.

SEGISMAR, *Prince Chérusque.*
ARMINIUS, } *fils de Ségismar.*
FLAVIUS, }
ADELINDE, *Princesse Chérusque.*
THUSNELDE fille, } *d'Adélinde.*
SIGISMOND fils, }
GISELLE, *Compagne de Thusnelde.*
VARUS, *Général d'Auguste.*
MARCUS, *Officier de Varus.*
CATES, } *Alliés des Chérusques.*
CHAUQUES, }
BRUCTERES, }
UN OFFICIER, *Chérusque.*
*Troupes de Chérusques.*
*Troupes de Romains.*

*La Scene est dans un bois Sacré des Chérusques.*



# LES CHÉRUSQUES, TRAGÉDIE

## ACTE PREMIER.

*On voit sur un des côtés du Théâtre, qui représente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques attachées à des troncs d'arbres.*

### *SCENE PREMIERE.*

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en considérant Marcus, qui se trouve sur la Scene, quand on leve la toile.*

Ne vois-je pas Marcus, dont l'amitié fidelle
A fait pour moi, dans Rome, éclater tant de zéle ?
Oui, c'est lui ; son aspect qui suspend mes sou irs,
Réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs.

Que ne puis-je à ses yeux faire éclater ma joie!

*(Il s'approche de Marcus, qui, reconnoissant son ami, court à lui; mais au moment de l'embrasser, il est arrêté par les exclamations de Flavius.)*

Dans quel lieu! dans quel tems faut-il que je te voie?
Que veux-tu? Quel dessein conduit ici tes pas?

*[En se tournant vers les Statues qu'il montre à Marcus.]*

Ces Héros sont des Dieux que tu ne connois pas:
Viendrois-tu comparer, pour mieux connoître l'homme,
L'horreur de nos Forêts aux délices de Rome,
Rome où brillent les Arts, les Sciences, les Loix,
Préférables, peut-être, à ses plus grands exploits!
Dans ce climat sauvage & toûjours plein d'allarmes,
D'un séjour policé je regrette les charmes.
Parmi nous, tu le vois, tout est barbare, affreux.
Tu cherches vainement dans ces bois ténébreux,
Quelque image de Rome. Ah! rien ne la rappelle.
La Nature a besoin de l'Art pour être belle.

MARCUS.

Ces lieux sont assez beaux, si j'y trouve un ami.

FLAVIUS.

Peut-être en ce moment suis-je ton ennemi.

MARCUS.

Mon ennemi! qui? toi, Flavius!

FLAVIUS.

Je dois l'être;
Ou mon pays, en moi, ne verra plus qu'un traître,

Dont Rome eſt parvenue à corrompre la foi,
Par les dons répandus ſur mon frere & ſur moi.
Mais puis-je balancer entre eux & ma Patrie?
J'aime ſa liberté, malgré ſa barbarie.
J'ai cru dans les Romains, que l'on nomme ſi grands,
Voir ſes Légiſlateurs & non pas ſes tyrans:
Et Rome cependant veut, dit-on, rendre eſclave
Le Chéruſque, il eſt vrai, groſſier, mais libre & brave.

MARCUS.

Non, Rome qui l'eſtime, eſt prête de l'aimer.

FLAVIUS.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'eſtimer.

MARCUS.

Eh! pourquoi? depuis quand?

FLAVIUS.

Depuis qu'elle eſt injuſte,
Et que, reconnoiſſant un Maître dans Auguſte,
Rome, pour effacer la honte de ſes fers,
Veut, ſous le même joug, enchaîner l'Univers.
Cette eſclave oſe ici parler en Souveraine.
De mon pere voilà ce qui cauſe la haine.
Il craint, ſur-tout, Varus.

MARCUS.

Varus! dont les bontés
Vous préſentent des Loix & des Arts inventés
Pour rendre les Mortels qui gouvernent la terre,
Plus juſtes dans la paix & plus craints dans la guerre.
Que veut donc Ségiſmar, en rejettant des ſoins
Qu'd'un Peuple qu'il aime eclairent les beſoins?

FLAVIUS.

Ces arts, ces loix, dit-il, menent à l'efclavage.
Il veut que ce climat refte libre & fauvage.

MARCUS.

Il veut!... Ignore-t-il que d'autres Citoyens,
Touchés du vrai bonheur qu'affurent ces liens,
Veulent fixer chez eux de fi grands avantages,
Et font prêts d'abjurer leurs barbares ufages?

FLAVIUS.

Je les abjurerois peut-être le premier,
Si Varus vouloit moins nous les faire oublier.
Varus s'empreffe trop d'offrir à ces Provinces,
Dont il croit éblouir les Peuples & les Princes,
Des Loix, qu'on doit aimer pour elles, non pour lui,
Et qui n'ont pas befoin de l'avoir pour appui.
Au mépris du traité que nous avons pour gage,
Que fait-il dans ce camp qui caufe tant d'ombrage,
Qu'il jura de quitter, quand de vos Alliés
Les troubles avec nous feroient pacifiés?
De nos divifions les fureurs font paffées;
Il a vu dans nos champs nos troupes difperfées;
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs fermens:
Et Varus, infidele à fes engagemens,
Campe dans nos marais, & pour comble d'outrages,
Il ofe dans fon camp retenir nos Otages.

MARCUS.

Apprens qu'il les renvoie, & qu'ils font fatisfaits.
D'Augufte, Sigifmond accepte les bienfaits;
Et Thufnelde fa fœur...

FLAVIUS.

Thuſnelde! revient-elle?

MARCUS.

Dans tes regards troublés quelle flâme étincelle?
Tu l'aimes?

FLAVIUS.

Que dis-tu? Moi l'aimer! Ah! Grands Dieux!

MARCUS.

Ta bouche vainement démentiroit tes yeux,
Où j'apperçois encor ce trouble & cette flâme
Qui trahiſſent toûjours le ſecret de nôtre âme.

FLAVIUS.

Eh bien? puiſque mon cœur, déchiré de remords,
A laiſſé pénétrer ſes odieux tranſports,
Vois auſſi dans mes yeux, vois tranſpirer ſa honte:
Il brûle d'une ardeur qu'il faut que je ſurmonte.
J'aime, & dans mon amour je ne peux être heureux,
Sans trahir l'amitié d'un frere généreux.
Cette même beauté dans votre camp remiſe,
Thuſnelde que j'adore, à mon frere eſt promiſe.
Quel douloureux moment! ah! Marcus, dans ces lieux,
Avec l'aveu d'un pere, en préſence des Dieux,
Tous deux ſe ſont jurés d'éternelles tendreſſes!
Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promeſſes.
Mais d'un autre ſouci, tu me vois agité.
On dit que contre moi, mon pere eſt irrité:
Devant lui, dans une heure, afin qu'il me confonde,
Il veut que je paroiſſe, & que je lui réponde.
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? Et quel nouveau ſujet,
Du courroux paternel me rend le triſte objet?

Il sçait que je chéris les Romains qu'il abhorre.
Sçait-il encor, sçait-il le feu qui me dévore?
O Dieux! s'il soupçonnoit que son fils enflâmé...

MARCUS.

Il te condamnera, s'il n'a jamais aimé;
Mais peut-il de l'amour ignorer la puissance?

FLAVIUS.

A Rome, cher Marcus, je sçais comme l'on pense.
Cet amour est pour vous un Maître tout-puissant:
Pour nous c'est un Esclave aveugle, obéissant.
Il commande à vos Dieux: barbares que nous sommes,
On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
On veut que tous les cœurs, en ces tristes déserts,
A l'orgueil, à la haine, à la vengeance ouverts,
Se ferment à l'amour, à qui le mien se livre.
J'admire leur exemple, & veux en vain le suivre.

MARCUS.

Va, je peux t'annoncer un destin plus heureux.
La mere de Thusnelde, instruite de tes feux,
Je n'en sçaurois douter, leur deviendra propice;
Son cœur à tes vertus saura rendre justice.

FLAVIUS.

Tu connois Adélinde!

MARCUS.

Oui; c'est trop te céler,
Que je l'atends ici, que je vais lui parler.

FLAVIUS.

Eh! quel est l'intérêt qui t'amene auprès d'elle?

*[On voit passer un Chérusque, qui jette quelques regards inquiets sur Marcus & Flavius.]*

MARCUS.

Prens garde ; on nous entend. Tu connois tout mon zele.
Va, laiſſe à l'amitié le ſoin de ton amour;
Je t'inſtruirai de tout avant la fin du jour.

---

## SCENE II.

MARCUS *ſeul.*

O Fortuné Varus! les ſoins que tu prépares
Triompheront bientôt de tous ces Chefs barbares.
Ta priere a ſuffi pour les faire aſſembler;
Ta menace aujourd'hui les fera tous trembler.
Des projets que ton cœur pour ta gloire médite,
Tout ſemble m'annocer l'heureuſe réuſſite.
Vainement Ségiſmar, qui les a preſſéntis,
Croit par Arminius les voir anéantis;
Le zéle d'un vieillard, l'audace d'un jeune homme,
Loin de ſuſpendre ici le triomphe de Rome,
Vont le hâter ſans doute; & mes diſcours, mes ſoins,
Les forces d'un Préteur, la ſerviront bien moins
Que les rivalités, les amours & les haines,
Qui ſignalent par-tout les foibleſſes humaines.
Mais Adélinde vient? que va-t-elle penſer
De ne voir point Varus en ces lieux s'avancer?



## SCENE III.

ADÉLINDE, MARCUS.

MARCUS.

Princeſſe, mon aſpect ſemble vous interdire.
Vous attendiez Varus, mais il craint de vous nuire.
Votre ſeul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos
yeux.
Varus ſur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent réſulter du renvoi des Otages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos chefs aigris
Sa douceur aiſément appaiſéroit les cris.
Vous ont-ils déclaré leur volonté derniere?

ADÉLINDE.

Je ne m'attendois pas à leur réponſe altiére,
Qui rejette vos loix pour conſerver leurs mœurs.
J'ai tenté vainement d'arrêter les clameurs
D'un farouche vieillard, toûjours plus inflexible;
Sa haine corrompt tout, & reſte incorruptible.
Avec Varus, dit-il, il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'auroit pas tant de charmes pour lui,
S'il ne ſe flattoit point d'en voir tomber la gloire
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire.
Ah! ſi d'un Général il faut faire le choix,
Il ſent qu'Arminius aura toutes les voix.

MARCUS.

Arminius? Eh bien! qu'importe qu'on le nomme?

ADÉLINDE.

Il n'eſt point de Germain plus à craindre pour Rome.
Varus tient ſon courroux trop long-tems ſuſpendu ;
Qu'il perde Arminius, ou lui-même eſt perdu.
Ce barbare, ſenſible aux charmes de ma fille,
Paroiſſoit empreſſé d'entrer dans ma famille.
Il a vu tout mon zéle à ſervir ſon amour.
J'ai cru qu'il ſerviroit mes deſſeins à ſon tour ;
Que je verrois ſes ſoins, ſon crédit, ſa vaillance,
Sur moi de tous les cœurs fixer la bienveillance ;
Contraindre le Chéruſque à recevoir un Roi,
Un culte moins affreux, une plus douce loi :
Je m'abuſois ; j'ai vu, dans ſa réponſe auſtere,
Qu'il aſpire à la fille en mépriſant la mere.
Mon époux qui touchoit à la fin de ſes jours,
Vouloit qu'un prompt Hymen couronnât leurs amours;
Et moi, pour l'éloigner & venger mes outrages,
J'ai fait choiſir ma fille au nombre des Otages.
Elle a ſenti le poids de mon autorité.

MARCUS.

Mais ne craignez-vous pas qu'un Amant irrité,
Inſtruit de vos ſecrets, contre vous ne prévienne...

ADÉLINDE.

Il doit jurer ma perte, & je jure la ſienne.
Il faut de nos projets détruire les témoins.
Varus a tout promis, à mon zéle, à mes ſoins ;
Qu'il ſonge maintenant à remplir ſa promeſſe.

MARCUS.

Daignez-vous expliquer; qu'ordonnez-vous, Princeſſe?
Doit-il choiſir la paix ou la guerre?

ADÉLINDE.

La paix.
Qu'il gagne tous les cœurs par de nouveaux bienfaits.
De vos arts précieux qu'il préſente les charmes;
Ils feront plus puiſſans que la force des armes.
Vos bienfaiſantes Loix, plus que vos légions,
Sont faites pour dompter nos fieres nations;
Qui, toûjours en danger, ſont trop accoutumées
Aux menaces des camps pour en être allarmées.
Dites-lui que j'ai ſu déjà perſuader
A des Germains puiſſans, jaloux de commander,
Et dont le zéle feint plaît à la multitude,
Que, s'ils ſont menacés de quelque ſervitude,
Ce ne ſont pas les ſoins d'un Préteur généreux,
Mais l'orgueil de leurs chefs qui devient dangéreux.
Tout paroît convaincu que ces chefs ſont à craindre;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paroître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera, ſans doute, avec hauteur.
Que Varus les arrête; il eſt tems qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
Qu'ils diſparoiſſent tous: bientôt ſur nos autels,
Auguſte ſera mis au rang des Immortels.

J'ai voulu que mon fils en devînt le Grand-Prêtre.

MARCUS.

Il vient d'y consentir; mais à regret peut-être.
Contre la dignité dont il est revêtu,
Vous ignorez combien son cœur a combattu.
Il semble humilié de l'emploi qui l'éleve:
Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'acheve.

ADÉLINDE.

Que je suis malheureuse! & ma fille & mon fils,
Tous deux semblent s'entendre avec mes ennemis.
Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclatent
Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flattent.

MARCUS.

Leur tendresse pour vous, vous répond de leur foi.

ADÉLINDE.

Ils ont des préjugés qui causent mon effroi.

MARCUS.

Vous avez un pouvoir qu'ils respectent, qu'ils craignent;
Il faut bien sous vos loix que leurs cœurs se contraignent.
Que vois-je! Arminius nous observe.



## *SCENE IV.*

ARMINIUS, ADÉLINDE, MARCUS.

ARMINIUS.

MEs yeux
Craignoient de rencontrer un frere dans ces lieux.
On me disoit... Mais non; grace au Ciel, je respire :
Je ne vois qu'Adélinde, & Marcus qui conspire ;
Retirons-nous.

MARCUS.

Quoi donc! Arminius me fuit!
Ah ! lorsqu'en ces Forêts l'amitié me conduit,
Il ose m'accabler de cette indifférence...

ARMINIUS.

Des traîtres doivent-ils souhaiter ma présence?
Contre ma liberté, mon pays & mes Dieux;
Je vous laisse tramer vos complots odieux.

MARCUS.

D'un ami, qui me croit capable d'artifice,
Je ne veux pas ici confondre l'injustice.
Je vois son préjugé. Mais ses chefs, moins aigris,
Seront justes, peut-être, & sentiront le prix
Des bienfaits que Varus en ces lieux veut répandre.

ARMINIUS.

Nos chefs méprisent trop ce qu'il ose entreprendre.

*Quel*

*Quel emploi*, disent-ils, *pour ce grand Général!*
*Il érige sa tente en un vil Tribunal.*
*Sous le joug de ses loix il pense nous abattre,*
*Il ose nous juger & craint de nous combattre.*

MARCUS.

Tandis que son grand cœur aspire à les polir:
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir?
Sa bonté jusqu'ici, pour le Chérusque, active,
A contraint sa bravoure à demeurer oisive;
Mais, si c'est un malheur de les civiliser,
Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser,
Par d'autres actions il se fera connoître.
Eux-mêmes forceront son courage à paroître.

ARMINIUS.

Qu'il paroisse, il est tems.

ADÉLINDE.

Eh quoi! ce cœur altier,
A la guerre, à la haine, est voué tout entier?
N'a-t-il d'autre vertu qu'une valeur farouche?
Et la paix & l'amour, n'ont-ils rien qui le touche?
Je te vois interdit. Sçais-tu que, dans ce jour,
Et ma fille & mon fils vont être de retour.
Il en est tems encor; crois-moi, sois moins austere;
Pour obtenir la sœur, viens couronner le frere.

*(Arminius sort, en témoignant par des gestes & des regards expressifs l'indignation & le mépris que lui inspire la proposition d'Adélinde.)*

## SCENE V.

ADÉLINDE, MARCUS.

MARCUS.

Vengez-vous: faites choix d'un gendre plus chéri,
Qui, comme Arminius, dans ces Forêts nourri,
N'en a pas conservé la sauvage rudesse.
Flavius...

ADÉLINDE.

Qui? son frere!

MARCUS.

Oui, j'ai vu sa tendresse
Éclater pour Thusnelde; il l'adore.

ADÉLINDE.

Et pourquoi?
Son amour n'ose-t-il se montrer devant moi?

MARCUS.

Plein d'une passion qu'il condamne & qu'il aime,
Il voudroit à ses yeux se dérober soi-même.

ADÉLINDE.

Ma fille verra donc, attachés à son char,
Ces deux fils si puissans, l'espoir de Ségismar!
Et l'amour des enfans qui flatte ma colere,
Va me venger enfin de la haine du pere.
Cours trouver Flavius... Non, moi-même je dois
Le chercher, lui parler; l'assurer de mon choix.
Il aime les Romains, il adore ma fille;

Il eſt fait pour ſervir & Rome & ma famille.
Je veux que tous les ſiens, encouragés par lui,
De Varus, avec moi, viennent briguer l'appui.

MARCUS.

Varus dans ce moment ne paroît pas tranquille.
Mélo vient de ſortir, dit-on, de ſon aſyle;
Et tout confirme ici ce bruit trop répandu.
Ce ſuperbe Mélo, tant de fois abattu,
Montre en ſe relevant encore plus d'audace.
On dit que ce Sicambre aujourd'hui nous menace:
Qu'il a même en ces lieux des Miniſtres ſecrets.

ADÉLINDE.

A s'unir avec lui pluſieurs chefs ſemblent prêts.
C'eſt à vous d'empêcher l'union générale,
Dont la force bientôt vous deviendroit fatale;
Craignez que d'autres mains ne recueillent le fruit
D'un deſſein... Mais qu'entends-je, & qu'annonce ce bruit?

MARCUS.

Vos ôtages, qu'enfin une eſcorte Romaine,
Par ordre de Varus, dans leurs Foyers ramene.
Je dois ici les joindre.

ADÉLINDE.

Il faut nous ſéparer.
Sous ce feuillage épais je vais me retirer.
J'obſerverai mon fils; vous doutez de ſon zéle;
Et je veux l'affermir, ſi je vois qu'il chancele.



## SCENE VI.

THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND, *en Pontife Romain & les autres Otages escortés par une Troupe de Romains.* MARCUS, ADÉLINDE, *qui se tient écartée.*

THUSNELDE, *à l'Escorte.*

Retournez vers Varus; je rends grace à vos soins;
Laissez-nous maintenant respirer sans témoins.
De nos Divinités respectez la présence.
(*Marcus fait signe à l'Escorte de se retirer.*)
(*aux Otages.*)
Et vous, qui gémissez d'une si longue absence,
Malheureux compagnons de ma captivité,
Vous brûlez de jouir de votre liberté:
Allez, & que nos Dieux, enfin plus favorables,
Détournent loin de vous des maux si déplorables.
(*A Giselle.*)
O ma chere compagne! ô vous qui partagiez
Nos secrettes douleurs, & qui les consoliez!
Vous avez un époux, des fils dont la tendresse
Va faire à vos ennuis succéder l'allégresse:
Il est tems de vous rendre à leurs empressements.
Allez tout oublier dans leurs embrassements.
Laissez-moi, permettez que j'entretienne un frere.
(*Marcus sort avec les Otages.*)

## *SCENE VII.*

THUSNELDE, SIGISMOND, ADÉLINDE, *qui s'avance vers ses enfans, sans en être apperçue.*

SIGISMOND.

Veux-tu renouveller ma douleur trop amere?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir, ose implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah! ma sœur, est-ce à moi de m'offrir à leurs yeux?
Ils écoutent les vœux d'une ame libre & brave;
Et ton frere n'est plus qu'un lâche, qu'un esclave.

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'est dépouillé,
Et d'un vil ornement ton front reste souillé.

SIGISMOND.

Ne crois pas que mon cœur adore la puissance
Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encense.
Le pouvoir d'une mere est plus sacré pour moi;
C'est elle que je crains... Ah! grands Dieux, je la voi.

ADÉLINDE.

Ainsi dans mes enfans la tendresse est éteinte;
Et mes soins, mes bontés n'inspirent que la crainte?

SIGISMOND.

Ah! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Lisez mieux dans nos cœurs.

Votre aspect nous console & seche enfin nos pleurs.
Mais le Ciel, aujourd'hui pour nous si favorable,
Aux cris des Citoyens semble être inexorable.
Ah! pourquoi, quand il daigne exaucer nos desirs,
D'un peuple tout entier rejetter les soupirs.

ADÉLINDE.

Que ton ressentiment cesse enfin de les plaindre.
S'ils veulent être heureux, ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELDE.

Non, non, tous leurs dangers ne sont pas disparus,
Puisque ma délivrance est un don de Varus.
C'est son mépris pour nous, qui rompt nos tristes chaînes.
Il pense qu'il n'est plus d'ames vraiment Germaines.
S'il soupçonnoit nos cœurs d'être encor Citoyens,
Varus eût resserré, non brisé nos liens.
Des Princes corrompus les viles déférences,
De leur ambition les lâches espérances,
Les grands noms confondus avec les plus obscurs,
Sont pour Rome aujourd'hui des Otages plus sûrs.
Mais j'attends que nos Dieux, las de son joug impie,
Réveillent dans les cœurs la vengeance assoupie;
J'attens qu'Arminius...

ADÉLINDE.

O nom trop odieux!

THUSNELDE.

Eh quoi, ce nom si grand & si saint à mes yeux!...

ADÉLINDE.

Nous n'avons plus besoin du féroce courage

D'un Héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
Il eſt des Citoyens, plus doux, plus valeureux,
Qui veillent ſur ce Peuple, & vont le rendre heureux;
Et ſon intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame,
Maîtreſſe d'elle-même, écoute une autre flâme.
(*à Sigiſmond.*)
Et toi, tu ſais mes vœux, tu connois ton devoir;
Songe à ton miniſtere, & remplis mon eſpoir.
Que ton zéle en ces bois dreſſe un Autel champêtre.

SIGISMOND.

Auguſte eſt donc un Dieu! Sigiſmond eſt ſon Prêtre.
Un Romain qu'on a vu remplir Rome de deuil,
Dont l'audace & la fourbe ont couronné l'orgueil,
Qui des vrais Citoyens veut éteindre la race,
Doit-il parmi nos Dieux obtenir une place?
Ah! ma ſœur, tu frémis!

THUSNELDE.

Eſt-ce à toi d'élever
Des Autels au tyran qui veut tout captiver:
Eh, pourquoi? Pour jouir d'un triomphe frivole,
Et pour voir inſulter au pied du Capitole,
A la ſuite d'un char, tous nos héros traînés,
Et de la liberté les Dieux même enchaînés.
Tant de maux marquent-ils la puiſſance céleſte?

SIGISMOND.

Non, c'eſt par des bienfaits qu'elle ſe manifeſte.

ADELINDE.

Eh! quels ſont les bienfaits que répand en ces lieux
Ce ſuprême pouvoir révéré dans nos Dieux?

Quel bonheur, quelle gloire obtiennent nos prieres,
De ces Divinités agreſtes, meurtrieres,
Dont les adorateurs, d'arts & de loix privés,
Languiſſent dans des champs à peine cultivés:
Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles,
D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles,
A des Arts bienfaiſants, à d'équitables Loix,
Dont le joug eſt ſi doux & ſi ferme à la fois.
Tu connois le fléau qui ravage nos terres;
Ces climats ſont livrés à d'éternelles guerres.
La raiſon les déteſte; & ma voix vous inſtruit
A ne plus admirer l'orgueil qui les produit.
Ah! préférons la paix & ſon doux eſclavage,
A cette liberté belliqueuſe & ſauvage,
Qui cauſe tant de maux & fait ſi peu de biens.
Viens, ſuis-moi, les amis de la paix ſont les miens.

## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

SEGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Vous jettez ſur un fils des regards indignés.
Vous ne m'écoutez point. Ah! mon pere, daignez
Satisfaire un deſir que je crois légitime.

Est-ce en vain que Varus aspire à votre estime?
Suspendez ce courroux, qui glace mes esprits.

SEGISMAR.

Mon fils, es-tu Chérusque?

FLAVIUS [*à part.*]

O Dieux! a-t-il appris...
N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines?
Et pouvez-vous douter...

SEGISMAR.

D'où viennent donc tes peines?
Répond; que dit ton cœur?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays,
Sans cesser d'aimer Rome.

SEGISMAR.

Eh! bien, tu le trahis.

FLAVIUS.

Moi! trahir ma patrie! ah! connoissez mon zéle.

SEGISMAR.

Qui partage son cœur, est bientôt infidèle.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choisis; ne sois pour l'un ni pour l'autre à demi.
De la guerre aujourd'hui l'appareil se déploie.

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reste une voie.
Voyez Varus.

SEGISMAR.

J'ai vu la gloire de César,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un diadême.
Ah! c'étoit un héros qui confond tous les tiens;

Ils ne sont animés que par la soif des biens:
Mais tout grand qu'il étoit, quelque terreur profonde,
Que son nom répandît sur le reste du monde,
Assez fort pour nous vaincre & pour nous commander,
César l'étoit trop peu pour nous intimider;
Et nous verrions Varus! -- Dans un tems non moins triste,
Sais-tu ce qu'à César fit dire Arioviste?
*J'irois trouver César, si j'en avois besoin;*
*Si César veut me voir, qu'il ait le même soin.*
Devons-nous à Varus, montrer moins de courage?

FLAVIUS.

Quoi! vous lui refusez un si léger hommage?

SEGISMAR.

Un hommage léger, souvent pése à l'honneur.

FLAVIUS.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

SEGISMAR.

Qu'importe son dessein dans notre indépendance?
Varus n'est rien pour nous, qu'il garde sa prudence.
Je suis libre; est-ce à Rome à juger de mes droits?

FLAVIUS.

Cesserez-vous de l'être, en adoptant ses loix.

SEGISMAR.

Ses loix à nos vertus nous rendroient infideles:
Dans ses murs corrompus quel bien produisent-elles?

FLAVIUS.

J'ai vu Rome; & le mal n'a pas frappé mes yeux.

SEGISMAR.

Moi, je ne l'ai pas vue, & je la connois mieux.
Cesse de l'admirer; les grandeurs qui lui restent,
Sont autant de fléaux que les Peuples détestent.

FLAVIUS.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit:
Vous connoissez son cœur; instruisez son esprit.
Dois-je abhorrer les arts, quand on les calomnie?
Ils sont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble, est-il vil à vos yeux?
Tout languit sans les arts, tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au sein de la disette,
Et la tranquillité dans notre ame inquiete:
Vous redoutez des arts qui consolant nos cœurs,
Enrichiroient le Peuple, adouciroient nos mœurs.

SEGISMAR.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
Ses superbes Palais n'étoient que des cabanes.
Nous sommes maintenant ce qu'elle étoit alors;
Nous avons ses vertus, redoutons ses trésors.
Prends-y garde, en tous tems on a vu l'opulence,
A sa suite, amener les arts & la licence,
Corrompre tous les cœurs, par l'exemple entraînés;
Les rendre injustes, vains, lâches, efféminés.
Et le Peuple opulent, tombé dans l'esclavage,
Cherche & ne peut trouver son antique courage.
Telle est Rome; en perdant ta noble pauvreté,
Comme elle tu perdrois bientôt ta liberté;
Tu perdrois cette force & si noble & si rare...

FLAVIUS.

Le Chérusque doit donc toûjours rester barbare!

SEGISMAR.

Ce nom n'eſt pas honteux, va, n'en ſois point bleſſé.
Qui ſait combattre & vaincre, eſt aſſez policé.

FLAVIUS.

Rome n'eſt-elle pas l'école de la terre?
Qui peut mieux enſeigner le grand art de la guerre?

SEGISMAR.

Tu vantes ſes leçons; mais quel en eſt le fruit?
Elle corrompt les cœurs que ſon ſavoir inſtruit;
Elle énerve le bras qui doit en faire uſage;
Eh! que ſert la ſcience où manque le courage?

FLAVIUS.

Que nous ſert le courage admiré dans nos bois,
Où toutes vos vertus, votre nom, vos exploits,
Reſtent enſevelis...

SEGISMAR.

C'eſt aſſez, ſi mon zéle,
Si mon nom eſt connu de ce Peuple fidele.
Mon devoir & le tien, c'eſt d'écarter ſes fers.

FLAVIUS.

Il eſt doux de ſe faire un nom dans l'Univers.

SEGISMAR.

Et s'il ne voit en toi qu'un lâche, un traître infâme?

FLAVIUS.

Ah! mon pere, appaiſez ce grand cœur qui s'enflâme.
Je connois mon devoir, que ce cœur irrité
Eprouve mon courage & ma fidélité.
Ordonnez, je ſuis prêt.

SEGISMAR.

Penſe à quoi tu t'obliges.

Ton frere me console, & c'eſt toi qui m'affliges.
Si l'eſpoir d'un grand nom ſuffit pour t'échauffer,
Songe à combattre Rome & ſache en triompher;
C'eſt par là que le tien ſortira des ténebres,
Et deviendra fameux entre les noms célebres.
Ta gloire ira bientôt auſſi loin que tes vœux,
Et ſera chere encore à nos derniers neveux.
Ne crois pas que ton cœur, par une vaine étude,
Puiſſe unir l'héroiſme avec la ſervitude;
Imite la vertu de tes nobles aïeux;
Défends ta liberté, ton pays & tes Dieux.
Sur-tout ne ſouffre plus qu'un vil Romain t'aborde.
Rome parle de paix & ſéme la diſcorde.
Prévenons ſes deſſeins; armons-nous, il eſt tems...

---

## *SCENE II.*

ARMINIUS, SEGISMAR, FLAVIUS.

SEGISMAR.

APproche, Arminius; viens, c'eſt toi que j'attends.
Ecoute; c'eſt ici, c'eſt dans la ſombre enceinte
De cet antique bois, de cette forêt ſainte,
Que ton pere a voulu te voir & te parler.
Voici le jour, mon fils, qu'il faut te ſignaler.
Si ton courage eſt grand, ſi les Dieux t'ont fait naître
Pour ſauver ton pays qui ne veut pas de maître,
Regarde ces héros; il ſuffit de les voir,

Pour apprendre quel eſt aujourd'hui ton devoir;
Vois, ſur ces troncs ſacrés, ces armes ſuſpendues;
De Thuiſton, de Mannus, viens toucher les ſtatues.
(*Ségiſmar s'approche des ſtatues, Arminius le ſuit & les touche, & les embraſſe avec tranſport.*)
Tous deux nous ont tranſmis avec la liberté
L'horreur pour la moleſſe & pour la fauſſeté.
Ce ſont eux dont la force, & non pas l'induſtrie,
Sut créer, ſoutenir, illuſtrer ta patrie:
Suis le chemin tracé par ces héros fameux;
Sois libre, juſte, vrai, magnanime comme eux.
Vois quel prix glorieux couronne leur audace.
Leur nom vit, & le tems a dévoré leur race.
Leur gloire, dont nos jours ſont encor les témoins,
Tu ne peux l'acquérir, que par les mêmes ſoins.
Rome envain par la force à voulu nous réduire:
Aujourd'hui par ſes loix elle veut nous ſéduire;
Mais bientôt ſous leur joug nous ſerions abattus.
Les Romains ont des loix, n'ayons que des vertus.
Dans ce moment, mon fils, il faut que tu ſoutiennes
L'eſpoir que ton pays a fondé ſur les tiennes.
En toi la Germanie a cru voir un héros.
Elle ſemble oublier ſes plus grands Généraux;
Et deſirant un chef pour oppoſer à Rome,
C'eſt toi qu'elle diſtingue; & c'eſt toi qu'elle nomme.
De prudence & de force, il eſt tems de t'armer,
Les Romains vainement ont cru nous allarmer;
La nation Chéruſque eſt encor vertueuſe.
Rome n'eſt plus, mon fils, qu'injuſte & faſtueuſe.
Elle eſt peu redoutable à des cœurs ſans deſirs,

Qui dédaignent ſes biens, ſes grandeurs, ſes plaiſirs.
Va, nous valons mieux qu'elle; & tant qu'en ces Provinces
L'ame franche du Peuple animera les Princes,
Tant que nous aimerons notre ſimplicité,
Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
Tes peres t'ont laiſſé ce tréſor en partage;
Fais paſſer à tes fils ce ſublime héritage.
Libres par nos aïeux, nous les béniſſons tous;
Nos fils nous maudiroient, eſclaves après nous.
[*en montrant les ſtatues.*]
Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes.
Ils étoient Citoyens, & comme eux nous le ſommes.
On leur a fait la guerre; ils ont été vainqueurs;
Choiſiſſons les exploits que choiſiroient leurs cœurs.

ARMINIUS.

Eſt-ce leur voix ici qui frappe mon oreille?
Mon pere, c'en eſt fait, Arminius s'éveille.
Un nouveau jour m'éclaire & fait évanouir
L'erreur dont ma jeuneſſe aimoit à s'éblouir.
Si j'ai quelque courage, en moi c'étoit un crime
De l'armer en faveur de Rome qui m'opprime.
C'eſt contr'elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains;
Et je vais les plonger dans le ſang des Romains,
Dont l'inſolent orgueil ſi digne de nos haines,
Sur le monde effrayé veut étendre ſes chaînes.
Briſons-les; & du monde aſſurons le repos.
N'eſt-ce pas là le choix que feroient ces héros,

S'ils respiroient encor, si dans la Germanie,
Ils voyoient triompher Rome & sa tyrannie...

SEGISMAR.

Crois-tu que leur courage eut laissé des tyrans
Vivre au milieu de nous, juger nos différends?
Et de nos Citoyens se croyant déjà maîtres,
Perdre les vertueux, récompenser les traîtres?
Venez nous secourir, Héros, éveillez-vous;
Sortez de vos tombeaux; vivez & sauvez-nous!

ARMINIUS.

Ah! mon pere, arrêtez, laissons en paix ces Manes.
Et ne les troublons pas par des clameurs profanes.
Nous vivons; devons-nous pour défendre nos jours,
Dans le sein de la mort, mendier des secours?
Nous vivons; il suffit.

SEGISMAR.

Dans ce péril extrême
Tu m'éleves, mon fils, au-dessus de moi-même.
C'est en toi que j'espere; embrasse-moi, mon fils.
J'ai formé ton courage, & j'en reçois le prix.
Je disois, en voyant l'ennemi qui nous brave:
Jeune, j'ai vécu libre; & vieux, mourrai-je esclave?
Non, grace à ton grand cœur, j'attends un sort plus beau.
Ton pere descendra libre dans le tombeau.
*(en montrant Flavius.)*
Dans le camp de Varus, il veut que je me rende.

ARMINIUS.

Quoi! mon pere; iriez-vous?...

SEGISMAR.

SEGISMAR.

Qui, moi! que je defcende
A cette lâcheté! Moi, j'irois d'un Préteur,
Par un hommage vil, encenfer la hauteur!
Quel œil en cet état pourroit me reconnoître?
Tandis que fon orgueil me parleroit en maître,
Me tiendrois-je debout & courbé devant lui,
Comme fi ma terreur attendoit fon appui?
C'eft à lui de trembler, lui, dont l'injufte audace
A changé, tout-à-coup, fa priere en menace.
Le Peuple comme nous, fent ce nouvel affront,
Et j'ai vu le courroux écrit fur chaque front.
As-tu vu le Bructere, & le Chauque & le Cate,
Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate,
Jurer de nous défendre en ce preffant danger?
Les Hommes & les Dieux font prêts à nous venger.
Tout contre les Romains paroît d'intelligence.
Ce jour a vu l'infulte; il verra la vengeance.

ARMINIUS.

Oui, par vous aujourd'hui mon courage animé
Veut être le vengeur de ce Peuple opprimé.
Sur mon frere & fur moi fa haine fe repofe;
Qu'il compte fur la nôtre; il va voir ce qu'elle ofe.
Nous remplirons vos vœux; vous verrez vos enfans,
Marcher contre Varus, revenir triomphans.
Le Ciel veut un combat fanglant, affreux, mais jufte.
Et Rome de nos coups verra pâlir Augufte.

SEGISMAR.

Trop d'animofité peut égarer tes coups;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.

Une valeur féroce à soi-même est contraire;
Souffre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire;
Qu'elle guide ta force: & ta force en ce jour,
Mon fils, animera ma prudence à son tour.
Cependant le tems presse; il faut que tu ménages
Un combat qui de Rome arrête les outrages.
Moi, je vais retrouver le Peuple qui m'attend;
Je lui découvrirai les piéges qu'on lui tend.
On veut l'intimider, on cherche à le séduire;
Sur ses grands intérêts, c'est à moi de l'instruire:
Et c'est à toi, mon fils, de veiller aujourd'hui
Sur un frere, en qui Rome ici trouve un appui.

---

## SCENE III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *à part*.

De honte, de douleur accablé par un pere,
Dois-je encore essuyer les reproches d'un frere!

ARMINIUS.

Je t'entends soupirer? -- tu contemples les Cieux. --
D'où vient que mes regards te font baisser les yeux?
Quel ennui te dévore? Ah! parle, sois sincere;
Apprends-moi tes chagrins; es-tu jaloux d'un frere?
Le Peuple te chérit; tu commandes sous moi;
Les premiers Citoyens veulent servir sous toi.
N'es-tu pas satisfait de cet honneur insigne?
D'un poste plus brillant ton cœur se croit-il digne?

Si ton rang à tes yeux eſt trop peu diſtingué,
Je te céde le mien, que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Montre moins de grandeur à mon ame éperdue.
Cette premiere place à ta valeur eſt dûe.
Je n'en ſuis point jaloux. Mais dans un ſi haut rang,
Quelquefois la valeur, trop avide de ſang,
S'égare en des projets de combats, de victoire,
Que devroit écarter la véritable gloire;
D'un pere dont la haine enflâme les regards,
Au ſeul nom des Romains, de leurs loix, de leurs arts,
Qui, du reſte du monde, attirent les hommages,
Tu devrois adoucir les préjugés ſauvages.
Sans eux, nous jouirions des charmes de la paix.
Les horreurs de la guerre...

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits.
Mon pays de mon bras exige le ſervice,
Je lui dois de mon ſang le noble ſacrifice.

FLAVIUS.

Tout ton ſang répandu le ſervira bien moins
Que ſi tu ſçais pour lui prodiguer tous tes ſoins.
Montre envers les Romains une ame moins aigrie;
Sachons les imiter; aimons leur induſtrie.
L'éclat de leurs travaux, la ſplendeur de leurs arts,
La pompe de leurs jeux, enchantoient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes desirs! Ma jeunesse trompée,
De leurs jeux, il est vrai, fut quelquefois frappée.
Quand, les crins hérissés, les yeux étincelans,
Des tigres, des lions les terribles élans,
L'immobile fierté, la rage mugissante,
S'animoient au combat dans l'arene sanglante.
Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
Déchiroit par leurs coups l'ame des spectateurs;
Que sur un char léger, volant dans la carriere,
La jeunesse bouillante, à travers la poussiere,
Au but victorieux guidoit de fiers coursiers:
Tout mon cœur à ces jeux si nobles, si guerriers,
Si dignes de nos mœurs, palpitoit d'allégresse:
Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
Le Romain nous invite à voir d'autres combats;
Il vient nous menacer, & nous sommes soldats.
Eh! quoi, n'entends-tu pas la liberté qui crie:
Perdez mes ennemis, sauvez votre patrie.

FLAVIUS.

Ah! cesse, Arminius, de me faire rougir.
Quand il en sera tems, tu me verras agir.
Ne crains pas que jamais mon courage s'égare;
Mais je n'ai plus une ame insensible & barbare.
Ah! souviens-toi que Rome en moi voit un Germain,
Qu'elle a rendu plus grand, plus juste, plus humain.
Après tant de bienfaits, je n'ai pas la puissance
De vouloir lui ravir toute reconnoissance.
J'aime encor les Romains; & tu les dois aimer;

Ils t'ont comblé d'honneurs, pour te mieux animer
A toutes les vertus qui forment le grand homme ;
Tes titres, ton nom même est un bienfait de Rome.
Va, tant que cet anneau décorera ta main,
Comme moi, tu dois être & Chérusque & Romain.

ARMINIUS.

Moi Romain ! c'est un crime ici de le paroître..
Abjure ainsi que moi ce nom digne d'un traître.
Je veux rompre à tes yeux mes vains engagemens.
O Dieux ! qui m'entendez, recevez mes sermens ;
Embrâsez cette main, si je la pare encore
D'un don qui m'avilit & qui vous déshonore.

*(il jette son anneau.)*

FLAVIUS.

Rome de ses faveurs n'attendoit pas ce prix ;
Je ne les croyois pas dignes de ton mépris.
Quand elle te renvoie une Amante, une Epouse ;
Dont j'ai cru jusqu'ici ton ame si jalouse,
Ce don t'avilit-il, & le dédaignes-tu ?

ARMINIUS.

Je ne puis de Thusnelde oublier la vertu.

FLAVIUS.

Tu l'aimes donc toûjours ?

ARMINIUS.

Ce n'est pas sa jeunesse,
Son rang ni sa beauté, qui fixent ma tendresse.
Des charmes plus puissans ont troublé mon repos :
La fille d'Adélinde a l'ame d'un héros.
Cette ame que j'adore -- & que tu dois connoître --

Dans quel perfide sein, Dieux! l'avez-vous fait
naître ?

FLAVIUS.

Quoi! sa mere!...

ARMINIUS.

Elle offroit de faire mon bonheur.
Mais, ô Ciel! à quel prix? il va te faire horreur.
Il falloit, imitant toutes ses perfidies,
Me rendre l'artisan de ses trames hardies,
Faire fleurir ici les vices des Romains,
Lui jurer d'abolir les vertus des Germains;
Et docile aux conseils que lui dicte sa rage,
A son lâche dessein consacrer mon courage.
Mere impie, à tes vœux si je m'étois rendu,
J'ai le cœur de ta fille, & je l'aurois perdu!
C'est elle qui m'éleve & me rend magnanime.
S'il faut perdre sa main, conservons son estime.
Mais notre liberté, mon frere est en danger;
A tout autre intérêt gardons-nous de songer.
Sors de cette mollesse où s'endort ton courage;
Songe que Rome veille & poursuit son ouvrage:
Viens, ne vois point en moi ton Chef, ton Général,
Mais un frere, toûjours ton ami, ton égal.
Participe aux lauriers que m'apprête la gloire,
En partageant les soins qu'exige la victoire.



## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

ADÉLINDE *seule.*

INflexible vieillard, orgueilleux Citoyen,
Ton farouche parti l'emporte sur le mien.
Tu croirois avilir ton superbe courage,
En prévenant Varus par un premier hommage.
D'une vaine hauteur il saura s'affranchir.
Moi-même devant toi je l'engage à fléchir,
A flatter cet orgueil où ton parti s'obstine.
Mais tremble; ton triomphe avance ta ruine.
Tes fils sont divisés, & tu vas aujourd'hui
Voir l'un de tes soutiens devenir mon appui.
Mais d'où vient que Marcus, qui déjà devroit être
De retour en ces lieux... Ah! je le vois paroître.

### SCENE II.

MARCUS, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

EH bien, Varus...

MARCUS.

Varus, suivant votre conseil,

D'un hommage contraint ordonne l'appareil.
Il va se rendre ici; mais êtes-vous certaine,
Qu'il ne hazarde pas une démarche vaine?

ADÉLINDE.

Si tu l'as prévenu, que sa marche en ces lieux,
Pour gagner tous les cœurs, doit frapper tous les yeux;
Si dans ces bois surpris de sa magnificence,
L'éclat de son entrée annonce sa puissance;
Non, je ne doute point qu'à ce nouvel aspect,
Le zéle de nos Chefs ne soit plus circonspect.
Leur audace du moins ne pourra se défendre
De répondre à l'honneur qu'il consent de leur rendre,
Il vient dans leurs forêts; crois que ce même jour
Les verra dans son camp arriver à leur tour.
Et là, de leur destin, Varus sera le maître.
Et de celui du peuple, ici, moi, je vais l'être.
Auguste aura bientôt des Autels parmi nous,
Si mon fils, que je crains...

MARCUS.

Eh! Que redoutez-vous
D'un fils si vertueux?...

ADÉLINDE.

Sa vertu, dont moi-même
J'ai trop encouragé l'indépendance extrême.
Il faut de mes desseins, conçus pour sa grandeur,
Découvrir à ses yeux toute la profondeur.
J'ai choisi ce moment; je l'attens & je tremble,
Qu'insensible aux honneurs que pour lui seul j'assemble,
Son cœur, qui ne connoît encor que son devoir,

Ne rejette à la fois le sceptre & l'encensoir.

MARCUS.

Comptez sur une aveugle & prompte obéissance.
Montrez-lui ce que c'est que la toute-puissance;
Vous verrez sa vertu se faire illusion,
Et laisser un champ libre à son ambition.

ADÉLINDE.

Je ne sais! mais allez; que ce parti farouche,
Qui veut vous avilir, sache par votre bouche,
Que le Préteur veut bien, oubliant tous ses droits,
Pour nos seuls intérêts, descendre dans nos bois.

MARCUS.

J'ai vu le Général, & sa haine troublée
A soudain, de vos Chefs, convoqué l'assemblée.
J'ai promis de m'y rendre; ils me feront savoir
Le lieu qu'ils ont choisi pour nous y recevoir.

---

## SCENE III.

SIGISMOND, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

Je le vois: sur son front, la tristesse est empreinte;
(*Après avoir considéré Sigismond qui paroît embarrassé.*)
Quel silence, mon fils?

SIGISMOND.

Ah! vous voyez ma crainte;
Je trahis mon devoir, ma Patrie & mes Dieux.

ADÉLINDE.

Vas, tu ne trahis rien; écoute, ouvre les yeux;
Quitte d'un peuple vil les préjugés bizares,
Et vois tous les mortels, policés ou barbares,
Dans le sein des Cités, au milieu des forêts,
Du beau nom de devoir, masquer leurs intérêts:
La vertu n'est souvent qu'un funeste avantage
L'amour de la sagesse a perdu plus d'un Sage.
Suis Rome qui t'appelle & qui t'ouvrant son sein,
Pour illustrer ton sort, veut servir mon dessein.
Eh quoi! si ton pays à ta grandeur s'oppose,
S'il ne fait rien pour toi, lui dois-tu quelque chose?
Qu'attends-tu de ces Dieux? s'occupent-ils de nous?
Quel bien fait leur bonté? Quel mal fait leur courroux?
Rome a des Grands, mon fils, plus puissants sur la terre,
Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir
Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

SIGISMOND.

Qu'entends-je? Où suis-je? Quoi! C'est la voix d'une mere,
Cette voix consolante, & qui m'étoit si chere!
Qui m'apprit la vertu! qui fut mon seul appui!
Trompoit-elle autrefois? m'instruit-elle aujourd'hui?
Dois-je étouffer en moi la voix de la sagesse?
Ah! de l'ambition, voulez-vous que l'ivresse,
Des plus beaux de mes jours trouble tous les instans?

ADÉLINDE.

Ce n'est pas moi, mon fils, qui le veux; c'est le tems.

Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
Les vertus de nos jours feront bientôt des crimes.
J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen,
Et pour te distinguer tu n'avois qu'un moyen ;
Une extrême valeur jointe à l'obéissance :
A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
Mais tu vois les Romains ?.. dissipe ton effroi ;
Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées ;
Et j'en ai pour garant leurs promesses sacrées.
Tu devois obéir, il s'agit de regner ;
Et c'est ce nouvel art que je veux t'enseigner.
Que les Dieux du Véser cedent aux Dieux du Tibre ;
Détruis ta liberté pour devenir plus libre ;
Accoutume tes yeux à de nouveaux objets ;
Sers Rome ; tes égaux vont être tes sujets.
La Mitre est sur ton front ; j'y mettrai la Couronne.
Eleve ton génie, & monte sur le trône.

SIGISMOND.

Moi, m'asseoir sur un trône, où siégent les remords!
Moi, détruire en mon cœur ses plus nobles transports,
Et porter sur mon front la double ignominie
Et de la servitude & de la tyrannie!
Un simple Citoyen, disiez-vous, est plus grand...

ADÉLINDE.

Oui, mais ce n'est qu'un nom, qu'à son gré chacun prend :
Le parti le plus bas, s'arroge un si beau titre ;
Et des autres se croit le souverain arbitre.

De l'intérêt commun tous paroissent épris;
Et le peuple incertain, divisé par leurs cris,
De leurs desseins cachés, victime déplorable,
S'imagine être libre & n'est que misérable.
Le grand homme, au milieu de ces partis affreux.
S'éleve, les subjugue & les rend tous heureux.

SIGISMOND.

Eh! ne voyez-vous pas s'élever des tempêtes;
Et pour me renverser, mille mains toutes prêtes!
Les fils de Ségismar, plus orgueilleux que moi,
Voudront-ils s'abaisser à reconnoître un Roi
Dans le fils d'Adélinde?

ADÉLINDE.

Oui, connois mieux ta mere;
Elle ne craint plus rien des enfans ni du pere.

SIGISMOND.

Quoi, le grand Ségismar, le fier Arminius...

ADÉLINDE.

Ils sont tes ennemis, mais contre eux Flavius
A déjà dans mes mains juré de te défendre.
Pour toi, vois ton ami prêt à tout entreprendre,
Il commande un Parti de dix mille Germains,
Qu'il va déterminer à se joindre aux Romains,
Si nos chefs obstinés dans leur haine impuissante,
Rejettent l'amitié que Rome leur présente.

SIGISMOND.

Leur courage jamais ne pourra consentir
A des dons présentés pour les assujettir.

ADÉLINDE.

Tu peux regner par eux; ils ont fait d'un Octave
Le Souverain de Rome.

SIGISMOND.

Ils m'en feroient l'esclave!

ADÉLINDE.

Non, je prétends fonder un Empire aujourd'hui,
Qui ne dépendra pas longtems de son appui.
Ta mere t'apprendra bientôt l'art de détruire
Ceux qui vont t'élever, s'il cherchoient à te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant à vos genoux,
Peut renoncer au jour qu'il a reçu de vous;
Mais devenir tyran! Non, son cœur n'est plus maître
D'éteindre cette horreur que vous avez fait naître.
[*Adélinde jette un regard d'indignation sur son fils.*]
Punissez...

ADÉLINDE.

Soumets-toi, tu sçais ma volonté.
Par ces Dieux, devant qui tu lasses ma bonté,
Jure, jure à l'instant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne sont à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADÉLINDE.

Tu les crois; fais serment de remplir mes desseins.

SIGISMOND.

Je sens combattre en moi les devoirs les plus saints:
Il faut que je balance & que mon cœur abjure
Les droits de la patrie ou ceux de la nature;
Je suis un sacrilége en ces lieux abhorré:
Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé!
O Patrie, est-ce toi qui feras la plus forte?
Je ne peux résister... une mere l'emporte.
Plein d'horreur pour vos vœux, je ne peux vous haïr.

Je jure, je promets de ne pas vous trahir.
Ah! j'apperçois Marcus.

ADÉLINDE.

Va, laisse-moi.

## SCENE IV.

MARCUS, ADÉLINDE.

MARCUS.

Princesse,
C'est ici que Varus vient remplir sa promesse,
Tous vos Chefs sont enfin disposés à le voir;
Et si son éloquence est sur eux sans pouvoir,
Ils n'échapperont pas au piége qu'il leur dresse.
Déjà pour l'admirer tout le peuple s'empresse.

ADÉLINDE.

Eh! bien, je me retire, & vais tout préparer,
Pour confondre ces Chefs, & les faire abhorrer.

## SCENE V.

SEGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS, LES CHEFS DES ALLIÉS *& leur suite; Citoyens Chérusques.*

MARCUS.

Le Préteur plein d'espoir vient.

SEGISMAR.

Oui, mais il se trompe,

S'il croit nous éblouir par une vaine pompe.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles soins.
Rome se hâte trop; elle devroit du moins
Attendre que ce peuple eût donné quelque indice
Que la vertu lui pese & qu'il cherche le vice.
Rome ailleurs à son gré, peut élever sa voix;
Quand nous aurons ses mœurs, nous recevrons ses
Loix.
L'équité nous suffit.

FLAVIUS.

Songez qu'en sa carriere,
Pleine d'obscurité, nous marchons sans lumiere,
Les Loix sont ses flambeaux. Et vous les écartez!
Laissez-les parmi nous répandre leurs clartés,
Dont l'éclat a rendu les Romains si célébres.

SEGISMAR.

Il vaut mieux à jamais rester dans nos ténébres.
Qu'importe, quand un peuple est fort & vertueux,
Qu'il ait de vaines Loix, des arts voluptueux?
Il faut d'autres soutiens, il faut des dons plus rares,
Dans ces climats que Rome ose nommer barbares;
Et qui le sont moins qu'elle & que ses vils tyrans,
Jaloux de présider à tous nos différends;
Mais, Princes, de Varus je vois déjà la Garde:
Songeons qu'en ce moment, l'œil des Dieux nous
regarde.

## SCENE VI.

VARUS *précédé de ſix Licteurs & ſuivi d'un brillant Cortége.* Les Acteurs précédens. [*Les Chéruſques ſe rangent d'un côté, les Alliés de l'autre; les Romains occupent le fond du Théâtre; Varus & Arminius s'approchent vers le milieu.*]

VARUS, *à Arminius.*

Ce peuple, dont je fais eſtimer la fierté,
Pourra-t-il de ma voix ſouffrir la liberté?

ARMINIUS.

Si ton deſſein n'eſt pas de lui parler en Maître,
Parle, nous t'écoutons.

VARUS.

Vous allez me connoître:
Nous venons en amis, & non pas en Vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre, ſur le champ, trouveroit des Vengeurs.

VARUS.

De l'ame des Germains, j'admire la nobleſſe;
Mais à tant de grandeur ſe mêle une foibleſſe.
Des Héros ne ſont point inquiets, ſoupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous, ce qui n'eſt point en eux?
Vous doutez qu'un Romain puiſſe être magnanime!
Rendez plus de Juſtice à l'eſprit qui m'anime.
Je ne mets point ma gloire à ſéduire, à tromper;
Quels que ſoient vos ſoupçons, je veux les diſſiper,

En faisant rejaillir jusques sur vos rivages,
L'abondance de Rome, & tous ses avantages.
Sans croire s'abaisser, la Majesté des Rois,
Souvent nous a rendus arbitres de leurs droits.
A nos Législateurs, vous préferez les vôtres;
L'Univers ne peut être heureux que par les nôtres.
J'ose espérer qu'un jour vous les connoîtrez mieux;
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux;
Et vous viendrez à Rome avec des voix moins fieres
Rechercher ses vertus & briguer ses lumieres;
Maintenant qu'elles sont l'objet de vos terreurs,
Restez assujettis à vos tristes erreurs;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aspire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les seuls, dont l'éclat doit toucher un grand cœur:
Eh bien! si la victoire a pour vous tant de charmes,
Venez vaincre avec nous; réunissons nos armes.
Sur le trône du Monde un Monarque affermi,
Auguste, se déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains sa garde est composée,
Sa tête aux trahisons cesse d'être exposée;
Vos Citoyens pour lui ne sont plus étrangers.
Leur zéle, de son trône, écarte les dangers.
Et vous, quoi! vous pourriez, sur une crainte injuste,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguste?
Quand son amour pour vous cherche à se signaler,
Verrois-je contre lui la haine s'exhaler,
Soulever les esprits, les animer à suivre
L'audace de Mélo, qui commence à revivre?

On voit ses Lieutenans courir de toutes parts,
Pour rassembler, dit-on, ses Sicambres épars.
On dit que sa fureur, pleine de confiance,
Du Chérusque en secret, recherche l'alliance:
Mais Rome offre la sienne; & je ne peux penser
Qu'entre Auguste & Mélo vous puissiez balancer.
L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte,
Devient votre salut ou cause votre perte.
J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
Ne soyez pas surpris, si ma voix vous annonce,
Que ce soir, dans mon camp, j'attends votre réponse.

## *SCENE VII.*

SEGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHEFS DES ALLIÉS & *leur suite*, CITOYENS CHERUSQUES. (*Les Alliés sont d'un côté & les Chérusques de l'autre.*)

ARMINIUS.

Vous l'avez entendu; Peuples, vous voyez tous,
Quel service odieux Rome exige de vous.
Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage,
Elle ose destiner votre propre courage.
Ah! contemplons Mélo; son trône est renversé,
Sa tête mise à prix, son peuple dispersé.
Rome redoute un Roi qui brave tant d'obstacles,

Qui s'apprête à donner le plus grand des ſpectacles.
Mélo change en ſoldats les plus vils des humains,
Et ce ſont des héros qui ſortent de ſes mains.
Leur zéle le ſuivoit dans d'affreuſes retraites,
On les voit reparoître après tant de défaites.
Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler!
Irez-vous la ſervir, quand ils la font trembler?
Ne vous y trompez pas; Rome attend que vos armes
Renverſent l'ennemi qui cauſe ſes allarmes.
Vous la verrez ſoudain ſe tourner contre vous,
Pour orner un triomphe obtenu par vos coups;
Et ſa fortune alors par vous-même agrandie,
Traitera ce bienfait comme une perfidie.
N'écoutons que l'honneur, l'honneur qui nous preſcrit
De ſecourir un Roi par un tyran proſcrit.

FLAVIUS.

J'admire Arminius; ſon courage me charme;
Mais ſa témérité me ſurprend & m'allarme.
Il conçoit, contre Rome, un chimérique eſpoir;
Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir?
Vengerons-nous Mélo, nous, de qui l'impuiſſance
A trahi ſi ſouvent notre propre vengeance!
Des Germains tant de fois vaincus & terraſſés,
Ne renouvellons pas les déſaſtres paſſés.

SEGISMAR.

Flavius! c'eſt mon fils, qui croit Rome invincible,
Rome, à ſa liberté devenue inſenſible!
Ne ſens-tu plus la tienne?... O braves Alliés,
Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés?
De nos Troupes contre eux la valeur réunie

Sait affronter la mort & fuir l'ignominie.
Attaquons les Romains. Oui, Princes, combattons;
Quoi! ne valons-nous pas les Cimbres, les Teutons?
Ah! nous verrons comme eux fuir les tyrans du Tibre,
Qui ne peuvent souffrir l'aspect d'un Peuple libre,
Qui détrônent les Rois, qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi, j'ai toûjours vu dans les combats divers,
Où, contre les Romains, nous conduisit la gloire,
La justice pour nous & pour eux la victoire.
Flavius, nous prêtons nos bras & nos conseils;
C'est aux Dieux à régler le sort de nos pareils.
Peut-être allons-nous voir la victoire, plus juste,
Humilier l'orgueil des Esclaves d'Auguste;
Mais si contre nos vœux son caprice est constant,
S'il faut périr, eh bien, la gloire nous attend;
Le Ciel à la valeur offre une autre patrie,
Où la vertu triomphe & n'est jamais flétrie.

ARMINIUS.

Il faut combattre Rome ou vivre sous ses loix. --
Princes, votre regard m'annonce votre choix.
Hâtons-nous, combattons, & que notre courage,
Nous délivre à jamais d'un honteux esclavage.

FLAVIUS.

Devons-nous oublier que Varus nous attend?
Est-ce à nous, contre lui, de choisir cet instant?
Sans répondre à l'honneur qu'il est venu nous rendre,
Irons-nous l'attaquer, irons-nous le surprendre?

SEGISMAR.

Veux-tu que dans ſon camp nous flations un Préteur,
Et que nous empruntions ſon langage impoſteur?

ARMINIUS.

Non, que notre franchiſe étonne ſa ſoupleſſe.
Craindre de lui parler, ſeroit une foibleſſe.
Je lirai dans ſon ame, & d'après ſes projets,
Nous lui déclarerons ou la guerre ou la paix.

---

# ACTE IV.

---

## *SCENE PREMIERE.*

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

PArmi tant de Héros, parle-moi ſans détour?
Eſt-ce lui, dont en vain on attend le retour?
Quoi! ce grand Citoyen que leur choix magnanime
A nommé pour guider l'ardeur qui les anime,
Arminius...

GISELLE.

Ce Prince eſt le ſeul que nos Dieux
N'ont pas voulu ſauver de ce piége odieux.
Dans le camp des Romains...

THUSNELDE.

O crime! ô perfidie!

O vile politique ! ô lâcheté hardie !
Un Préteur ! étouffer dans ſon cœur tout remord,
Pour préparer des fers...

GISELLE.

Et peut-être la mort!
De nos généreux Chefs, il redoute l'élite;
Contre leur fermeté ſa foibleſſe s'irrite.

THUSNELDE.

Arminius, des ſiens marchoit environné;
Et dans ce grand danger, tous l'ont abandonné!

GISELLE.

N'imputez ſon malheur qu'à ſon ardeur bouillante
Qui n'a pu ſupporter une marche trop lente.
Il les a devancés: cependant aucun d'eux,
Ne ſoupçonnoit Varus d'un complot ſi honteux.
Ils alloient, dans ſon camp, entrer ſans défiance,
Lorſqu'on en voit ſortir un Cate qui s'avance,
Qui s'approche en criant: *ô Germains, arrêtez,*
*Vous êtes tous perdus, ſi vous ne m'écoutez;*
*Sachez qu'Arminius eſtime mon courage...*
Ségiſmar vient, l'écoute, & change de viſage;
Il apelle les Chefs qu'il conſulte un moment:
Et ſoudain on les voit avec étonnement,
Maudire de Varus les pavillons perfides,
Et vers leurs ſimples toîts tourner leurs pas rapides.
Mais, je vois Adélinde.

THUSNELDE.

Ah! cachons mon effroi.
Du ſort d'Arminius, va, cours, informe-toi.

❊ ❊ ❊

## SCENE II.

ADÉLINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

Voilà donc le bonheur, la gloire, la puiſſance,
Que produiſent les Loix, les Arts & la préſence
De ces Romains, ſi chers & ſi grands à vos yeux?
On dit qu'Arminius dans des fers odieux...

ADÉLINDE.

Son orgueil, ſes mépris, méritoient ce ſalaire;
Il oſoit m'offenſer, & cherchoit à te plaire.
Oublie Arminius. Que ſon nom avili,
Dans l'opprobre à jamais demeure enſeveli!
Il abuſoit déjà d'une vaine puiſſance;
J'ai vu tous ſes égaux las de ſon arrogance.
De ce Chef qu'on rejette, un autre auſſi puiſſant,
Moins fier que ce barbare & plus reconnoiſſant,
Bientôt avec ta main, va prendre ici la place.

THUSNELDE.

Eh! quel eſt ce Germain dont l'infidele audace
Songe à le remplacer dans ſon rang, dans mon cœur,
Et de Rome & de moi penſe être le vainqueur?

ADÉLINDE.

C'eſt un vrai Citoyen, un Héros...

THUSNELDE.

C'eſt un traître.

Je ne le connois pas, ni ne le veux connoître.

ADÉLINDE.

Tu le connois, ma fille, il eſt digne de toi.

THUSNELDE.

Lui! Lit-il dans mon ame, & ſait-il que ma foi,
Que toute mon eſtime & toute ma tendreſſe...
Pardonnez... Je me perds; vous voyez ma foibleſſe.

ADÉLINDE.

Je vois que ton courage en ſaura triompher.
Quelque ſoit ton amour, il le faut étouffer.

THUSNELDE.

Eh quoi! vous ordonnez que j'étouffe une flâme,
Qui jamais ſans vos ſoins n'auroit troublé mon ame.
Vous voulez que j'oublie... Eh bien, je me ſoumets.
Reclamez ce héros; qu'il vienne & je promets
Qu'à mes loix, ſon ardeur, également ſoumiſe,
Me rendra ſur le champ la foi que j'ai promiſe.
Je ſerai libre alors, je verrai ſon rival.
Et ſi l'amour du Peuple, en ce moment fatal,
Plus que mes vains attraits, & l'enflâme & l'inſpire:
Ma mere, vous pouvez, de ce cœur qui ſoupire,
Une ſeconde fois diſpoſer aujourd'hui.
Nommez cet autre époux, & je m'immole à lui:
Ce ſacrifice eſt grand; il eſt affreux ſans doute.
Mais je ſuis Citoyenne, & l'effort qu'il m'en coûte..

ADÉLINDE.

Ceſſe de m'accabler du nom de Citoyen.
Sois ma fille avant tout; c'eſt ton premier lien.
Tout autre doit ici lui céder la victoire:

De toi, ta mere attend ou sa honte ou sa gloire;
Mon sort est dans tes mains. Ce n'est pas ton pays,
C'est moi, par tes refus, oui, moi que tu trahis;
Que ne puis-je te peindre à quels maux tu m'ex-
poses;
Consulte bien ton cœur, & perds-moi, si tu l'oses.

THUSNELDE.

Moi, vous perdre!

ADÉLINDE.

Crains donc de mépriser l'époux
Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.

## SCENE III.

THUSNELDE *seule.*

QUel est donc cet époux qu'il faut que je
préfere,
Si je ne veux causer la perte de ma Mere?
Arminius aux fers!

## SCENE IV.

SIGISMOND, THUSNELDE.

SIGISMOND.

IL est libre.

THUSNELDE.

Comment?

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux! quel événement!

SIGISMOND.

A l'aspect des Romains, à leur joie inquiete,
Son cœur a soupçonné quelque trame secrete;
Il cachoit à leurs yeux ses regards allarmés.
Par un Cate bientôt ses soupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs, il les a fait instruire
De ce piége inouï tendu pour les détruire.
Tandis qu'Arminius cherchoit à les sauver,
Le Préteur se flattant de les voir arriver,
De les faire tomber tous dans le même abîme,
Laissoit en liberté cette grande victime.
Le héros prend son tems; les perfides Romains
L'ont vu comme un éclair s'échapper de leurs mains.
Et sa fuite pour nous devient une victoire,
Qui les couvre de honte en le comblant de gloire!

THUSNELDE.

Que fait-il?

SIGISMOND.

Je l'ai vu, parmi les Citoyens,
Qu'il anime à combattre, à briser leurs liens.
Ton amant semble un Dieu dont la voix les appelle!
Et ton frere, en secret, charmé de ce grand zéle,
Dont tous les cœurs devroient se laisser animer,
N'ose élever sa voix que pour le réprimer.

THUSNELDE.

Pourquoi te charges-tu d'un honteux ministere?
Abjure...

SIGISMOND.

Je ne puis...

THUSNELDE.

Qui t'arrête?

SIGISMOND.

Une Mere;
Des Partiſans de Rome inviſible ſoutien,
Pour qui d'Arminius les vertus ne ſont rien.
J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles,
L'un l'autre s'accuſer de reſter inſenſibles
Aux maux que la Patrie eſt prête d'éprouver,
Et dont nos foibles mains ne peuvent la ſauver.
L'heure approche, où les Chefs qui prennent ſa défenſe,
Ici, devant ces Dieux que mon aſpect offenſe,
Vont paroître, & jurer de ſuivre Arminius.

THUSNELDE.

Ah! mon frere, déjà je crois voir Flavius.
*(Elle court vers lui.)*

---

## SCENE V.

FLAVIUS *armé*, THUSNELDE, SIGISMOND.

THUSNELDE.

O Toi! que mon amour, mon devoir & mon Pere
Me flattoient de pouvoir bientôt nommer mon frere,

Souffre que j'applaudiffe à cette prompte ardeur.
Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur ?

FLAVIUS.

Le feu qui les tranfporte, infpiré par la haine,
Eft loin de reffembler à l'ardeur qui m'entraîne.

THUSNELDE.

Flavius, ton courage en un fi grand befoin,
A le même devoir, & non le même foin ?

FLAVIUS.

Ah ! qu'un foin différent m'anime & me confume !
Ils fuivent le flambeau que la vengeance allume;
Ils n'ont qu'un feul devoir & qu'un vœu mutuel.
Moi, je fuis tourmenté, dans ce moment cruel,
De devoirs oppofés, & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi; moi, j'ai mille adverfaires.
Chérufques & Romains, tous viennent m'allarmer.
Le trouble eft dans mon ame; ah ! daignez le calmer.

THUSNELDE.

Quel défordre inoui ! quel étrange langage !
O mon cher Flavius, rappelle ton courage,
Toi de qui l'amitié daigna jufqu'à ce jour...

FLAVIUS.

A mon égarement méconnois-tu l'amour?
C'eft lui feul qui m'amene. Eh quoi! quelle furprife!
Ne fais-tu pas encor qu'une Mère autorife...

THUSNELDE.

Dieux! C'eft toi... fonges-tu qu'un frere qui t'eft cher.

FLAVIUS.

Je ne penfe qu'à toi; regarde, vois ce fer.

Parle ; doit-il ſervir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté ? veux-tu la tyrannie ?
Sur tous mes ſentimens toi ſeule peux regner.
Dis, qui faut-il punir ? qui faut-il épargner ?
Détermine mon choix favorable ou funeſte ;
Montre-moi le parti qu'il faut que je déteſte.
Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé ;
*(en montrant le fer dont il eſt armé.)*
Ordonne . . . dans quel ſein veux-tu qu'il ſoit plongé ?
Tu te tais . . .

THUSNELDE.

Oſes-tu me choiſir pour arbitre ?
Dans quel tems ! . . .

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juſte titre ;
Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
Que tous ſes ſentimens en tumulte déchirent,
Que Rome & mon pays cruellement attirent,
Qu'Adélinde & mon Pere appellent à la fois. --
Je ne veux écouter déſormais que ta voix.

THUSNELDE.

Entre la liberté, l'amour, ton peuple & Rome ;
Je te vois balancer . . . & tu prétens être homme !
Que ton cœur incertain ne me conſulte pas !
Tu me ferois rougir de mes foibles appas,
S'ils étoient plus puiſſans dans ton ame attendrie,
Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

T'aimer eſt mon bonheur, mon unique devoir.

A tes pieds...

THUSNELDE.

Leve-toi. Quitte un coupable espoir.
D'un méprisable amour, porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS, *en se levant.*

Oses-tu m'outrager?

THUSNELDE.

Non, c'est toi qui m'outrages.
Souffrirai-je un amant assez présomptueux,
Pour aspirer à moi, sans être vertueux?
Les grandes actions n'échauffent plus ton ame,
Qui se livre aux transports d'une honteuse flâme.
Tu veilles pour me plaire; & ton bras endormi
Est armé, vainement aux yeux de l'ennemi.
Est-ce là cet amour, le partage du brave?
Lui, qui fait des héros, peut-il te rendre esclave?
Ton frere, ton rival, de mes attraits touché,
Si son cœur à la gloire étoit moins attaché,
Eut-il fait sur le mien...

---

## *SCENE VI.*

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE, FLAVIUS, SIGISMOND.

ARMINIUS.

Que vois-je? la nuit sombre,
Qui commence à couvrir la terre de son ombre,

Trompe-t-elle mes yeux? ah Thuſnelde eſt-ce
toi?

THUSNELDE.

O Ciel! Arminius!

ARMINIUS.

Thuſnelde, je te voi.
O cher & doux moment! Mon cœur dans ton
abſence,
Craignoit tout pour tes jours, qu'aſſure ta pré-
ſence.
Crois que chez les Romains ton ſort ſeroit af-
freux,
S'ils te voyoient encor, quand je marche con-
tre eux.

THUSNELDE.

Quoi! la peur de ma perte arrêtoit ton courage?
Va, plus un vil Préteur m'eut fait ſentir ſa rage,
Plus il m'eut annoncé que tu l'avois vaincu.
Thuſnelde dans ſes fers n'eut pas long-tems
vécu;
Une mort glorieuſe eut fini ſes miſeres.
Dans le ſéjour des Dieux, j'euſſe appris à nos
peres,
Que c'eſt Arminius & ſes coups triomphans,
Qui vengent leur patrie & ſauvent leurs enfans;
Mais quoi! dans ce moment dont je ſens tout le
charme,
Ton cœur paroît encor frappé de quelque allarme.
Du plus grand des dangers les Dieux nous ont
ſauvés;
A de nouveaux périls ſommes-nous réſervés?
D'où viennent tes ſoupirs!

ARMINIUS.
Tu m'aimes; je t'adore;
Et c'est notre amour même ici que je déplore.
Mon espoir est trompé, Thusnelde; c'est en vain,
En possédant ton cœur, que j'aspire à ta main.
Il faut y renoncer, ou fléchir sous des maîtres;
Je marche sur les pas qu'ont suivi nos ancêtres;
Si l'on parle de moi, je veux qu'on dise un jour:
*Il aimoit; son devoir l'emporta sur l'amour.*
THUSNELDE.
Ton amour, je le sais, n'est point une foiblesse.
Il m'a toûjours paru digne de ma tendresse.
Maintenant que ton cœur, vers la gloire emporté,
Ne se laisse toucher que par la liberté;
Quand tu crains de m'aimer: je t'aime davantage,
Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.
Que ne peut ton amant aujourd'hui s'avancer,
Dans le champ glorieux, où tu vas t'élancer!
Ah! quel charme pour moi de suivre ta carriére,
Et d'essuyer ton front, où bientôt la poussiere,
La sueur & le sang paroîtront confondus;
De voir tous les Romains à tes pieds étendus!
FLAVIUS.
Cruelle, voilà donc le plaisir qui te flate!
Vois le mien... Il est tems que ma douleur éclate.
Je ne souffrirai pas que ton farouche amant
Jouisse d'un triomphe à tes yeux si charmant.
Je défendrai le sang qu'on s'aprête à répandre.
Viens, Suis-moi, Sigismond.

SCENE

## SCENE VII.

ARMINIUS, THUSNELDE.

ARMINIUS.

Ah! que viens-je d'entendre?
Je cherchois le perfide; il étoit devant moi!
Ton aſpect m'a troublé; mes yeux n'ont vu que toi.
On vouloit aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
Tu ſais la trahiſon.

THUSNELDE.

Et je connois les traîtres:
Ils s'arment contre toi; vas combattre pour eux.
Pars & reviens vainqueur; ſois grand, ſois généreux;
Songe que tes vertus ont allumé ma flâme...

ARMINIUS.

O cœur vraiment Germain! Ta voix jette en mon ame,
Cette ame qui t'admire, une force, une ardeur,
Qui ſemble de ma gloire aſſurer la grandeur;
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu tranſportes.

THUSNELDE.

Ah! voici des Germains les fideles cohortes,
Dont la valeur t'attend pour diriger leurs pas.
Contre tant de héros, nourris dans les combats,
Verrai-je les Romains plus grands, plus intrépides..

ARMINIUS.

Non, tu ne verras point triompher des perfides;
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.
Il faut nous séparer.., Adieu, Thusnelde, adieu.

THUSNELDE.

Hélas? en te quittant, j'ai peine à me défendre
Du trouble & de l'effroi qui viennent me surprendre :
Mais j'en crois ton courage; il ranime le mien;
Il va tout surmonter; non, je ne crains plus rien.

---

## SCENE VIII.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS DES ALLIÉS & *leur suite*, TROUPES DES CHERUSQUES.

SEGISMAR *à Arminius.*

Tes ordres sont suivis; nous marchons en silence.
Tout paroît seconder tes soins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs sacrés & sublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'instant, mon fils, si long-tems souhaité,
L'instant de la vengeance & de la liberté.
L'aspect de ces héros me rend ma jeune audace;
Comment au milieu d'eux osé-je prendre place?

Des Arts, des Loix de Rome & de son vil tyran,
Hélas! j'ai mis au jour un lâche partisan.
Des amis des Romains, Dieux! confondez le zéle,
Et faites triompher notre haine fidelle.

ARMINIUS.

Un frere ne veut pas seconder mes efforts.
Il croit nous affoiblir; nous en sommes plus forts;
L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
Amour de la patrie, ah! c'est toi qui nous guides.
Marchons dans le sentier que nous trace l'honneur;
De tous les vrais Germains assurons le bonheur.
Celui qui dès long-tems jouit de la lumiere,
Avec la liberté, veut finir sa carriere;
Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté,
En recevant le jour, veut voir la liberté.
Allons, vengeons sa cause; affranchissons d'un Maître,
Le Peuple qui respire & celui qui doit naître.

[*en partant.*]

O nuit, que ta profonde & ténébreuse horreur,
Dans le camp des Romains répande la terreur.

[*en passant devant les statues.*]

Vous, héros immortels, chers à la Germanie,
Dieux de la liberté, perdez la tyrannie.



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

GISELLE.

Des astres de la nuit, vois-tu la lueur sombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre?
L'astre du jour éteint tous ces flambeaux errans;
Ainsi la Liberté dissipe les tyrans.
Ah! rassurons nos cœurs; cette Lune croissante
Annonce des Germains la victoire naissante.
Voici l'instant sacré si long-tems attendu,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

THUSNELDE.

Il le sera sans doute; oui, mon cœur se rassure,
Non, sur des préjugés qu'inspire un vain augure;
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le suit,
La puissance des Dieux, l'horreur de l'esclavage,
Voilà mon espérance & le plus grand présage.
Quels coups Arminius lance de toutes parts!
Mon cœur le voit, le suit dans les plus grands hazards.
Vous, toûjours chers, toûjours présens à sa mémoire,
Combattez avec lui, Dieux, hâtez sa victoire!

## SCENE II.

ADÉLINDE, *accompagnée d'un Officier à la tête d'une petite Troupe de Chérusques,* THUSNELDE, GISELLE.

ADÉLINDE.

Que faites-vous ici? venez, fuyez, ces lieux.

THUSNELDE, *en montrant Giselle.*

Ses fils sont au combat; & nous, aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ses soupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

ADÉLINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puissans que les nôtres.
Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.
Ces lieux sacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'est ici de nos Dieux l'inviolable asyle.
Ils sauront le défendre, & j'y reste tranquile.

ADÉLINDE.

Peux-tu te reposer sur des Dieux affoiblis.
S'ils entendoient tes vœux, ils les auroient remplis;
Crains la fureur brûtale & la main meurtriere
Du soldat sourd, comme eux, aux cris de la priere.
Songe à ta sûreté; crains l'opprobre & la mort.
D'un combat inégal j'avois prévu le sort.

De ton Arminius l'espérance est trompée;
J'ai vu de toutes parts sa troupe enveloppée.
Les Romains puniront sa haine, ses mépris.
Il a cru les surprendre; eux-même l'ont surpris.
Mon parti vous attend; allez, suivez ces guides.
[*L'Officier & sa Troupe s'aprochent d'Adélinde.*]

THUSNELDE.

Moi, me réfugier dans le sein des perfides!

ADÉLINDE.

Fui, dis-je; tout ici me fait trembler pour toi.

THUSNELDE.

Si l'asyle des Dieux n'en est plus un pour moi,
Si de la liberté la perte est manifeste
Je ne veux pas avoir une fin moins funeste.
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc;
Que ces chênes sacrés soient souillés de mon sang,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui subsistent encore.

ADÉLINDE.

Rien de tes préjugés ne dissipe l'erreur.
Ma tendresse pour toi semble te faire horreur.
[*aux Soldats détachés.*]
Vous, plus que mes enfans, voués à ma famille,
Au poste de mon fils, allez, guidez ma fille.

THUSNELDE.

Vous m'inspirez; grands Dieux! & je vous obéis.
Giselle, allons périr ou sauver mon pays.



## SCENE III.

ADÉLINDE *seule.*

VOici donc le moment, qui doit faire connoître
Si le Chérusque est né pour n'avoir pas de maître.
Mais déjà Flavius...

## SCENE IV.

FLAVIUS, ADÉLINDE.

FLAVIUS.

GRace à mes soins honteux,
Le triomphe de Rome enfin n'est plus douteux.
Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADÉLINDE.

Regarde ton ouvrage avec plus de constance;
Ton ardeur va bientôt triompher à son tour.
Attendons que Varus, la victoire & le jour...

FLAVIUS.

Je n'atends que Thusnelde & sa main qui m'est dûe;
Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue..
Voici le lieu, l'instant que toi-même as choisis,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADÉLINDE.

Tu l'es; je ſuis ta mere. Et bientôt ton attente...

FLAVIUS.

Thuſnelde cependant n'eſt pas ici préſente?
Pourquoi, quand j'ai rempli tous mes engagemens.

ADÉLINDE.

Songe que mon effroi...

FLAVIUS.

Je ſonge à tes ſermens.
Qu'as-tu fait de ta fille? Apprens-moi quel obſtacle...

ADÉLINDE.

Ah! reprens tes eſprits. Regarde ce ſpectacle.
(*On voit paſſer, dans le lointain, à travers les arbres, des bleſſés & des morts.*)
D'un inflexible orgueil, vois-tu les vains efforts,
La foule des bleſſés, des mourans & des morts...
Ils croyoient triompher dans l'horreur des ténébres...

FLAVIUS.

Ah! ces morts, qui font-ils!

ADÉLINDE.

A ces clartés funébres,
Dont la pâle lueur les conduit aux tombeaux,
Voudrois-tu de l'Hymen allumer les flambeaux?

FLAVIUS. (1)

Que vois-je? quels objets! Dieux, eſt-ce ici ma place?

(1) *Le corps de Ségiſmar paroît porté par des Soldats qui s'arrêtent, juſqu'à ce que Flavius ait reconnu ſon pere, tué dans le combat.*

Quelle ſombre terreur m'environne & me glace?
J'avance en frémiſſant ... ſurmontons mon effroi.
Malheureux! ... Me trompé-je? ...
(*il reconnoît ſon pere.*) (*en revenant ſur ſes pas.*)
O Terre, engloutis-moi,

ADÉLINDE.

Flavius! ô mon fils!

FLAVIUS.

Que dis-tu? fuis, perfide.
Mon pere eſt mort; évite un monſtre, un parricide.
Ah! ſans ma trahiſon, ſans mes lâches amours,
Il vivroit; mon courage eut défendu ſes jours!
J'ai pu l'abandonner, me couvrir d'infâmie,
Pour ſuivre, pour ſervir ſa mortelle ennemie!
Tes ruſes déſormais ne peuvent m'éblouir.
Je vois mes attentats; ne crois pas en jouir.
Si mon frere eſt vaincu, j'aurai du moins la gloire
D'arracher au vainqueur les fruits de ſa victoire.
Les bataillons détruits vont être remplacés;
J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
Ils s'en vont réparer, guidés par mon courage,
Tous les maux qu'a produits ma foibleſſe & ta rage.

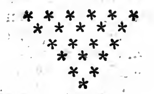
ADÉLINDE.

Ta voix qui les a fait ſortir de leur devoir,
Pour les y ramener, a trop peu de pouvoir.
(*Flavius ſort avec indignation.*)
Mais, vas, mene à Varus de nouvelles victimes,
Et cours accroître encor ſes lauriers & tes crimes.

## SCENE V.

ADÉLINDE *seule.*

Que ton cœur, ô mon fils, se prépare à regner.
Sur ton front, que tes Chefs ont osé dédaigner,
La victoire s'apprête à placer la couronne;
Tu n'as qu'à faire un pas pour monter sur le trône;
Si mes yeux, un moment, peuvent t'y voir assis,
Je mourrai satisfaite, après tant de soucis.
Que ne puis-je déjà contempler ces Provinces,
Heureuses sous les loix du plus juste des Princes,
C'est à toi de changer leur déplorable sort.
Que la haine, l'orgueil, la vengeance & la mort,
Les seuls Dieux révérés dans ces Cantons sauvages,
Cessent de les remplir de leurs affreux ravages.
Qui vient?



## SCENE VI.

GISELLE, ADÈLINDE.

ADÉLINDE.

C'Est toi, Giselle. Et ma fille! Ah? pourquoi,
Seule, ici... mes enfans...

GISELLE.

Ah! tu dois frémir...

ADÉLINDE.

Moi.
Quel secret...

GISELLE.

Si tes yeux, de ta fille inquiette,
Dans la route, avoient vu l'ardeur sombre & muette,
A peine nous touchions au poste de ton fils,
Elle rompt le silence, il répond à ses cris;
Il accourt: *c'est ma sœur, c'est sa voix qui m'appelle.*
*Non, c'est la liberté, secourons-la*, dit-elle.
*Peux-tu voir les exploits, la mort de ces Héros,*
*Sans maudire ta vie, & ton lâche repos?*
Alors de quelques Chefs l'armure abandonnée
Se présente aux regards de la sœur indignée.
Elle ose s'en saisir; frappé de sa grandeur,
Le frere sent en lui naître la même ardeur.
Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure,

Et paroître soudain revêtus d'une armure.
*Quoi!* dit-elle, *nos mains épargnent nos tyrans!*
*Voyez vos Citoyens, vos Amis, vos Parens;*
*Ils combattent: & nous, sommes-nous donc moins braves?*
*Voulez-vous un moment rester encor esclaves?*
Cet aspect d'une femme & d'un Pontife armés,
En guerriers, en Héros, tout-à-coup transformés,
Etonne tout ce poste, y jette un trouble étrange.
Un grand nombre bientôt à leurs côtés se range.
Elle voit avancer Flavius sur ses pas.
*Arrête! que veux-tu? lâche, n'approche pas!* --
*Ah! je me rends*, dit-il, *à tes vertus sublimes.*
*Souffre qu'à tes côtés je répare mes crimes.*
*Flavius défendra jusqu'au dernier moment*
*Nos Dieux, la liberté, tes jours & ton Amant.* --
*Ton repentir me plaît; viens*, dit-elle. A ma vue
Comme un trait aussi-tôt Thusnelde est disparue.
Sa main des ennemis montroit les étendarts,
Aux soldats qu'entraînoient sa voix & ses regards.
Soudain elle s'élance; & le plus intrépide
Ne suit qu'avec effort son courage rapide.
Je l'admire; & le mien qui se sent élever
Voit les plus grands périls, & court pour les braver;
Mais, au milieu du trouble, où m'emporte mon zéle,
Je m'égare? j'entends une voix qui m'appelle;
Je crois la reconnoître, & j'approche en tremblant.
Hélas! c'étoit ton fils; je l'ai vu tout sanglant.

ADÉLINDE.

Qu'entends-je! Sigismond! lui! seroit la victime...

GISELLE.

*Tu me vois*, m'a-t-il dit, *heureux après mon crime.*
*Je meurs pour ma Patrie. Ah! puisse cette mort,*
*A ma Mere, épargner un plus funeste sort.*
*Arminius s'avance, & du moins mon oreille*
*Entend de son triomphe annoncer la merveille:*
*Les Dieux, dont je me suis attiré le courroux,*
*Ravissent à mes yeux un spectacle si doux.*
Il veut parler encore, il se trouble; il soupire;
La pâleur du trépas...

ADÉLINDE.

O mon fils! il expire!
Affreuse destinée! O comble du malheur!
Où puis-je ensevelir ma honte & ma douleur!
Voilà mes ennemis... Ah cherchons quelque voie,
Qui dérobe ma vue à leur barbare joie.

---

## *SCENE VII.*

ARMINIUS *précédé de plusieurs Officiers qui portent l'armure de Varus, & les Aigles prises sur les Romains.* LE CHEF DES CHAUQUES, LE CHEF DES BRUCTERES, LE CHEF DES CATES.

ARMINIUS.

Dieux! votre Peuple est libre & n'est plus avili.
L'espoir qu'il a conçu, vous l'avez accompli.

Écartez à jamais, loin de la Germanie,
Tous les maux qu'après soi traîne la tyrannie.
*(en montrant l'armure de Varus.)*
Varus de cette armure envain s'est revêtu.
Rien ne pare les coups que porte la vertu.
Aux yeux du monde entier sa honte va paroître;
Que le sort de l'Esclave épouvante le Maître!
Ah! si nos mains pouvoient aujourd'hui de ses fers,
Délivrer Rome même & venger l'Univers...
*(en regardant les Aigles.)*
Aigles fieres jadis, maintenant abattues,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues.
Que votre chûte apprenne à la postérité,
Ce que peut la valeur & la fidélité.
O vous qui n'êtes plus! Héros, dont la victoire,
Le courage & la mort font vivre la mémoire,
Le Ciel couvre vos fronts de lauriers fructueux.
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adversité s'étend sur un jour si prospere.
*(en parcourant des yeux tous les Citoyens.)*
Moi, la Patrie, & vous, nous perdons tous un pere;
Les Dieux, dont les regards sembloient veiller sur lui,
Ont de la liberté laissé tomber l'appui:
Liberté! Liberté! faut-il que par la guerre,
Tes plus grands défenseurs soient ravis à la terre?
Mais cessons de gémir, surmontons nos douleurs;
Je crois voir Ségismar, qui condamne mes pleurs.
Ses mânes satisfaits veillent sur nos cabanes.

Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
Nous triomphons... mais toi, qui nous fais
triompher,
Dont le courage mâle a ſçu tout échauffer,
Pourquoi ne viens-tu pas, illuſtre & digne femme,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame?
Je vous vois interdits... Ah! parlez, quel malheur...

LE CHEF DES BRUCTERES, *en s'approchant d'Arminius.*

Contre nos ennemis on dit que ſa valeur,
Qui s'eſt trop obſtinée au ſoin de les pourſuivre,
L'a miſe dans les fers dont elle nous délivre.

ARMINIUS.

Thuſnelde priſonniere! Ah! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.
Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons ſauver Thuſnelde...

(*Arminius fait quelques pas, & les autres ſont un mouvement pour le ſuivre.*)

---

## SCENE VIII.

FLAVIUS, *les Acteurs précédens.*

FLAVIUS.

Arrête, Arminius.
Je ſuis digne de toi; reconnois Flavius.

Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus; de l'amour j'ai sçu vaincre les charmes;
J'étois dans l'esclavage & je viens d'en sortir.
Rends-moi ton amitié dûe à mon repentir.
Séduit par la tendresse & trompé par sa ruse...

ARMINIUS.

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere t'excuse.
Mais Thusnelde... suis-moi.

FLAVIUS.

Nos Dieux, qui par tes mains,
Viennent d'humilier les superbes Romains,
Mais qui vouloient te faire acheter la victoire,
Ne te la vendent pas si cher que tu peux croire.
Deux Escadrons, trois fois prêts à nous accabler,
Sous nos traits à la fin, forcés de reculer,
Avec eux en fuyant entraînoient une proie,
Qui, dans leur désespoir, eût mêlé trop de joie.
Je les ai poursuivis; & mon heureux destin,
En reprenant sur eux un si riche butin,
Acheve ton bonheur & comble leur ruine.



SCENE

## SCENE IX. & Derniere.

THUSNELDE, *en habit de Guerrier; les Acteurs précédens.*

FLAVIUS.

APprochez, paroissez, belle & jeune Héroïne.
[*à Arminius.*]
Reçois des mains d'un frere, ardent à te servir,
Cet objet vertueux qu'il vouloit te ravir.

THUSNELDE.

Oui, je lui dois le jour; l'ivresse de la gloire
M'emportoit, m'égaroit au sein de la victoire.
O braves Citoyens! magnanimes Guerriers!
Que j'aime à voir vos fronts ceints des mêmes lauriers!
Rendez à Flavius, rendez tous votre estime;
Du vrai courage en lui, j'ai vu l'effort sublime:
En brisant ses liens, en surmontant l'amour,
Il a plus fait lui seul que nous tous en ce jour.
Ton frere, environné de Germains intrépides,
Des Romains, qui fuyoient suivoit les pas rapides.
Ses yeux étinceloient du plus ardent transport.
Cette ardeur que guidoit, qu'enflammoit le remord,
Et qui porte aux tyrans les coups les plus funestes,
De nos fiers Oppresseurs à foudroyé les restes,
Et répandu sur nous la gloire & le bonheur:

Qui se repent ainsi n'a point perdu l'honneur.
Il sauve ton épouse; as-tu sauvé ma mere ?

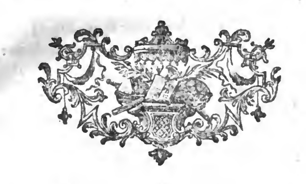
ARMINIUS.

Elle est libre, & sa vie en ce moment m'est chere.

THUSNELDE.

Ce moment qui paroît de tes jours & des miens,
Assurer le bonheur, fait le tourment des siens.
Ne l'abandonnons pas à sa douleur mortelle.
Allons, en attendant que nos soins, notre zéle,
Rallument dans son cœur, de la gloire écarté,
L'amour de la Patrie & de la Liberté:
Rome nous te jurons une haine éternelle;
Tes vaisseaux, tes soldats, ta fureur criminelle,
Subjuguent vainement & la terre & les mers,
Le Chérusque jamais ne portera tes fers.

*FIN.*



# LE FANATISME

OU

*MAHOMET LE PROPHÉTE,*

TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE VOLTAIRE.

F 2

# ACTEURS.

MAHOMET.

ZOPIRE, *Scheich ou Schérif de la Méque.*

OMAR, *Lieutenant de Mahomet.*

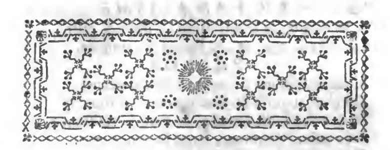
SEIDE, }
PALMIRE, } *Esclaves de Mahomet.*

PHANOR, *Sénateur de la Méque.*

TROUPE *de Méquois.*

TROUPE *de Musulmans.*

*La Scene est à la Méque.*



# LE FANATISME

OU

*MAHOMET LE PROPHÉTE,*

TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui? moi? baiffer les yeux devant ces faux prodiges?
Moi? de ce Fanatique encenfer les preftiges?
L'honorer dans la Mêque après l'avoir banni?
Non. Que des juftes Dieux Zopire foit puni,

Si tu vois cette main, jusqu'ici libre & pure;
Careſſer la revolte, & flatter l'impoſture.

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zèle paternel
Du chef auguſte & ſaint du Sénat d'Iſmaël;
Mais ce zèle eſt funeſte, & tant de réſiſtance,
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance.
Contre ſes attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer ſacré des Loix,
Et des embraſemens d'une guerre immortelle,
Etouffer ſous vos pieds la premiere étincelle;
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obſcur, un vil ſéditieux;
Aujourd'hui c'eſt un Prince; il triomphe, il domine,
Impoſteur à la Mêque, & Prophête à Médine,
Il ſait faire adorer à trente Nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons.
Que dis-je? en ces murs mêmes une troupe égarée;
Des poiſons de l'erreur avec zèle enyvrée,
De ſes miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le Fanatiſme & la ſédition,
Appelle ſon armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais Citoyens avec vous ſont unis:
Mais les meilleurs conſeils ſont-ils toûjours ſuivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mêque allarmée ont déſolé l'enceinte,
Et ce peuple en tout tems, chargé de vos bienfaits,
Crie encore à ſon Pere, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître! Ah, peuple ſans courage,

N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage!
Allez, portez en pompe, & servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi je garde à ce fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulcéré la playe est trop cruelle;
Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans,
Et moi jusqu'en son camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage;
Les flambeaux de la haine entre nous allumés,
Jamais des mains du tems ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez en la flâme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frere, épouse, fille,
Ne perdez point l'Etat: c'est-là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelque fois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah! Quel triste courage
Vous fait si près du port exposer au naufrage?
Le Ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce Tyran des humains,
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans nos derniers combats par vous-même enlevée

Semble un Ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiser le couroux.
Déjà par ses Hérauts il l'a redemandée.

ZOPHIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée !
Tu veux que d'un si cher & si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor!
Quoi! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guerre,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur!
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un desir insensé.
Mais soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
Cette nuit de douleur qui vient m'envelopper;
Je ne sai quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit foiblesse ou raison je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrois qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cette asyle;
Je voudrois que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés Portiques,
Non loin de cet Autel de nos Dieux domestiques;
Elle vient, & son front, siége de la candeur
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

## SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

Jeune & charmant objet, dont le ſort de la guerre
Propice à ma vieilleſſe honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en des barbares mains,
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins:
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez, & s'il me reſte encor quelque puiſſance,
De vos juſtes deſirs ſi je remplis les vœux,
Les derniers de mes jours ſeront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois ſous vos loix priſonniere,
Je dûs à mes deſtins pardonner ma miſére.
Vos généreuſes mains s'empreſſent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verſer.
Par vous, par vos bienfaits à parler enhardie,
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'oſe ajouter les miens.
Il vous a demandé de briſer mes liens;
Puiſſiez-vous l'écouter! & puiſſai-je lui dire,
Qu'après le Ciel & lui, je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainſi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ces tumultes des camps, ces horreurs des déſerts

Cette Patrie errante, au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La Patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentimens,
Et ses femmes en paix guidoient mes foibles ans;
Leur demeure est un temple, où ces femmes sacrées
Levent au Ciel des mains de leur Maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas? fut le seul jour
Où le sort des combats a troublé leur séjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toûjours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entends, vous espérez partager quelque jour
De ce Maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur je le révére, & mon ame tremblante
Croit voir en Mahomet un Dieu qui m'épouvante
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flaté:
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des loix
A l'Arabe insolent qui marche égal aux Rois.

PALMIRE.

Nous ne connoissons point l'orgueil de la naissance.
Sans parens, sans Patrie, esclave dès l'enfance,
Dans notre égalité nous cherissons nos fers;
Tout nous est etranger hors le Dieu que je sers.

ZOPIRE.

Tout vous eſt étranger ! cet état peut-il plaire !
Quoi ! vous ſervez un maître, & n'avez point de pere !
Dans mon triſte Palais, ſeul & privé d'enfans,
J'aurois pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le ſoin de vous former des deſtins plus propices
Eût adouci des miens les longues injuſtices,
Mais non, vous abhorrez ma Patrie & ma Loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous ? je ne ſuis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chére,
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de pere.

ZOPIRE.

Quel pere ! juſtes Dieux ! lui ? ce monſtre impoſteur !

PALMIRE.

Ah ! quels noms inouïs lui donnez-vous, Seigneur ?
Lui, dans qui tant d'Etats adorent leur Prophète ;
Lui, l'envoyé du Ciel, & ſon ſeul interprête.

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici pour dreſſer des Autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui court au Trône échappé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avois entendu ces horribles diſcours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnoiſſance,
Vous donnoient ſur mon cœur une juſte puiſſance,
Vos blaſphêmes affreux contre mon protecteur,
A ce penchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles!
Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs
Ma pitié, malgré moi, me fait verſer de pleurs!

PALMIRE.

Et vous me refuſez!

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au Tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

---

## SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar eſt arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après ſon char,
Qui combattit long-tems le Tyran qu'il adore,
Qui vengea ſon Pays?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.

Moins terrible à nos yeux cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle; il demande, il reçoit un ôtage.
Seïde est avec lui.

PALMIRE.

Grands Dieux! destin plus doux
Quoi! Seïde?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.
[*Palmire sort.*]
Omar devant mes yeux! qu'osera-t'il me dire?
O Dieux de mon pays, qui, depuis trois mille ans,
Protégiez d'Ismaël les généreux enfans,
Soleil, sacré flambeau, qui dans votre carriere,
Image de ces Dieux, nous prêtez leur lumiere,
Voyez, & soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toûjours contre l'iniquité!

## SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, *Suite.*

ZOPIRE.

EH bien, après six ans tu revois ta Patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos Dieux, déserteur de nos loix,

Perſécuteur nouveau de cette Cité ſainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Miniſtre d'un brigant qu'on dût exterminer,
Parle; que me veux-tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le Prophète d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſur-tout pour ton courage,
Te préſente une main qui pourroit t'écraſer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace !
Soufrirez-vous, grands Dieux, qu'au gré de ſes forfaits,
Mahomet nous raviſſe ou nous rende la paix !
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel maître ?
Ne l'avez-vous pas vu, ſans honneur & ſans biens,
Ramper au dernier rang des derniers Citoyens ?
Qu'alors il étoit loin de tant de renommée !

OMAR.

A tes viles grandeurs ton âme accoutumée,
Juge ainſi du mérite, & péſe les humains
Au poids que la fortune avoit mis dans tes mains.
Ne ſçais tu pas encor, homme faible & ſuperbe;
Que l'inſecte inſenſible enſeveli ſous l'herbe,
Et l'Aigle impérieux qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel.
Les mortels ſont égaux; ce n'eſt point la naiſſance,

C'eſt la ſeule vertu qui fait la différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des Cieux,
Qui ſont tous par eux-mêmes & rien par leurs ayeux.
Tel eſt l'homme en un mot, que j'ai choiſi pour maître;
Lui ſeul dans l'univers a mérité de l'être.
Tout mortel à ſa Loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiécles à venir.

ZOPIRE.

Je te connois, Omar; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouir les eſprits,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Banni toute impoſture, & d'un coup d'œil plus ſage,
Regarde ce Prophète à qui tu rends hommage.
Vois l'homme en Mahomet, conçoi par quel degré
Tu fais monter aux Cieux ton Fantôme adoré.
Entouſiaſte, ou fourbe, il faut ceſſer de l'être,
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton Maître.
Tu verras des chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa premiére épouſe inſolent impoſteur,
Qui, ſous les vains appas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné,
Trop léger chatiment qui l'enhardit au crime,
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses diſciples errans de Cités en déſerts,
Proſcrits, perſécutés, bannis, chargés de fers,
Promenent leurs fureurs qu'ils appellent divine,

De leurs venins bien-tôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison,
Je te vis plus heureux, & plus juste, & plus brave,
Attaquer le Tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai Prophète, osa-tu le punir ?
S'il est un imposteur oses-tu le servir ?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumiere
Méconnut ce grand homme entré dans la carriere.
Mais enfin quand j'ai vu que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux éclairés du feu de son génie
Le virent s'élever dans sa course infinie,
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu,
J'associai ma vie à ses travaux immenses;
Des Trônes, des Autels en font les récompenses,
Je fus, je te l'avoue aveugle comme toi,
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi,
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
La persécution si vaine & si cruelle,
Nos freres gémissans, notre Dieu blasphêmé,
Tombe aux pieds d'un Héros par toi-même opprimé.
Vien baiser cette main qui porte le tonnerre
Tu me vois après lui le premier de la terre,
Le poste qui te reste est encor assez beau,
Pour fléchir noblement sous ce Maître nouveau.

Vois

Vois ce que nous étions, & vois ce que nous sommes.
Le peuple aveugle & foible est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.
Viens regner avec nous si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs au lieu de t'y soustraire,
Et las de l'imiter fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétens, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le Schérif infidelle
Encense un imposteur, & couronne un rebéle!
Je ne te nierai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence, & beaucoup de valeur.
Je connois, comme toi les talens de ton Maître;
S'il étoit vertueux, c'est un Héros peut-être,
Mais ce Héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les Tyrans, c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence;
Le grand art qu'il posséde est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main;
Mon bras perça le fils, ma voix banni le pere;
Ma haine est inflexible ainsi que sa colere;
Pour entrer dans la Mêque il doit m'exterminer,
Et le Juste aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes Tribus,

Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire ;
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire,
Me vendre ici ma honte, & marchander la paix
Par ces tréſors honteux, le prix de tes forfaits?
Tu veux que ſous ſes loix Palmire ſe remette?
Elle a trop de vertu pour être ſa ſujette,
Et je veux l'attacher aux tyrans impoſteurs,
Qui renverſent les loix & corrompent les mœurs.
Tu me parle toûjours comme un Juge implacable
Qui ſur ſon Tribunal intimide un coupable.
Penſe & parle en Miniſtre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme & d'un Roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait Roi? Qui la couronné?

OMAR.

La Victoire.
Ménage ſa puiſſance & reſpecte ſa gloire.
Aux noms de conquérant & de Triomphateur,
Il veut joindre le nom de Pacificateur.
Son armée eſt encor au bord du Saïbare.
Des murs où je ſuis né le ſiége ſe prépare ;
Sauvons ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler,
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui? Mahomet!

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître,
Si de ces lieux ſacrés j'étois l'unique maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurois répondu.

OMAR.

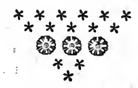
Zopire, j'ai pitié de ta fauſſe vertu ;
Mais puiſqu'un vil Sénat inſolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puiſqu'il regne avec toi, je cours m'y préſenter.

ZOPIRE.

Je t'y ſuis; nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes loix, mes Dieux & ma patrie;
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu perſécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe oſe annoncer les armes à la main.

(*à Phanor.*)

Toi, vien m'aider, Phanor, à repouſſer un traître.
Le ſouffrir parmi nous & l'épargner, c'eſt l'être.
Renverſons ſes deſſeins, confondons ſon orgueil.
Préparons ſon ſupplice, ou creuſons mon cercueil.
Je vais, ſi le Sénat m'écoute & me ſeconde
Délivrer d'un Tyran ma patrie & le monde.



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DAns ma prison cruelle est-ce un Dieu qui
me guide,
Mes maux sont-ils finis? te revois-je Séïde.

SEIDE.

O charme de ma vie & de tous mes malheurs!
Palmire unique objet qui m'a couté des pleurs!
Depuis ce jour de sang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du Prophète aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proye à mes bras tous sanglans,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris mal entendus sur cette infâme rive,
Invoquerent la mort, sourde à ma voix plaintive;
O ma chere Palmire en quel gouffre d'horreur,
Tes périls & ma vie ont abîmé mon cœur!
Que mes feux, que ma crainte & mon impatience
Accusoient la lenteur des jours de la vengeance!
Que je hâtois l'assaut si long-tems différé,
Cette heure de carnage où de sang enyvré
Je devois de ma main brûler la ville impie,
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie!

Enfin de Mahomet les ſublimes deſſeins,
Que n'oſe approfondir l'humble eſprit des humains,
Ont fait entrer Omar dans ce lieu d'eſclavage;
Je l'apprends, & j'y vole. On demande un ôtage;
J'entre, je me préſente, on accepte ma foi;
Et je me rends captif ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Séïde, au moment même avant que ta préſence
Vint de mon déſeſpoir calmer la violence,
Je me jettois aux pieds de mon fier raviſſeur.
Vous voyez, ai-je dit, les ſecrets de mon cœur.
Ma vie eſt dans les camps d'où vous m'avez tirée;
Rendez-moi le ſeul bien dont je ſuis ſéparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arroſé ſes pieds,
Ses refus ont ſaiſi mes eſprits effrayés.
J'ai ſenti dans mes yeux la lumiere obſcurcie;
Mon cœur ſans mouvemens, ſans chaleur & ſans vie,
D'aucune ombre d'eſpoir n'étoit plus ſecouru;
Tout finiſſoit pour moi quand Séïde a paru.

SEIDE.

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

PALMIRE.

C'eſt Zopire; il ſembloit touché de mes allarmes;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer,
Que des lieux où je ſuis, rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare ſe trompe, & Mahomet mon Maître,
Et l'invincible Omar, & ton amant peut-être,
( Car j'oſe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux )

Nous briserons ta chaîne, & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le Dieu dont j'ai porté les sacrés étendarts,
Le Dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mêque à nos pieds abattue.
Omar est dans la ville, & le peuple à sa vue
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amene.

PALMIRE.

Mahomet me chérit; il briseroit ma chaîne;
Il uniroit nos cœurs; nos cœurs lui sont offerts:
Mais il est loin de nous, & nous sommes aux fers.

---

## *SCENE II.*

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance,
Le Ciel vous favorise, & Mahomet s'avance.

SEIDE.

Oui!

PALMIRE.

Notre auguste pere!

OMAR.

Au Conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
Ce favori de Dieu qui préside aux batailles,

Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
Il s'est rendu des Rois le Maître & le soutien,
Et vous lui refusez le rang de Citoyen!
Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire;
Il vient vous protéger, mais sur-tout vous instruire.
Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les esprits s'ébranloient; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple & s'en faire un appui.
On l'assemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux Citoyens, j'intimide, j'exhorte,
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte,
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, & de sa noble élite;
Il entre & sur ses pas chacun se précipite,
Chacun porte un regard comme un cœur différent,
L'un croit voir un Héros, l'autre voir un Tyran.
Celui-ci le blasphême & le menace encore;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse & l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité,
Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté;
De Zopire éperdu la Cabale impuissante,
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & serein,
Mahomet marche en maître, & l'olive à la main,
La trêve est publiée, & le voici lui-même.

## SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SEIDE, PALMIRE, *Suite.*

MAHOMET.

INvincibles soutiens de mon pouvoir suprême;
Noble & sublime Ali, Morade, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce Peuple, instruisez-le en mon nom',
Promettez, menacez, que la vérité regne!
Qu'on adore mon Dieu, mais sur-tout qu'on le craigne.
Vous, Séïde en ces lieux!

SEIDE.

O mon Pere! ô mon Roi!
Le Dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eut fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne fait point me servir.
J'obéis à mon Dieu; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à son impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance;
Les mêmes sentimens nous animent tous deux;

Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonniere,
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvroient à la lumiere ;
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur;

MAHOMET.

Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur,
Que rien ne vous allarme, & rien ne vous étonne,
Allez, malgré les soins de l'Autel & du Trône,
Mes yeux sur vos destins seront toûjours ouverts;
Je veillerai sur vous comme sur l'Univers.

[*à Seïde.*]

Vous, suivez mes guerriers, & vous jeune Palmire;
En servant votre Dieu, ne craignez que Zopire.

---

## *SCENE IV.*

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Toi, reste, brave Omar, il est tems que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siége encor douteux la lenteur ordinaire,
Peut retarder ma course & borner ma carriere;
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés;
De rassurer leurs yeux de tant d'éclats frappés.
Les préjugés, amis, sont les Rois du vulgaire.
Tu connois quel oracle & quel bruit populaire
Ont promis l'Univers à l'envoyé d'un Dieu,

Qui, reçu dans la Mêque, & vainqueur en tout lieu,
Entreroit dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug, & nourris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de pere que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule;
De tous tes Musulmans, ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'est assez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendresses!

MAHOMET.

Ah! connois mes fureurs & toutes mes foiblesses.

OMAR.

Comment.

MAHOMET.

Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions régne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du monde, environné d'allarmes;
Je porte l'encensoir, & le sceptre & les armes;
Ma vie est un combat, & ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse,
Qui nourrit des humains la brutale mollesse;

Dans des ſables brûlans; ſur des rochers déſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole; il eſt ma récompenſe;
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe:
Le Dieu de Mahomet; & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfére en ſecret Palmire à mes épouſes;
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Inſulte à Mahomet, & lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge ſi je dois l'être.
Pour le mieux déteſter, apprends à le connoître;
De mes deux ennemis apprend tous les forfaits;
Tous deux ſont nés ici du Tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire eſt leur pere?

MAHOMET.

Hercide en ma puiſſance
Remit de puis quinze ans leur malheureuſe enfance.
J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux;
Déjà, ſans ſe connoître ils m'outragent tous deux.
J'attiſai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le Ciel voulut ici raſſembler tous les crimes.
Je veux... Leur pere vient, ſes yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Obſerve tout, Omar, & qu'avec ſon eſcorte
Le vigilant Hercide aſſiége cette porte.
Reviens me rendre compte, & voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

## SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

Ah, quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi? recevoir ici cet ennemi du monde!

MAHOMET.

Approche, & puiſque enfin le ciel veut nous unir,
Voi Mahomet ſans crainte, & parle ſans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi ſeul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta Patrie au bord du précipice,
Pour toi, de qui la main ſeme ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom ſeul parmi nous diviſe les familles,
Les époux, les parens, les meres & les filles;
Et la trêve pour toi n'eſt qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La diſcorde civile eſt par-tout ſur ta trace.
Aſſemblage inouï de menſonge & d'audace,
Tyran de ton pays, eſt-ce ainſi qu'en ce lieu,
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu?

MAHOMET.

Si j'avois à répondre à d'autre qu'à Zopire,
Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inſpire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes ſanglantes mains,
Impoſeroient ſilence au reſte des humains.

Ma voix feroit fur eux les effets du tonnerre,
Et je verrois leur front attachés à la terre.
Mais je te parle en homme, & fans rien déguifer,
Je me fens affez grand pour ne pas t'abufer.
Voi quel eft Mahomet. Nous fommes feuls, écoute;
Je fuis ambitieux, tout homme l'eft fans doute;
Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoyen,
Ne conçut un projet auffi grand que le mien.
Chaque Peuple à fon tour a brillé fur la terre,
Par les loix, par les arts, & fur-tout par la guerre;
Le tems de l'Arabie eft à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-tems inconnu,
Laiffoit dans fes déferts enfevelir fa gloire,
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Voi du nord au midi l'univers défolé,
La Perfe encor fanglante, & fon Trône ébranlé,
L'Inde efclave & timide, & l'Egypte abaiffée,
Des murs de Conftantin, la fplendeur éclipfée;
Voi l'Empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languiffent difperfés, fans honneur & fans vie;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Univers.
En Egypte Oziris, Zoroaftre en Afie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie.
A des peuples fans mœurs, & fans culte & fans Rois;
Donnerent aifément d'infuffifantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix groffieres.
J'apporte un joug plus noble aux Nations entieres.

J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré,
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma Patrie,
Je détruis sa foiblesse & son idolatrie.
Sous un Roi, sous un Dieu, je viens la réunir,
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins! C'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétends changer la face!
Tu veux en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi;
Tu ravage le monde, & tu prétens l'instruire?
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer!
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir & d'affécter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste, & ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi! tout factieux, qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage!
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur!

MAHOMET.

Oui. Je connois ton peuple, il a besoin d'erreur.
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes Dieux, quels biens t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître aux pieds de leurs Autels?

Ta secte obscure & basse avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide;
La mienne éleve l'ame, & la rend intrépide.
Ma loi fait des Héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des Brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des Tyrans
Va venter l'imposture à Médine où tu regnes,
Où tes Maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux! de long-tems Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mêque, & je regne à Médine;
Croi-moi, reçoi la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est loin;
Pense-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, & le puissant comman[illegible]
Demain j'ordonnerai ce que je te demande[illegible]
Demain je peux te voir à mon joug asse[illegible]
Aujourd'hui Mahomet veut être [illegible]

ZOPIRE

Nous, amis! nous? cruel! A[illegible]
[illegible] stige!
Co[illegible] tu quelque Dieu[illegible]

MA[illegible]

J[illegible]
Qu[illegible]

MAHOMET.

La néceſſité;

Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raſſemble,
Les Enfers & les Cieux ſeront unis enſemble.
L'intérêt eſt ton Dieu, le mien eſt l'équité;
Entre ces ennemis il n'eſt point de traité,
Quel ſeroit le ciment, répond-moi, ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes?
Répond? eſt-ce ton fils que mon bras te ravit?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce ſont tes fils même. Oui, connois un myſtère,
Dont ſeul dans l'Univers je ſuis dépoſitaire;
Tu pleures tes enfans, ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivroient! Qu'as-tu dit? O Ciel! ô jour heureux!
[illegible] vivroient! c'eſt de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

[illegible] camp, tous deux ſont dans ma

[illegible]OPIRE.

[illegible]rs! ils pourroient te ſervir?

[illegible]OMET.

ZOPIRE.

Acheve, éclairci-moi ; parle, quel eſt leur ſort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi ! je puis les ſauver ! A quel prix ? A quel titre?
Faut-il donner mon ſang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à dompter l'Univers.
Il faut rendre la Mêque, abandonner ton Temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux Peuples effrayés,
Me ſervir en Prophète, & tomber à mes pieds;
Je te rendrai ton fils & je ſerai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je ſuis pere, & je porte un cœur tendre,
Après quinze ans d'ennui retrouver mes enfans,
Les revoir, & mourir dans leurs embraſſemens,
C'eſt le premier des biens pour mon ame attendrie,
Mais s'il faut à ton culte aſſervir ma Patrie;
Ou de ma propre main les immoler tous deux :
Connois-moi, Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *ſeul.*

Fier Citoyen! Vieillard inexorable!
Je ſerai plus que toi, cruel, impitoyable!

## SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

MAhomet, il faut l'être, ou nous sommes
perdus.
Les secrets des Tyrans me sont déjà vendus.
Demain la tréve expire, & demain l'on t'arrête;
Demain Zopire est maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du Sénat vient de te condamner.
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un Héros, ils le nomment supplice,
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne. Ils verront ma fureur.
La persécution fit toûjours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeste;
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de tems.

MAHOMET.

Mais malgré mon courroux;
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire,
Et j'ai beſoin d'un bras qui par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat, je réponds de Séïde.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire il peut ſeul aujourd'hui
L'aborder en ſecret, & te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience;
Ils ſont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage;
La jeuneſſe eſt le tems de ces illuſions,
Séïde eſt tout en proye aux ſuperſtitions;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frere de Palmire!

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Séïde
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon Maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Séïde, & ſon ſeul nom m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance,
Mais tu connois l'objet de mon fatal amour;
Tu connois dans quel ſang elle a puiſé le jour.

Tu vois que dans ces lieux environnés d'abîmes,
Je viens chercher un Trône, un Autel, des Victimes;
Qu'il faut d'un Peuple fier enchanter les esprits;
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour qui malgré moi m'entraîne;
Et la religion à qui tout est soumis,
Et la nécessité par qui tout est permis.

## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Demeure. Quel est donc ce secret sacrifice?
Quel sang a demandé l'éternelle Justice?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeller.
Mon bras doit le servir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce Maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir sous sa loi,
Et mes seconds sermens ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ferment je ne fuis point préfente.
Si je t'accompagnois, j'aurois moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me confoler,
Parle de trahifon, de fang prêt à couler;
Des fureurs du Sénat, des complots de Zopire.
Les feux font allumés, bientôt la trève expire.
Le fer cruel eft prêt, on s'arme, on va frapper,
Le Prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire; & je crains pour Séïde.

SEIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur fi perfide?
Ce matin comme ôtage à fes yeux préfenté,
J'admirois fa nobleffe & fon humanité.
Je fentois qu'en fecret une force inconnue
Enlevoit jufqu'à lui mon ame prévenue.
Soit refpect pour fon nom, foit qu'un dehors heureux
Me cachat de fon cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entiére à fon bonheur livrée,
Publiant fes douleurs; & chaffant tout effroi,
Ne connut, n'entendit, ne vit plus rien que toi;
Je me trouvois heureux d'être auprès de Zopire.
Je le haïs d'autant plus qu'il m'avoit fu féduire;
Mais malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il eft dur de haïr ce qu'on vouloit aimer!

PALMIRE.

Ah! que le Ciel en tout a joint nos deftinées!
Qu'il a pris foin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas! fans mon amour, fans ce tendre lien,

Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au
tien,
Sans la Religion que Mahomet m'inspire,
J'aurois eu des remords en accusant Zopire.

SEIDE.

Laissons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable;
Le Dieu qui m'entendra nous sera favorable;
Et le Pontife Roi qui veille sur nos jours,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

---

## *SCENE II.*

PALMIRE *seule.*

D'Un noir pressentiment je ne puis me dé-
fendre.
Cet amour dont l'idée avoit fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité, me semble un jour d'hor-
reur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Séïde.
Tout m'est suspect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à son nom même une secrette horreur.
Dans les profonds respects que ce Héros m'inspire,
Je sens que je le crains presqu'autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je suis!
Craintive je te sers, aveugle je te suis,
Hélas! daigne essuyer les pleurs où je me noie.

## SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'Eſt vous qu'à mon ſecours un Dieu propice envoie,
Seigneur, Seïde...

MAHOMET.

Et bien, d'où vous vient cet effroi ?
Et que craint-on pour lui quand on eſt près de moi ?

PALMIRE.

O Ciel ! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inoui ! votre ame eſt interdite.
Mahomet eſt troublé pour la premiere fois.

MAHOMET.

Je devrois l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe ?
Votre cœur a-t-il pu, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle ?

PALMIRE.

Que dites-vous ? ſurpriſe & tremblante à vos piés,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.

Eh, quoi! n'avez-vous pas daigné dans ce lieu même
Vous rendre à nos ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que Dieu formoit en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence,
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.
Le cœur peut ſe tromper; l'amour & ſes douceurs
Pourront couter, Palmire, & du ſang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon ſang couleroit pour Séïde.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous ſoumit l'un & l'autre à votre joug ſacré,
Cet inſtinct tout-puiſſant de nous même ignoré,
Devançant la raiſon, croiſſant avec notre âge,
Du Ciel qui conduit tout, fut le ſecret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne ſçauroit changer; pourroit-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il ceſſer de l'être!
Pourrai-je être coupable?

MAHOMET.

Oui, vous devez trembler.
Attendez les ſecrets que je dois révéler?
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre

Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit ſe défendre.
Ne croyez que moi ſeul.

PALMIRE.

Et, qui croire que vous ?
Eſclave de vos loix, ſoumiſe à vos genoux,
Mon cœur d'un ſaint reſpect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de reſpect ſouvent mene à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, ſi de vos bienfaits je perds le ſouvenir,
Que Séïde à vos yeux s'empreſſe à m'en punir ?

MAHOMET.

Séïde ?

PALMIRE.

Ah ! quel courroux arme votre œil ſévére ?

MAHOMET.

Allez, raſſurez-vous je n'ai point de colere
C'eſt éprouver aſſez vos ſentimens ſecrets,
Repoſez-vous ſur moi de vos vrais intérêts.
Je ſuis digne du moins de votre confiance ;
Vos deſtins dépendront de votre obéiſſance.
Si j'eus ſoin de vos jours : ſi vous m'appartenez,
Méritez les bienfaits qui vous ſont deſtinés.
Quoique la voix du Ciel ordonne de Séïde,
Affermiſſez ſes pas où ſon devoir le guide ;
Qu'il garde les ſermens, qu'il ſoit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon pere, il les remplira tous,
Je répond de ſon cœur, ainſi que de moi-même ;

Séïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous ſon Roi, ſon pere, ſon appui;
J'en atteſte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous ſervir encourager ſon ame.

## SCENE IV.

### MAHOMET *ſeul.*

QUoi! je ſuis malgré moi confident de ſa flamme.
Quoi! ſa naïveté confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur.
Pere, enfans, deſtinés au malheur de ma vie,
Race toûjours funeſte, & toûjours ennemie,
Vous allez éprouver dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

## SCENE V.

### MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ENfin, voici le tems & de ravir Palmire;
Et d'envahir la Mêque & de punir Zopire.
Sa mort ſeule à tes pieds mettra nos Citoyens.
Tout eſt déſeſperé, ſi tu ne les préviens,
Le ſeul Séïde ici te peut ſervir ſans doute;

Il voit fouvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite & cet obfcur détour,
Qui peut de ton Palais conduire à fon féjour.
Là, cette nuit, Zopire à fes Dieux fantaftiques,
Offre un encens frivole & des vœux chimériques.
Là, Séïde enyvré du zéle de ta Loi,
Va l'immoler au Dieu, qui lui parle pour toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il eft né pour le crime.
Qu'il en foit l'inftrument, qu'il en foit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma fûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut; mais crois-tu que fon jeune courage,
Nourri du Fanatifme, en ait toute la rage.

OMAR.

Lui feul étoit formé pour remplir ton deffein.
Palmire à te fervir excite encor fa main.
L'amour, le Fanatifme, aveuglent fa jeuneffe;
Il fera furieux par excès de foibleffe,

MAHOMET.

Par les nœuds des fermens as-tu lié fon cœur?

OMAR.

Du plus faint appareil la ténébreufe horreur,
Les Autels, les fermens, tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fer facré dans fa main parricide,
Et la Religion le remplit de fureur.
Il vient.



## SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENfans d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix ſa volonté ſuprême;
Il faut venger ſon culte, il faut venger Dieu même.

SEIDE.

Roi, Pontife & Prophète à qui je ſuis voué,
Maître des nations par le Ciel avoué,
Vous avez ſur mon être une entiere puiſſance,
Eclairez ſeulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu!

MAHOMET.

C'eſt par vos foibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEIDE.

Ah! ſans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'eſt point d'autre honneur.
De ſes Décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez; vos mains ſeront armées
Par l'Ange de la mort & le Dieu des armées.

SEIDE.

Parlez: quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel Tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler?

MAHOMET.

Le ſang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils
Le ſang du plus cruel de tous mes ennemis,
De Zopire.

SEIDE.

De lui! Quoi? mon bras?...

MAHOMET.

Téméraire,
On devient ſacrilége alors qu'on délibére
Loin de moi les mortels aſſez audacieux
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque oſe penſer, n'eſt pas né pour me croire.
Obéir en ſilence eſt votre ſeule gloire.
Savez-vous qui je ſuis! Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des Cieux?
Si, malgré ſes erreurs & ſon idolâtrie,
Des peuples d'Orient, la Mêque eſt la patrie;
Si ce temple du monde eſt promis à ma Loi,
Si Dieu m'en a créé le Pontife & le Roi;
Si la Mêque eſt ſacrée; en ſavez vous la cauſe?
Ibrahim y nâquit, & ſa cendre y repoſe; (1)
Ibrahim dont le bras docile à l'Eternel;
Traîna ſon fils unique aux marches de l'Autel,
Etouffant pour ſon Dieu les cris de la nature.
Et quand ce Dieu par vous veut venger ſon injure,
Quand je demande un ſang à lui ſeul adreſſé,

(1) Les *Muſulmans* croyent avoir à la *Mêque* le Tombeau d'*Abraham*.

Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre; & né pour toûjours l'être;
Indigne Musulman, cherchez un autre Maître.
Le prix étoit tout prêt, Palmire étoit à vous;
Mais vous bravez Palmire & le Ciel en courroux.
Lâche & foible instrument des vengeances suprêmes
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-même.
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SEIDE.

Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez; teint du sang d'un impie,
Méritez par la Mort une éternelle vie.
(*à Omar.*)
Ne m'abandonne pas, & non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvemens ouvre toûjours les yeux.

---

## SCENE VII.

SEIDE *seul.*

Immoler un Vieillard de qui je suis l'ôtage;
Sans arme, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe. Une Victime amenée à l'Autel,
Y tombe sans défense, & son sang plaît au Ciel.
Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice,
J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplice,
Venez à mon secours, ô vous de qui les bras
Aux Tyrans de la terre ont donné le trépas.

Ajoutez vos fureurs à mon zéle intrépide,
Affermissez ma main saintement homicide!
Ange de Mahomet, Ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur!
Ah! que vois-je?

## SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles, Séïde!
Voi d'un œil plus content le dessein qui me guide.
Otage infortuné que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a suspendu le moment du carnage,
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage.
Je ne t'en dis pas plus, mais mon cœur, malgré moi,
A fremi des dangers assemblés près de toi.
Cher Séïde, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asyle unique,
Je réponds de tes jours; ils me sont précieux;
Ne me refuse pas,

SEIDE, *à part.*

O mon devoir! O Cieux!
Ah! Zopire, est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je oui! qu'ai-je vu!
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être,
Mais enfin je suis homme, & c'eſt aſſez de l'être,
Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes!

SEIDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon Dieu connoît donc la vertu!

ZOPIRE.

Tu la connois bien peu, puiſque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur, hélas, tu t'abandonnes!
Ton eſprit faſciné par les loix d'un Tyran,
Penſe que tout eſt crime, hors d'être Muſulman.
Cruellement docile aux leçons de ton Maître,
Tu m'avois en horreur avant de me connoître;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé,
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peut-tu croire un Dieu qui commande la haine.

SEIDE.

Ah! je ſens qu'à ce Dieu je vais déſobéir;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne ſauroit vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas! plus je lui parle & plus il m'intéreſſe,
Son âge, ſa candeur, ont ſurpris ma tendreſſe.
Se peut-il qu'un Soldat de ce Monſtre impoſteur,
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur!

Quel

Quel es-tu? De quel ſang les Dieux t'ont-ils fait naître?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un Maître,
Que juſqu'à ce moment j'avois toûjours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma faibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi tu ne connois point de qui tu tiens la vie.

SEIDE.

Son camp fut mon berceau, ſon Temple eſt ma Patrie.
Je n'en connois point d'autre, & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon Maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séïde éprouvé ſa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de ſa reconnoiſſance.
Oui, les bienfaits, Séïde, ont des droits ſur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il ſon bienfaiteur?
Il t'a ſervi de Pere de même qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire;
Tu détourne de moi ton regard égaré,
De quelque grand rémord tu ſembles déchiré.

SEIDE.

Eh, qui n'en auroit pas dans ce jour effroyable?

ZOPIRE.

Si tes remords ſon vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.
Vien, le ſang va couler; je veux ſauver le tien.

SEIDE.

Juſte Ciel! & c'eſt moi qui répandrois le ſien.

O ſermens! ô Palmire! ô vous, Dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble ſi tu balances,
Pour la derniere fois, viens ton ſort en dépend.

---

## SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, *Suite.*

OMAR, *entrant avec précipitation.*

TRaître, que faites vous! Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où ſuis-je? ô Ciel! où ſuis-je, & que dois-je réſoudre;
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble ſi cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du Roi qu'a choiſi l'Eternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un ferment que j'abhorre.



## SCENE X.

ZOPIRE *seul.*

AH? Séïde, où vas-tu? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchiré sont trop de violence;
Suivons ses pas.

## SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

LIsez ce billet important,
Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE, *après avoir lû.*

Hercide! Qu'ai-je lû, Grands Dieux; votre clémence
Repare t'elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir! lui? dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel.
Ils vivent, Mahomet les tient sous sa puissance;
Et Séïde & Palmire ignorent leur naissance!
Mes enfans! Tendre espoir, que je n'ose écouter!
Je suis trop malheureux, je crains de me flâter.

Pressentimens confus, faut-il que je vous croie!
O mon sang! où porter mes larmes & ma joie?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens;
Je cours, & je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête, j'hésite, & ma douleur craintive,
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit,
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet Autel, où les pleurs de ton Maître
Ont fatigué des Dieux qui s'appaisent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils; Dieux; rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misére,
Je les veux adopter, je veux être leur Pere.

## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Oui, de ce grand secret la trame est découverte;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Séïde obéira, mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,

Séïde a révélé cet horrible myſtére.

MAHOMET.

O Ciel!

OMAR.

Hercide l'aime, il lui tient lieu de Pere.

MAHOMET.

Eh bien, que penſe Hercide?

OMAR.

Il paroît affrayé;
Il ſemble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide eſt faible. Ami, le faible eſt bientôt traître.
Qu'il tremble, il eſt chargé du ſecret de ſon Maître.
Je ſai comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéï?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reſte. Il faut que dans une heure
On nous traîne au ſupplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en eſt aſſez; tout ce Peuple éperdu
Adorera mon Dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais ſi-tôt que Séïde
Aura rougi ſes mains de ce grand homicide,
Répond-tu qu'au trépas Séïde ſoit livré;
Répond-tu du poiſon qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos myſtéres ſombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ſes ombres.

Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la ſource de ſon ſang,
Prend ſoin de redoubler ſon heureuſe ignorance.
Epaiſſiſſons la nuit qui voile ſa naiſſance,
Pour ſon propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur
Mon triomphe en tout tems eſt fondé ſur l'erreur.
Elle nâquit envain de ce ſang que j'abhorre.
On n'a point de parens alors qu'on les ignore.
Les cris du ſang, ſa force & ſes impreſſions,
Des cœurs toûjours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude,
Celle de m'obéir fit ſon unique étude.
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle paſſe en mes bras
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connoît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon Maître.
Mais déjà l'heure approche où Séïde en ces lieux
Doit m'immoler ſon père à l'aſpect de ſes Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois ſa démarche égarée;
De l'ardeur d'obéir ſon ame eſt dévorée.



## SCENE II.

MAHOMET & OMAR *ſur le devant, mais rétirés de côté,* SEIDE *dans le fond.*

SEIDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir!

MAHOMET.

Vien, & par d'autres coups aſſurons mon pouvoir.

*(Ils ſort avec Omar.)*

SEIDE *ſeul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit, je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet ſuffit pour me confondre.
Mais quand il m'accabloit de cette ſainte horreur,
La perſuaſion n'a point rempli mon cœur.
Si le Ciel a parlé, j'obéïrai ſans doute.
Mais quelle obéïſſance! ô Ciel! & qu'il en coûte!

## SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

PAlmire, que veux-tu? Quel funeſte tranſport?
Qui t'amene en ces lieux conſacrés à la mort?

PALMIRE.

Séïde, la frayeur & l'amour ſont mes guides,

Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir.

SEIDE.

O! de mes sentimens Souveraine adorée!
Parlez, déterminez ma fureur égarée,
Eclairez mon esprit, & conduisez mon bras;
Tenez moi lieu d'un Dieu que je ne comprens pas.
Pourquoi m'a-t'il choisi! Ce terrible Prophète,
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprête?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs,
Chacun redoute en lui la divinité même.
C'est tout ce que je sai, le doute est un blasphême,
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide est le vrai Dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'est, puisque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce Dieu si bon, ce pere des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sçai que trop, que mon doute est un crime,
Qu'un Prêtre sans remords égorge sa victime;
Que par la voix du Ciel Zopire est condamné;
Qu'à soutenir ma Loi j'étois prédestiné;
Mahomet s'expliquoit, il a fallu me taire;
Et tout fier de servir la céleste colére,
Sur l'ennemi de Dieu je portois le trépas;
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras.
Du moins lorsque j'ai vû ce malheureux Zopire,

De ma Religion j'ai ſenti moins l'émpire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelloit,
A mon cœur éperdu l'humanité parloit.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la foibleſſe!
Avec quelle grandeur, & quelle autorité
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité!
Que la Religion eſt terrible & puiſſante;
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante;
Palmire, je ſuis foible, & du meurtre effrayé;
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié;
De ſentimens confus une foule m'aſſiége;
Je crains d'être barbare, ou d'être ſacrilége.
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin.
Mais quoi! Dieu me l'ordonne; & j'ai promis ma main.
J'en verſe encor des pleurs de douleur & de rage;
Vous me voyez, Palmire, en proye à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe & qui retient mes foibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines;
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaînes,
Mais ſans ce ſacrifice à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé,
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire?

SEIDE.

Le Ciel & Mahomet ainſi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté?

SEIDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SEIDE.

Mais ſi le Ciel l'ordonne,
Si je ſers & l'amour & la Réligion?

PALMIRE.

Hélas!

SEIDE.

Vous connoiſſez la malédiction
Qui punit à jamais la déſobéiſſance.

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis ſa vengeance!
S'il exige le ſang que ta bouche a promis...

SEIDE.

Eh bien pour être à toi, que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entens, ſon arrêt eſt parti de ta bouche,

PALMIRE.

Qui? moi?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE

Dieux! quel arrêt farouche?
Que t'ai-je dit?

SEIDE.

Le Ciel vient d'emprunter ta voix;
C'eſt ſon dernier oracle, & j'accomplis ſes loix.
Voici l'heure où Zopire à cet Autel funeſte

Doit prier en secret des Dieux que je déteste.
Palmire éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter:
Ces momens sont affreux. Va, fui; cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le Prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce Vieillard va donc être immolé!

SEIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé,
Il le faut de ma main traîner sur la poussiére,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumiére,
Renverser dans son sang cet Autel dispersé.

PALMIRE.

Lui? mourir par tes mains! Tout mon sang s'est glacé!
Le voici. Juste Ciel.

*(Le fond du Théâtre s'ouvre. On voit un Autel.)*

---

## SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE. *sur le devant.*

ZOPIRE, *près de l'Autel.*

O Dieux de ma Patrie!
Dieux prêts à succomber sous une secte impie!
C'est pour vous-même ici que ma débile voix

Vous implore aujourd'hui pour la derniere fois.
La guerre va renaître, & ses mains meurtrieres,
De cette foible paix vont briser les barrieres.
Dieux, si d'un scélérat vous respectez le sort...

SEIDE, *à Palmire.*

Tu l'entends qui blasphême!

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure derniere,
Que j'expire en leur bras, qu'ils ferment ma paupiere.
Hélas! si j'en croyois mes secrets sentiments,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans.

PALMIRE, *à Seïde.*

Que dit-il? ses enfans!

ZOPIRE.

O! mes Dieux que j'adore!
Je mourrois du plaisir de les revoir encore!
Arbitres des destins, daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux!

SEIDE.

Il court à ses faux Dieux; Frappons.

(*Il tire son poignard.*)

PALMIRE.

Que vas-tu faire?
Hélas!

SEIDE.

Servir le Ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré,
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré:
Marchons. Ne vois tu pas dans ces demeures sombres?

Ces traits de ſang, ce ſpectre, & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis tu !

SEIDE.

Je vous ſuis, miniſtres du trépas.
Vous me montrez l'Autel, vous conduiſez mon bras,
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'aſſemble,
Demeure.

SEIDE.

Il n'eſt plus tems, avançons; l'Autel tremble.

PALMIRE.

Le Ciel ſe manifeſte, il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pouſſe-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?
Du Prophète de Dieu la voix ſe fait entendre,
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre,
Palmire!

PALMIRE.

Eh bien.

SEIDE.

Au Ciel adreſſez tous vos vœux,
Je vais frapper.

[*Il ſort & va derriere l'Autel où eſt Zopire.*]

PALMIRE *ſeul.*

Je meurs. O moment douloureux?
Quelle effroyable voix dans mon ame s'éleve,
D'où vient que tout mon ſang malgré moi ſe ſouleve?

Si le Ciel veut un meurtre, eſt-ce à moi d'en juger?
Eſt-ce à moi de m'en plaindre & de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remord m'accable?
Ah! quel cœur ſait jamais s'il eſt juſte ou coupable!
Je me trompe, ou les coups ſont portés cette fois;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide... Hélas!...

SEIDE, *revient d'un air égaré.*

Où ſuis-je? & quelle voix m'appelle?
Je ne vois point Palmire, un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi! méconnois tu celle qui vit pour toi?

SEIDE.

Où ſommes nous?

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triſte promeſſe eſt-elle enfin remplie?

SEIDE.

Que me dis-tu?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie;

SEIDE.

Qui! Zopire?

PALMIRE.

Ah grand Dieu! Dieu de ſang altéré,
Ne perſécutez point ſon eſprit égaré!
Fuyons d'ici.

SEIDE.

Je ſens que mes genoux s'affaiſſent.
(*Ils s'aſſied.*)
Ah! je revois le jour, & mes forces renaiſſent.
Quoi! c'eſt vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait ?

SEIDE, *il se releve.*

Moi ! je viens d'obéir...
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O Ciel ! tu l'as voulu ; peux-tu vouloir un crime !
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc,
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler, ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri si lamentable,
La nature à tracé dans ses regards mourans
Un si grand caractere, & des traits si touchans !
De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie,
Et plus mourant que lui, je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous proteger
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah ! Palmire.

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire.

SEIDE, *en pleurant.*

Ah ! si tu l'avois vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin !
Je fuyois, croirois-tu que sa voix affoiblie,
Pour m'appeller encore a ranimé sa vie !
Il retiroit ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas ! il m'observoit d'un regard douloureux.
Cher Séïde, a-t-il dit, infortuné Séïde ?

Cette voix, ces regards, ce poignard d'homicide,
Ce Vieillard attendri, tout ſanglant à mes pieds,
Pourſuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons nous faits ?

PALMIRE.

On vient ; je tremble pour ta vie,
Fuis, au nom de l'amour, & du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va, laiſſe-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce ſacrifice affreux.
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprême,
Je n'aurois pu jamais obéir au Ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler ?
Hélas ! plus que le tien mon cœur ſe ſent troubler.
Cher amant prend pitié de Palmire éperdue.

SEIDE.

Palmire ! quel objet vient effrayer ma vue ?

*( Zopire paroît appuyé ſur l'Autel, après s'être relevé derriere cet Autel où il avoit reçu le coup.)*

PALMIRE.

C'eſt cette infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traine avec effort.

SEIDE.

Eh quoi ! tu vas à lui ?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je céde à la pitié dont je ſuis déchirée.
Je n'y puis réſiſter, elle entraine mes ſens.

ZOPIRE,

ZOPIRE, *avançant, & soutenu par elle.*
Hélas! servez de guide a mes pas languissans,
*(Il s'assied.)*
Séïde! ingrat! c'est toi qui m'arraches la vie!
Tu pleures! ta pitié succéde à ta furie!

## SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel! quels affreux objets se présentent à moi

ZOPIRE.

Si je voyois Hercide... ah! Phanor, est-ce toi?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime! affreux mystere!
Assassin malheureux, connoissez votre pere?

SEIDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SEIDE.

Mon pere!

ZOPIRE.

O Ciel!

PHANOR.

Hercide en expirant,
Il me voit il m'appelle, il s'écrie en mourant,
„ S'il en est encor temps, préviens un parricide;

„ Cours arracher ce fer à la main de Séïde.
„ Malheureux confident d'un horrible secret ;
„ Je suis punis, je meurs des mains de Mahomet.
„ Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire,
„ Que Séïde est son fils, & frere de Palmire. „

SEIDE.

Nous!

PALMIRE.

Mon frere!

ZOPIRE.

O mes fils, ô nature, ô mes Dieux!
Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour eux!
Vous m'éclairiez sans doute. Ah malheureux Séïde!
Qui t'a pu commander cet affreux homicide?

SÉIDE, *se jettant à ses genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma Nation,
Et ma reconnoissance & ma Religion;
Tout ce que les humains ont de plus respectable,
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE, *à genoux, arrêtant le bras de Séïde.*

Ah mon pere! Ah Seigneur! plongez-le dans mon Sein!
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séïde,
L'inceste étoit pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

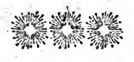
Le Ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.
Le Ciel voulut mêler dans les maux qu'il m'envoye,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin, je meurs, mais vous vivez.
O vous! qu'en expirant mon cœur a retrouvé!
Séïde, & vous Palmire au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trève rompue
Laissoit à mes desseins une libre étendue;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le Peuple avec le jour en ce lieu va paroître;
Mon sang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre & hâter mon trépas,
Me punir, vous venger.



## SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, *Suite.*

OMAR.

QU'on arrête Séïde.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour venger les loix.

ZOPIRE.

Ciel! quel comble du crime! & qu'eſt-ce que je vois;

SEIDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! Tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéïſſez.

PALMIRE.

Non, arrêtez. Perfide!

OMAR.

Madame obéïſſez, ſi vous aimez Séïde.

Mahomet vous protége, & son juste courroux
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre Roi, Madame, il me faut suivre.

PALMIRE.

Grand Dieu! de tant d'horreurs que la mort me délivre! (*On emmene Palmire & Séïde.*)

ZOPIRE, *à Phanor.*

On les enleve! O Ciel! ô pere malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux!

PHANOR.

Déjà le jour renait, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense;

ZOPIRE.

Soutien mes pas, allons; j'espere encor punir
L'hipocrite assassin qui m'ose secourir;
Ou du moins en mourant sauver de sa furie
Ces deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

---

## ACTE V.

### *SCENE PREMIERE.*

MAHOMET, OMAR, *Suite dans le fond.*

OMAR.

ZOpire est expirant, & ce peuple éperdu
Levoit déjà son front dans la poudre abattu.
Tes Prophètes & moi que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.

Ici nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-haut qui s'arme en ta faveur.
Là nous en gemiſſons, nous promettons vengeance,
Nous vantons ta juſtice ainſi que ta clémence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reſte importun de la ſédition,
N'eſt qu'un bruit paſſager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la ſerénité régne aux plaines du Ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel.
As-tu fait des ramparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville allarmée.
Oſman la conduiſoit par des ſecrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toûjours combattre, ou tromper les humains!
Séïde ne ſait point qu'aveugle en ſa furie,
Il vient d'ouvrir les flancs dont il reçut la vie.

OMAR.

Qui pourroit l'en inſtruire! un éternel oubli
Tient avec ce ſecret Hercide enſeveli,
Séïde va le ſuivre, & ſon trépas commence;
J'ai détruit l'inſtrument qu'employa ta vengeance.
Tu ſais que dans ſon ſang ſes mains ont fait couler
Le poiſon qu'en ſa coupe on avoit ſu mêler.
Le châtiment ſur lui tomboit avant le crime,
Et tandis qu'à l'Autel il traînoit ſa victime,
Tandis qu'au ſein d'un pere il enfonçoit ſon bras,

Dans ses veines lui-même il portoit son trépas.
Il est dans la prison, & bien-tôt il expire.
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir,
Croyant Sauver Séïde; elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Séïde;
Le silence est encor sur sa bouche timide.
Son cœur toûjours docile & fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, Prophête, & Roi dans ta patrie,
Palmire achevera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amene à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler les Chefs, & revole en ces lieux.

---

## *SCENE II.*

MAHOMET, PALMIRE,
*Suite de Palmire & de Mahomet.*

PALMIRE.

Ciel! Où suis-je? Ah, grands Dieux!

MAHOMET.

Soyez moins consternée.
J'ai du Peuple & de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un Mystére entre le Ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse & vengée.
Ne pleurez point Séïde, & laissez à mes mains

Le foin de balancer le deftin des humains.
Ne fongez plus qu'au vôtre. Et fi vous m'êtes
chere,
Si Mahomet fur vous jetta des yeux de pere,
Sachez qu'un fort plus noble, un titre encor plus
grand,
Si vous le meritez, peut-être vous attend.
Portez vos veux hardis au faîte de là gloire,
De Séide & du refte étouffés la mémoire.
Vos premiers fentimens doivent tous s'effacer
A l'afpect des grandeurs où vous n'ofiez penfer.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et fuivre en tout mes loix, lorfque j'en donne
au monde.

PALMIRE.

Qu'entens-je? quelles loix, ô Ciel! & quels bien-
faits!
Impofteur teint de fang que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquoit à ma mifére, & manquoit à ta rage.
Le voilà donc, grands Dieux, ce Prophête facré,
Ce Roi que je fervis! ce Dieu que j'adorai!
Monftre dont les fureurs & les complots perfides,
De deux cœurs innocens ont fait deux parri-
cides,
De ma foible jeuneffe infame féducteur,
Tout fouillé de môn fang tu prétens à mon cœur?
Mais tu n'as pas encor affuré ta conquête:
Le voile eft dechiré, la vengeance s'apprête.
Entens tu ces clameurs? entens tu ces éclats?
Mon pere te pourfuit des ombres du trépas.
Le peuple fe fouleve, on s'arme en ma défenfe,

Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang!
Puissent la Mêque ensemble, & Médine & l'Asie,
Punir tant de fureur, & tant d'ypocrisie!
Que le monde par toi séduit & ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise & soit vengé!
Que ta Religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont les cris menaçoient tant de fois
Quiconque osoit douter de tes indignes loix,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés soient ton juste partage!
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'homage, les fermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi: mais quoiqu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un Maître.
Apprennez que mon cœur...

## *SCENE III.*

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, *Suite*.

OMAR.

ON sait tout, Mahomet;
Hercide en expirant, révéla ton secret.
Le peuple en est instruit, la prison est forcée,
Tout s'arme, tout s'émeut, une foule insensée,
Elevant contre toi ses hurlemens affreux,

Porte le corps ſanglant de ſon chef malheureux ;
Séïde eſt à leur tête, & d'une voix funeſte
Les excite à venger ce déplorable reſte.
Ce corps ſouillé de ſang eſt l'horrible ſignal
Qui fait courir le Peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant: Je ſuis un parricide;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il ſemble reſpirer pour ſe venger de toi;
On déteſte ton Dieu, tes Prophétes; ta Loi.
Ceux mêmes qui devoient dans la Mêque allarmée
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enyvrés;
Viennent lever ſur toi leurs bras déſeſpérés.
On n'entend que le cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Acheve juſte Ciel, & ſoutiens l'innocence!
Frappe!

MAHOMET, *à Omar.*

Eh bien! que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui, contre le danger comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connoiſſez enfin qui vous avez pour Roi.



## SCENE IV. & Derniere.

MAHOMET, OMAR, *sa suite d'un côté*, SEIDE, *& le Peuple de l'autre;* PALMIRE, *au milieu.*

SEIDE, *un Poignard à la main, mais déjà affoibli par le poison.*

PEuples, vengez mon Pere? & courez à ce Traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre Maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi... Grands Dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!
[ *Il avance, il chancelle.* ]
Frappons... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE, *courant à lui.*

Ah! mon frere!
N'auras-tu pû verser que le sang de ton pere?

SEIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel Dieu vient m'accabler. *(Il tombe entre les bras des siens.)*

MAHOMET.

Ainsi, tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zéle aveugle inspire,

Qui m'osez blasphêmer, & qui vengez Zopire;
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu qui m'a confié sa parole & sa foudre;
Si je me veux venger va vous réduire en poudre.
Malheureux, connoissez son Prophète & sa Loi,
Et que ce Dieu soit Juge entre Séïde & moi.
De nous deux à l'instant que le coupable expire.

PALMIRE.

Mon frere! Eh quoi sur eux ce monstre a tant d'empire,
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix;
Mahomet comme un Dieu, leur dicte encor ses loix
Et toi, Séïde, aussi!

SEIDE, *entre les bras des siens.*

Le ciel punit ton frere.
Mon crime étoit horrible autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitoit dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat si Dieu punit l'erreur,
Voi quel foudre il prépare aux artisans des crimes;
Tremble, son bras s'essaie à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieux, cette mort qui me suit!

PALMIRE.

Non, Peuple, ce n'est point un Dieu qui le poursuit,
Non. Le poison sans doute...

MAHOMET, *en l'interrompant & s'adressant au Peuple.*

Apprenez, infidéles,
A former contre moi des trames criminelles;
Aux vengeances des Cieux reconnoissez mes droits.

La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort qui m'obéït, qui prenant ma défense,
Sur ce front paliſſant a tracé ma vengeance,
La mort eſt à vos yeux prête à fondre ſur vous;
Ainſi mes ennemis ſentiront mon courroux;
Ainſi je punirai les erreurs inſenſées,
Les révoltes du cœur, & les moindres penſées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, ſi vous vivez;
Rendez grace au Pontife à qui vous le devez.
Fuyez, courez au Temple appaiſer ma colére.

*(Le Peuple ſe retire.)*

PALMIRE, *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoiſonna mon frere.
Monſtre, ainſi ſon trépas t'aura juſtifié!
A force de forfait tu t'es déïfié!
Malheureux aſſaſſin de ma famille entiére,
Ote moi, de tes mains, ce reſte de lumiére.
O frere? ô triſte objet d'un amour plein d'horreur!
Que je te ſuive au moins.

*(Elle ſe jette ſur le poignard de ſon frere.)*

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.

Je ceſſe de te voir, impoſteur exécrable.
Je me flâte en mourant qu'un Dieu plus équitable
Réſerve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner, le monde eſt fait pour les Tyrans.

MAHOMET.

Elle m'eſt enlevée... Ah! trop chere victime!
Je me vois arracher le ſeul prix de mon crime,
De ſes jours pleins d'appas déteſtable ennemi,

Vainqueur & tout-puissant, c'est moi qui suis puni!
Il est donc des remords ! ô fureur ! ô justice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon
supplice !
Dieu! que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi que j'ai blasphêmé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné quand l'univers m'adore.
Je brave envain les traits dont je me sens frapper;
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Pere, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre & vous, & ce Ciel que j'outrage.
Arrachez-moi le jour & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr qui brûle avec fureur,

(*à Omar.*)

Et toi de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma foiblesse, & sauve encor ma
gloire
Je dois régir en Dieu l'Univers prévenu,
Mon Empire est détruit si l'homme est reconnu.

*F I N.*



# LA MORT DE SOCRATE,

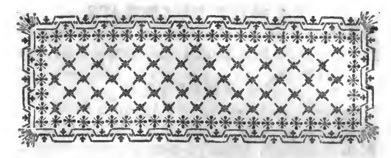
## TRAGÉDIE

Par Monſieur DE SAUVIGNY.

# ACTEURS.

SOCRATE.
SIDIAS, *Chef du Conseil.*
ANITUS, *Grand Prêtre.*
CRITON, *Ami de Socrate.*
MELITUS, *Ami d'Anitus.*
XAMTIPE, *Femme de Socrate.*
LE GEOLIER.
PRESTRES.
JUGES.
*Peuple.*
*Soldats.*

*Le lieu de la Scene est une Place publique d'Athènes: d'un côté se voit le Temple de Cerès, de l'autre la Prison.*



# *LA MORT* DE SOCRATE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

ANITUS, PRESTRES.

*Les uns ſortent du Temple avec Anitus ; les autres arrivent de différens côtés.*

ANITUS.

NOs vœux les plus ardens n'auront pas été vains,
Amis, nous triomphons, Socrate eſt dans nos mains ;
Ce ſuperbe Tiran dont l'orgueil téméraire
Combattit quarante ans les Maîtres du Tonnerre,

A pu braver leur haine & non pas mon courroux;
Lui qui brisa leur foudre, est tombé sous mes
coups.

UN PRESTRE.

Si j'en crois un bruit sourd, l'Athénien frivole
Foule aux pieds ce mortel dont il fit son idole;
Mais comment, Anitus, a-t-on pu nous venger?

ANITUS.

Dans le piége lui-même il vient de s'engager;
Ministre de Cérès, pour la rendre propice,
J'offrois à la Déesse un sanglant sacrifice;
Nos femmes, nos enfans, dans ce jour solemnel,
Des plus riches présens couronnoient son Autel;
Xamtipe s'empressoit à suivre leur exemple,
Quand Socrate, accourant à la porte du Temple,
Où tournez-vous vos pas, lui dit-il, arrêtez,
Chere épouse, usez mieux des dons que vous
portez?
Vous voyez cette Troupe à vos pieds gémissante,
Elle leve, vers vous, une main suppliante;
Il faut sécher les pleurs qui coulent de ses yeux:
Voilà, voilà l'encens qui doit flatter les Dieux.
Les dons sont faits pour l'homme, un cœur pur
est l'offrande
Qu'à nous, foibles humains, l'Etre éternel de-
mande.
Alors, en pâlissant, Xamtipe l'écoutoit,
Au front de ses amis l'allégresse éclatoit.
Les Prêtres indignés, par un morne silence,
Témoignoient leur surprise; il le voit, il s'avance,
Et partage soudain, entre ces Malheureux,
Des dons qui n'étoient faits, ni pour lui, ni pour
eux.

Le Peuple en ce moment, trop lent à se résoudre,
Paroît glacé d'horreur, ou frappé de la foudre;
Il ne sçait plus s'il doit se partager, s'unir,
Applaudir ou se taire, admirer ou punir.

UN PRESTRE.

Alors il étoit loin de remplir notre attente.

ANITUS.

J'éleve tout-à-coup une voix foudroyante:
Tremblez, ingrats, tremblez, la Déesse en courroux,
Va retirer les biens qu'elle a versé sur vous;
Un impie à vos yeux, dans son Temple, l'offence,
Sans embraser vos cœurs du feu de la vengeance.
O Cérès, pourquoi suis-je un Ministre de paix!
Sa mort seroit déja le prix de ses forfaits.
Mais ce bras n'est point fait pour venger vos injures;
Son sang est trop coupable, & mes mains sont trop pures.
A peine ai-je parlé, tout le peuple frémit,
De cent cris ménaçans le Temple retentit;
On entoure Socrate, on le presse, on l'entraîne,
Sous cette voûte obscure où le retient ma haine.

UN PRESTRE.

Des Citoyens, Seigneur, peu nombreux, mais puissans,
A cette idole encor prodiguent leur encens,
Socrate dans les fers n'en est que plus à craindre;
Criton tonne au Sénat & Criton doit le plaindre.
Songez que l'amitié...

ANITUS.

Dissipez votre effroi,

S'il a pour lui Criton, j'aurai pour moi la loi.
J'ai sçu mettre ma tête à l'abri des orages,
J'ai des plus grands d'Athène obtenu les suffrages;
Le Conseil est pour nous & même un Sénateur,
Mélitus, contre lui nous sert d'accusateur:
Portant un œil impie au fond du Sanctuaire,
Aux Prêtres, plus qu'aux Dieux; Socrate a fait la guerre.
De leurs dons à l'envi les crédules mortels,
Sans lui, viendroient encore enrichir nos Autels.
C'est par lui qu'en ce jour le vulgaire imbécile,
Contre les Dieux & nous leve un front indocile;
Mais de ses Sectateurs par nos mains foudroyés,
Tout le Sang répandu va fumer sous nos pieds.
Le Peuple sur Socrate a grossi la tempête,
Il l'a mis dans les fers, il demande sa tête;
Hâtons sa mort, qu'il tombe abbattu sous nos coups;
Que son exemple apprenne à trembler devant nous.
C'est à vous maintenant de partager ma gloire,
Je n'ai fait que le vaincre; assurez ma victoire;
Qu'une sainte fureur se répande en tous lieux,
Et s'il le faut, Amis, faites parler les Dieux.

---

## *SCENE II.*

ANITUS *seul.*

Que je goûte à longs traits l'espoir de la vengeance!
Ces lieux seront marqués du sceau de ma puissance.

Socrate va périr. Les citoyens tremblans
Viendront tomber aux pieds de nos autels ſanglans.
Contre mon ennemi j'arme l'Aréopage,
Je veux qu'à mon pouvoir lui-même il rende hommage;
Avant que ſon ivreſſe ait pu ſe ralentir,
Tandis qu'il me ſeconde, il faut l'anéantir.

## SCENE III.

ANITUS, PRESTRES.

UN PRESTRE.

Tout eſt changé, Seigneur, le trouble eſt dans Athènes,
Le peuple, de Socrate accourt briſer les chaînes;
Xamtipe l'encourage & verſe dans les cœurs
L'ardeur de le venger, ſa haine & ſes fureurs.
A ces premiers tranſports dérobez votre tête.

ANITUS.

Non. Voici le moment d'affronter la tempête.
Je connois ce vil peuple, ami, raſſurez-vous;
Vous le verrez bien-tôt tomber à mes genoux.

## SCENE IV.

ANITUS, PRESTRES, SIDIAS, CRITON, *Peuple Soldats.*

*Le peuple vient pour enfoncer la porte de la prison.*

UN PERSONNAGE.

LAiſſerons-nous gémir la vertu qu'on opprime,
Dans un ſéjour infâme habité par le crime?

SIDIAS.

Suſpendez vos clameurs, peuple ſéditieux.
Vous, ſoldats, écartez Xamtipe de ces lieux.

ANITUS.

Du conſeil hœlien, chef auguſte & ſuprême,
Socrate fut aux fers condamné par vous-même;
Vous ſavez de quel front cet inſolent mortel
Oſa braver Cérès juſques ſur ſon autel.
J'ai voulu, pour la rendre à nos vœux plus propice;
Offrir à la Déeſſe un nouveau ſacrifice,
L'encens s'eſt répandu, l'autel s'eſt ébranlé,
Le Ciel s'eſt entr'ouvert & la terre a tremblé.
Par des ſignes affreux Athènes menacée,
Doit craindre, ou doit venger la Déeſſe offenſée.

CRITON.

Socrate fut ſenſible aux pleurs du malheureux.
Eſt-ce en les imitant qu'on offenſe les Dieux?

ANITUS.

Criton, ne servez point d'Egide à cet impie:
Le crime est fait, il faut que son trépas l'expie.

CRITON.

Vous verra-t-on toûjours insensé, furieux,
Souffler impunément la discorde en ces lieux:
Toûjours on pourra donc saintement politique
Armer du fer des Loix le bras du fanatique.
Eh, quoi! Tout imposteur sous ton nom; Dieu puissant,
Aura le droit affreux de perdre un innocent!
Hélas! si quelquefois un malheureux t'offense,
S'il étouffe en ton sein la voix de la clémence,
Ton tonnerre qui gronde au-dessus des mortels,
Ne suffiroit-il pas pour venger tes autels!

ANITUS.

Peuple, vous entendez cet horrible langage,
De l'ennemi des Dieux reconnoissez l'ouvrage.
C'est ainsi que Socrate, insecte audacieux,
Leve contre le Ciel un œil séditieux;
Cependant, sa rampante & sacrilége adresse
Le rendit autrefois l'oracle de la Grece.
Loin de vous éclairer, c'est lui qui pour jamais
A banni de ces lieux l'innocence & la paix,
Sous le voile imposant de la philosophie,
Du souffle de l'erreur infecta la patrie,
Des Ministres des Dieux anéantit les droits,
Renversa les autels & fit taire les Loix.

CRITON.

Que vous connoissez mal un Philosophe, un sage;
Les troubles, les complots ne sont pas son ouvrage;
La paix est le seul but qu'il propose aux mortels;

Il combat des erreurs ſans briſer des autels.
Imitateur de l'Etre éternel & ſuprême,
Il a fait des heureux, il dût l'être lui-même.
Simple dans ſes dehors, modeſte en ſes diſcours,
Les vertus qu'il enſeigne, il les ſuivit toûjours.
Il plaint qui le noircit, pardonne à qui l'opprime;
Son nom fait ſon malheur, ſa gloire fit ſon crime.
Aux complots des méchans, n'oppoſant que ſes mœurs,
A force de vertus il ſubjugua les cœurs.
De ſes bienfaits ſitôt peut-on perdre l'idée?
Quand nos beliers ſappoient les murs de Potidée,
Du jeune Alcibiade, il a ſauvé les jours.
Dans la paix, dans la guerre il nous ſervit toûjours.
Aux champs de Delium, théâtre de ſa gloire,
Où le Beotien nous ravit la victoire,
On l'a vû du ſoldat rallumant la valeur,
Enlever Xenophon dans les bras du vainqueur;
On l'a vû s'oppoſant à tout l'Aréopage,
Du peuple mutiné faire avorter la rage.
Faut-il vous rappeller des déſaſtres plus grands?
Sparte qui nous vainquit nous donna des tirans;
Tout trembloit devant eux; la malheureuſe Athène,
N'offroit à nos regards qu'une ſanglante arène;
Lui ſeul oſa marcher au-devant du trépas:
Lui ſeul à la vengeance encouragea nos bras.
Ah, loin de nous couvrir d'une tache éternelle,
En ſuivant une haine injuſte & criminelle,
Changeons pour ſes vertus, pour ſes exploits guerriers,
Sa priſon en un temple, & ſes fers en lauriers!

ANITUS.

Qu'ai-je entendu, Criton? quel horrible blasphême!
Vous osez devant nous insulter au ciel-même?
Que dis-je, vous osez dans vos vœux criminels,
Demander pour Socraté un Temple & des Autels?
On est donc innocent pour être téméraire?
Quoi! pour quelques exploits que l'audace fait faire,
On pourra se livrer à des forfaits affreux;
Quand on sert les mortels, on peut braver les Dieux?
Le Ciel a par ma voix demandé sa victime;
S'opposer à sa mort qu'il juge légitime,
C'est attirer sur nous un opprobre éternel:
Qui tolére le crime est déjà criminel.
Allons, en attendant une prompte vengeance,
Purifier des lieux qu'a souillé sa présence.

(*Anitus entre dans le Temple suivi des autres Prêtres & d'une partie du Peuple.*)

---

## *SCENE V.*

CRITON, SIDIAS, *le reste du peuple.*

CRITON, *vivement.*

ARrêtez, citoyens, vous êtiez son appui;
Vous reclamiez ses droits, vous vous armiez pour lui.
Quel caprice insensé tout-à-coup vous entraîne

De l'eſtime à l'horreur, de l'amour à la haine?
Le croirai-je, un vieillard blanchi dans les vertus,
Vous l'oſez ſoupçonner ſur la foi d'Anitus?
Malheureux, c'eſt par vous qu'on l'admire & qu'on l'aime!
Oſez-vous démentir & la terre & vous-même?
Que diroient tous les Grecs? Que diroit l'univers?
Non, la gloire & l'honneur à vos cœurs ſont trop chers,
Non, vous connoiſſez trop & Socrate & ſa vie,
Pour ſouffrir qu'il périſſe en proie à l'infamie.
Vous n'irez point, flattant un injuſte courroux,
Eſclaves d'Anitus, ramper à ſes genoux,
Abandonner, trahir, perſécuter un ſage,
Qui durant quarante ans merita votre hommage.

[*à Sidias.*]

Pere de la Patrie, appui ſacré des Loix,
Du juſte qui gémit entendez vous la voix?
Vous ne répondez-pas? Quoi Sidias lui-même
Aide à perſécuter l'innocence qu'il aime?
Eſt-ce là ce qu'on doit au ſort des malheureux?

SIDIAS.

Je ne dois que ma haine à l'ennemi des Dieux.
De leurs miniſtres Saints la voix s'eſt fait entendre;
C'eſt en vain que contre eux vous voulez le défendre.
Contre tous vos diſcours je dois être affermi,
Criton, je ſuis ſon juge & non pas ſon ami.

CRITON.

Quelle prévention aveugle, inconcevable,
Etend donc ſur vos yeux ſon voile impénétrable?

Si le Ciel, qui ſur lui déploya ſa rigueur,
Vous ouvroit comme à moi les replis de ſon cœur,
Votre eſprit, Sidias, ami de la droiture,
Rejetteroit des bruits qu'a ſemé l'impoſture.
Je l'aime: mais un nœud par l'eſtime affermi
Ne peut point ſur un crime abuſer un ami.
Sur ce ſage opprimé, plus l'amitié m'éclaire;
Et plus il me paroît au deſſus du vulgaire.
Je crois voir dans Socrate un favori des Dieux,
Qui par ſon propre vol élancé dans les Cieux,
Imita Promethée, & d'une main hardie,
Alluma le flambeau de la philoſophie.
C'eſt par lui que la flamme en réjaillit ſur nous,
Mais fait-on des heureux ſans faire des jaloux?
Malgré leur haine injuſte, il eſtime, il révère
Des miniſtres des Dieux le ſacré caractère.
Il n'eſt point à leur char en eſclave enchaîné,
Mais par l'amour du vrai ſon cœur eſt entraîné;
Mais il a diſtingué, pour ſon malheur peut-être,
La loi d'avec l'abus, l'homme d'avec le Prêtre.
Le Pontife Anitus, qui l'accuſe aujourd'hui,
L'encenſoir à la main, s'eſt courbé devant lui,
Il a pour l'éblouir inventé des miracles,
Prodigué des honneurs, fait parler les oracles:
Son cœur d'un vain encens fut toûjours peu flatté;
Il n'a pû le ſéduire, il l'a perſécuté:
Exalant contre lui le venin du parjure,
Il a de vils témoins conduit la langue impure:
Au pied du Tribunal où s'aſſied la Vertu,
Le fourbe eſt triomphant, le juſte eſt abbatu.

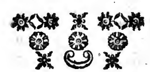
SIDIAS.

Criton, avec douleur je viens de vous entendre,
Quand l'ombre de la nuit ſur nous viendra s'étendre,
Vous verrez le Conſeil aſſemblé dans ces lieux,
C'eſt à lui de juger entre vous & les Dieux.
[*Le peuple ſort.*]

## SCENE VI.

CRITON *ſeul.*

NE fermons pas encor mon ame à l'eſpérance,
Le fanatiſme envain méconnoît l'innocence,
Oſons faire à ſes yeux briller la vérité.
Il eſt des Sénateurs dont l'auſtère équité
Contre l'hypocriſie arme l'Aréopage,
Et fait du fourbe adroit démaſquer le viſage;
Voyons-les! Ah! ſans doute un juſte infortuné
Des mortels vertueux n'eſt point abandonné.
Oppoſons la douceur aux fureurs d'un barbare,
C'eſt ainſi qu'on ramene un peuple qui s'égare.



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

Voici le lieu, l'inſtant où ce fier ſéducteur,
Socrate va tomber aux pieds de ſon vainqueur.
Tout prêt à triompher, quel vain effroi t'agite,
Mélitus? tu frémis, ton ame eſt interdite!

MELITUS.

Mon cœur t'eſt dévoué, je t'ai donné ma foi;
Tu hais Socrate, ami, je le hais comme toi:
Mais ſa mort eſt pour nous de trop peu d'importance,
Va, crois moi, ſon exil ſera notre vengeance.

ANITUS.

Eſt-ce toi qui me parle? Eſt-ce à moi, juſtes Dieux!
Je ne puis retenir mes tranſports furieux;
Cette lâche pitié m'indigne & m'épouvante,
Connois-tu bien Socrate, ame foible & changeante?
Penſe-tu qu'on dédaigne un homme tel que lui?

MELITUS.

Tu l'eſtimes?

ANITUS.

Sans doute.

MELITUS.

Et tu le craindrois?

ANITUS.

Oui.

MELITUS.

Et tu peux le penser & l'avouer?

ANITUS.

N'importe.

Plus mon estime est grande & plus ma haine est
forte.
L'orgueilleux ascendant qu'il a sur les esprits,
Peut enfanter la haine & non pas le mépris.
Sous le poids du malheur, l'éclat qui l'environne;
Me blesse presqu'autant que son génie étonne;
Ce n'est pas sans sujet que je veux son trépas,
La fureur me transporte & ne m'aveugle pas.
Tu sais par quels dégrés cet obscur statuaire,
A détourné sur lui les regards de la terre.
Lui qu'on voyoit au rang des plus vils Plébéïens,
Sembloit fouler aux pieds les honneurs & les
biens:
A l'entendre, à le voir, s'empressa la jeunesse.
Sous un masque imposant qu'on prit pour la sagesse,
Il sut insinuer ses principes, ses mœurs;
Il formoit les esprits, il façonnoit les cœurs.
Sur les Dieux & sur nous alors sa langue impie
Epanchoit sourdement les poisons de l'envie;
Mais dès que son pouvoir s'affermit dans ces lieux,
L'audace se fixa sur son front orgueilleux.
Tu le vois, chaque jour, il nous brave, il blasphême;

Il ose nous pourſuivre aux pids de l'Autel même,
Dans l'ombre de l'école il s'arme contre nous,
Peut-être à ſon pouvoir meſure-t-il ſes coups.
Melitus, que ſes traits retombent ſur ſa tête,
Et tournons contre lui la mort qu'il nous apprête,

MELITUS.

Te l'avourai-je, avant d'avoir lu dans ton cœur,
Le ſeul nom de Socrate excitoit ma fureur,
Je brule d'abaiſſer ſon orgueil indomptable,
Mais ſon bienfait affreux eſt un poids qui m'accable.
Quand des Tyrans de Sparte on affranchit ces lieux,
Tout le peuple vouloit me confondre avec eux;
Ce fut lui, tu le ſais, dont la voix généreuſe,
Calma des citoyens la rage impetueuſe,
Il a ſauvé mes jours:

ANITUS,

Pour les empoiſonner:
L'affront qu'il nous a fait, peux-tu le pardonner ?
Miniſtre des Autels & l'apui de ton pere,
Clitus, mon tendre ami, ton déplorable frere
En lui trouva ſon juge, ou plutôt ſon bourreau,
C'eſt lui qui dans l'exil a marqué ſon tombeau.

MELITUS,

Ah! ſans doute, Anitus ma haine eſt implacable,
Mais Socrate étoit juge, & Clitus fut coupable.

ANITUS.

Tu ſais que le Conſeil ſans lui l'auroit abſous;
Juges de ſon pouvoir & préviens ſon courroux,
Lui, qui devant tes pas écarta la tempête,
Du fond de ſon exil feroit tomber ta tête.

Le Confeil eft pour nous, tout y fléchit fous toi;
Tout change, un jour Criton doit y donner la loi,
Socrate eft fon ami, fon confeil & fon maître.
Si le peuple eft calmé, fon parti va renaître:
Alors nous reverrons plus puiffant & plus vain,
L'infolent dont un mot va regler le deftin.
Veux-tu voir à ta place un rival qui te brave?
Veux-tu parler en maître ou trembler en efclave?
Et, qui t'a dit qu'un jour l'efpoir d'être vengé,
S'il revient, fortira de fon cœur outragé?
Peut-être qu'il voudra pour prix de ta clémence,
De ton fang & du mien abreuver fa vengeance;
Peut-être on le verra, dans fa haine pour nous,
Jufques fur nos neveux étendre fon courroux.
Crois moi, tout homme, ami, qui reçoit une injure,
Doit refter fans vengeance, ou choifir la plus fure.

MELITUS.

Garde-toi de penfer que foible en ma fureur
J'embraffe aveuglément les tranfports de ton cœur;
J'en crois ma jufte haine, & non pas ta colere;
Son exil me fuffit, il vengera mon frere.
Des coups les plus affreux dut m'accabler le fort,
Ainfi, je veux fa honte & ne veux point fa mort.

ANITUS.

Que dis-tu?... Mais déja le peuple ici s'affemble,
Mélitus, fonge au nœud qui nous unit enfemble.



SCENE

## *SCENE II.*

ANITUS, SIDIAS, CRITON, MELITUS, PEUPLE, JUGES, PRESTRES, ACCUSATEURS.

MELITUS, *à Sidias.*

Que Socrate à l'aſpect de ſes accuſateurs,
Vienne juſtifier & ſon culte & ſes mœurs.

CRITON.

Qu'entens-je ?

SIDIAS.

C'eſt aſſez... Que Socrate paroiſſe.

CRITON.

O ſort ! C'eſt donc ainſi que ta main nous abaiſſe:
Eſt-ce vous, Melitus, qui contre un bienfaiteur,
Oſerez vous charger du nom d'accuſateur?
Socrate en ce lieu même a ſauvé votre vie,
Il y verra par vous la ſienne pourſuivie:
C'eſt vous qui demandez l'arrêt de ſon trépas,
Faut-il que des bienfaits tombent ſur des ingrats!
Eh! Que te ſervoit-il d'employer tant d'adreſſe,
Pour perdre un citoyen qui n'a que ſa ſageſſe;
Eſt-ce en troublant l'Etat que tu crois plaire aux Dieux ?
Melitus, la vertu ne rend pas furieux.

(*Socrate paroît.*)

Regarde de quel front ta victime s'avance,
La paix eſt dans les cœurs où régne l'innocence.

## SCENE III.

*Les mêmes*, SOCRATE.

ANITUS.

Nous t'invoquons, Minerve, ô toi! qui dès long-tems
Daignes jetter sur nous tes regards bienfaisans;
Et toi, fier Souverain du Ciel & de la Terre,
Léves ton bras puissant, allumes ton tonnerre!
Et si la bouche ici peut démentir le cœur,
Tombe à l'instant sur nous ton foudre destructeur.

MELITUS.

Pontifes, Senateurs, & vous peuple d'Athêne,
La superstition, l'intérêt ou la haine,
N'ont point guidé mes pas dans ces augustes lieux,
Ce sont d'autres objets, ma Patrie & mes Dieux.
Maintenant sous le nom de la Philosophie,
Marche à front découvert l'impiété hardie;
Elle foule à ses pieds les autels & les loix,
Et la licence infâme applaudit à sa voix;
Si nous ne détruisons ce monstre en sa naissance,
Il va nous accabler du poids de sa puissance;
Et sous le voile adroit de réforme & de mœurs,
De son poison funeste infecter tous les cœurs.
Aveuglement fatal, triste effet du délire,
Foibles mortels, hélas! nous nous laissons séduire
Toûjours par l'apparence & par la nouveauté;
Moi-même qu'abusoit un dehors apprêté,

J'ai cru long-tems Socrate un céleſte émiſſaire
Deſcendu parmi nous pour éclairer la terre.
A ſes hautes vertus quand Delphe applaudiſſoit,
Quand de ſon nom le monde au loin retentiſſoit,
Son ame de ſa gloire alors trop enyvrée,
Fut par l'ambition tout-à-coup dévorée :
Alors il publia qu'un des enfans des Dieux,
S'exprimoit par ſa bouche & voyoit par ſes yeux:
Cependant uniſſant la folie au blaſphême,
Favoriſé du Ciel, il brave le Ciel même ;
Son penchant fut ſa loi, ſon Dieu fut la raiſon,
Le culte une foibleſſe & la patrie un nom.

SOCRATE.

Je ne reconnois point ces Etres fantaſtiques,
Ces Dieux l'effroi du peuple, inſtrumens politiques,
Dont on fait des tyrans injuſtes & jaloux,
Plus cruels, plus changeans, & plus foibles que nous.
Il eſt un Dieu puiſſant, dont la main étendue
Tient au milieu des airs la terre ſuſpendue ;
Le ſouffle de ſa voix enfanta l'Univers,
Dans le centre du monde il creuſa les enfers,
Il plaça ſous ſes pieds ce flambeau tutelaire,
Ce feu qui nous ſoutient, ce jour qui nous éclaire.
L'intérêt, ſeul reſſort qui meut tous les mortels,
Par eſpoir & par crainte éleva ſes autels ;
L'ignorance enfanta tous ces cultes bizarres,
Et ces loix qui ſouvent nous ont rendus barbares.
Victimes de l'erreur, jouets de nos penchans,
Hélas! Nous ſommes nés plus foibles que méchans.

Ce n'eſt point par l'amour d'une vaine ſcience ;
Que j'ai voulu briſer le joug de l'ignorance:
On ne m'a jamais vu d'un vol audacieux,
Le Compas à la main m'égarer dans les Cieux;
Je ne cultive point tous ces Arts inutiles,
Ces frivoles enfans du luxe de nos Villes.
J'ai voulu, pour ſortir des piéges de l'erreur,
Approfondir mon Etre & rentrer dans mon cœur,
Alors je me ſentis inſpiré de Dieu même,
Pour rendre un juſte hommage à ſa grandeur ſuprême,
Pour offrir à vos yeux la vérité, la paix,
L'amour de la ſageſſe & l'horreur des forfaits.

MELITUS.

Quel fruit nous a produit cette vaine ſageſſe?
Elle a ſemé le trouble & l'erreur dans la Grece.
Socrate vous ſéduit, & cependant ſa voix
Enſeigne la révolte & le mépris des loix,
Affranchit les enfans du joug ſacré des peres,
Releve des erreurs, peut-être, néceſſaires,
Combat des préjugés qu'on n'efface jamais,
Veut donner la ſageſſe & vous ôte la paix.

SOCRATE.

Qui, moi, j'aurois troublé la paix de ma Patrie!

MELITUS.

Vos diſciples, Socrate, ont fait plus, l'ont trahie;
On ſçait qu'Alcibiade ainſi que Critias,
Nourris dans votre école, ont marché ſur vos pas;
Leur vertu répondit à ce généreux zéle,
L'un fut notre tyran, l'autre fut un rébele.

SOCRATE.

Le ſuccès à nos vœux ne répond pas toûjours;

Parmi ceux qui prêtoient l'oreille à mes diſcours,
Il fut plus d'un méchant, comme il fut plus d'un ſage;
Leurs vices, leurs vertus ne ſont pas mon ouvrage.
Si j'ai bravé les Loix, renverſé les Autels,
Arraché vos enfans de vos bras paternels,
Altéré, corrompu leur crédule innocence,
O vous! qui m'entourez, appellez la vengeance!
Reſpectables vieillards, preſſez, hâtez ma mort...
Mais non, je vous vois tous attendris ſur mon ſort,
Et vous, membres ſacrés de ce Sénat auguſte,
Je vous découvre un cœur inébranlable & juſte.
Que de vils criminels du ſupplice effrayés
Proſternent devant vous leurs fronts humiliés:
Sans m'abaiſſer come eux j'attendrai ma ſentence;
La crainte ne doit point avilir l'innocence.

MELITUS.

De ſes fauſſes vertus l'appareil faſtueux,
D'Athènes trop long-tems ſçut éblouir les yeux:
C'eſt à vous maintenant d'éclairer le vulgaire,
Sénateurs, que l'exil ſoit ſon juſte ſalaire.

ANITUS.

Quoi l'exil? eſt-ce ainſi qu'on venge les Autels!
Eſt-ce ainſi qu'on punit des complots criminels?
Démaſqué dans Athène & non pas dans la Grece,
Il ſéduira toûjours par ſa feinte ſageſſe.
Son exil va groſſir ſes hardis Sectateurs,
La perſécution met un prix aux erreurs.
Si la cauſe des Dieux, Sénateurs, vous eſt chère,
Du glaive de Thémis frappez un téméraire.
Prévenez par ſa mort...

CRITON.

Arrête, & connois-moi,
Socrate est mon ami, sa conduite est ma loi;
Ses crimes sont les miens; & s'il faut qu'il périsse,
Je veux que le Sénat ordonne mon supplice.
Prononcez, Sénateurs. (*On va aux opinions.*)

SIDIAS.

Le Conseil par ma voix,
Vous condamne à la mort comme rébelle aux Loix.

CRITON.

Eh bien, pour m'accabler que tardez-vous encore?
La vie est désormais un fardeau que j'abhore.
Sénat, je t'abandonne à ce vil séducteur;
Athènes je te fuis, tes murs me font horreur.
S'il me faut séparer du vertueux Socrate,
Tonnez Dieu tout-puissant sur ma patrie ingrate.
Qu'en éclairant la mort du plus grand des mortels,
La foudre embrase Athènes & ses murs criminels.

SOCRATE.

Eh quoi, votre vertu, Criton, s'est démentie,
Respectez le Sénat, chérissez la patrie.
Je naquis pour mourir, l'arrêt de mon trépas,
Vient de m'ouvrir la tombe où j'allois à grands pas.
J'y descends, & mon cœur n'en est que plus tranquile;
La vie est un passage & la mort un azile;
Son image à nos yeux sans cesse doit s'offrir;
Qui cherche à vivre heureux, apprend à bien mourir.

O! vous tous dont la bouche a dicté ma ſentence,
Vous connoîtrez, ſans doute, un jour mon innocence :
Puiſſe mon ſang verſé pour l'intérêt des Cieux,
Faire multiplier les Sages dans ces lieux.
Que l'immortel flambeau de la Philoſophie,
S'élevant par degré du ſein de ma patrie,
Etende ſa lumiere au bout de l'Univers,
Et faſſe le bonheur de cent peuples divers.

---

## *SCENE IV.*

CRITON, SOCRATE.

SOCRATE, *retenant Melitus par le bras.*

Melitus, mon trépas ſera donc votre ouvrage ?
Ecartez, Dieu puiſſant un ſiniſtre préſage.
Athènes peut donner des regrets à mon ſort,
Puiſſe-t-elle ſur vous ne pas venger ma mort !
Vous vouliez me ravir ſon amour, ſon eſtime,
Vous avez triomphé, je ſuis votre victime ;
Vos regards vont jouir de mes derniers inſtans,
Mais la vérité reſte & l'erreur n'a qu'un tems.

CRITON.

Melitus à pleurer a donc pu me contraindre ?

SOCRATE.

Criton, ſi vous pleurez, que ce ſoit pour le plaindre.

CRITON.
Ah! Je plains la vertu quand le crime eſt heureux.
SOCRATE.
Croyez-moi, le bonheur eſt d'être vertueux.
CRITON.
Mais mourir innocent... ô mort trop déplorable!
SOCATE.
Eh quoi, voudriez-vous me voir mourir coupable?

---

## SCENE V.

MELITUS *ſeul.*

QU'ai-je fait... de quels traits mon cœur eſt-il atteint?
C'eſt moi qui l'aſſaſſine, & c'eſt lui qui me plaint;
Et j'ai pu concevoir cette affreuſe penſée...
Monſtre d'ingratitude en ta fougue inſenſée,
Tu n'es que l'inſtrument du courroux d'Anitus;
Tu foules tout aux pieds, devoirs, bienfaits, vertus.
Pourquoi? pour n'écouter que la haine & l'envie...
Il a ſauvé tes jours & tu proſcris ſa vie.

---

## SCENE VI.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

ENfin, nous pouvons donc nous flatter de ſa mort?
Ami, ſans toi, peut-être, il triomphoit encor.

MELITUS.

Cruel! tu m'as rendu traître, ingrat &parjure;
L'opprobre des humains, l'horreur de la nature.
Ne flatte pas encor ton cœur d'un vain fuccès,
Mon œil perce la nuit qui couvre tes fecrets;
Ce n'eft qu'en friffonnant que je les envifage,
Trembles, fi je ne puis le fouftraire à ta rage.
Je ferai fon vengeur, je ferai ton bourreau,
Nous expierons tous deux fa mort fur fon tombeau.

ANITUS.

Quoi donc, à cet excès la douleur vous égare!
Outrager un ami!

MELITUS.

Moi ton ami, barbare!
Que mon bras ne peut-il, ame lâche & fans foi,
Confondre, anéantir des amis tels que toi!
Que les Cieux foient vengés, que la terre en fremiffe!
Ou pour te fouhaiter un plus cruel fupplice,
Un tourment dont jamais rien n'égala l'horreur,
Que mon affreux remords paffe au fond de ton cœur;
Que l'enfer tremble aux cris de ta douleur profonde;
Que la mort les entende & jamais n'y réponde!

ANITUS.

Pourquoi me fuyez-vous, où tournez-vous vos pas?
Melitus... écoutez!..Mais il ne m'entend pas;
Ménageons un ami foible, mais néceffaire;
S'il va de mes fecrets dévoiler le myftére,
Il peut fauver Socrate, il rompt tous mes projets;
Je perds en un inftant le fruit de mes forfaits.
Allons rendre le calme à fon ame interdite,
Affurer ma vengeance ou préparer ma fuite.

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

XAMTIPE, LE GEOLIER.

[*Socrate endormi dans le cachot.*]

XAMTIPE.

Guide mes pas tremblans, ſeul ami que j'implore,
Dans ces murs abhorrés, le crime veille encore.
Cher époux, tendre objet de douleur & d'effroi,
L'allarme eſt en tous lieux, la paix eſt avec toi.
Il dort... en frémiſſant tu détournes la vue:
Hélas! à ſon aſpect ton ame eſt donc émue.
Il eſt un ſentiment ſublime & généreux,
Que nous inſpire un homme illuſtre & malheureux;
Surtout, quand ſon malheur naît de ſon innocence.
Il t'arrache des pleurs, je le vois... la Sentence
Dont le fourbe Anitus eſt l'execrable auteur,
Comment as-tu donc pu l'entendre?

LE GEOLIER.

Avec horreur!

XAMTIPE.

Eh bien! à ta Patrie oſe épargner un crime;
Deviens le bienfaiteur du juſte qu'on opprime;
Oſes rompre ſes fers.

LE GEOLIER.

Oui, je sens qu'aujourdhui,
Le Ciel même, le Ciel s'intéresse pour lui.
J'ai vu de Mélitus le répentir sincére;
Je l'ai vu détester son complot sanguinaire.
Ses larmes, ses sanglots; ses remords, sa douleur
Viennent de faire entrer la pitié dans mon cœur.
Pour la fuite, ses soins ont devancé l'aurore,
Tout est prêt, il m'attend; mais Socrate l'ignore.
Par la honte abbattu, Mélitus aujourd'hui
N'a pas encore osé paroître devant lui.
Et je viens...

---

## SCENE II.

*Les mêmes*, SOCRATE.

SOCRATE, *se réveillant.*

Dieu du Ciel, éternelle Puissance,
Socrate qui t'adore, implore ta clémence;
C'est en cet heureux jour que le flambeau des Cieux,
Pour la derniere fois, va briller à mes yeux!

XAMTIPE.

Non, vous ne mourrez pas, les champs de Thessalie
Me répondront bientôt d'une si chere vie.
Fuyons.

LE GEOLIER, *voulant ôter les fers de Socrate.*

Vous êtes libre.

SOCRATE, *l'en empêchant.*

Eſt-il quelques climats
Où l'on puiſſe échapper à la faulx du trépas.

XAMTIPE.

Cruel! que faites-vous? laiſſez briſer vos chaînes!
Les momens nous ſont chers; éloignons-nous d'Athènes.
Sachez que Mélitus honteux, déſéſperé,
Vient de trouver pour vous un azile aſſuré;
Que dans la juſte horreur qui maintenant l'anime,
A la face du Ciel il abjure ſon crime.

SOCRATE.

Son cœur s'eſt repenti? Je ſuis moins malheureux,
Puiſſe le Ciel propice exaucer tous mes vœux.
Il eſt donc vrai, grand Dieu, ta bonté ſecourable
A jetté ſur Socrate un regard favorable.

XAMTIPE.

Sans doute, cher époux, un Dieu vous tend les bras,
Venez.

SOCRATE.

La loi, Xamtipe, enchaîne ici mes pas.

XAMTIPE.

Des complots des méchans quand on eſt la victime,
On doit s'en affranchir.

SOCRATE.

Le puis-je par un crime?

XAMTIPE.

Quoi, ſauver l'innocence eſt un crime à vos yeux?

SOCRATE.

La loi l'ordonne ainſi, la loi nous vient des Cieux.

XAMTIPE.

Mais d'affreux fuborneurs trompent l'Aréopage,
Il faut donc...

SOCRATE.

Obéir, c'eft le devoir du Sage.

XAMTIPE.

Et vous voulez...

SOCRATE.

A tout, mon cœur eft réfigné.

XAMTIPE.

Mais il eft innocent.

SOCRATE.

Mais je fuis condamné.

XAMTIPE.

Faudra-t-il que le fourbe ofe avec arrogance,
Sous un pied facrilége, écrafer l'innocence?
Croira-t-on que, pouvant éviter fa fureur,
Vous vouliez, à fes coups, préfenter votre cœur?
Non, rien n'égaleroit l'affreufe ignominie,
Dont ce lâche attentat couvriroit la patrie.
Songez que votre mort attireroit fur nous
Tous les foudres vengeurs du célefte courroux.
Pour vos Concitoyens, pour vous, pour votre gloire,
Privez donc Anitus du fruit de fa victoire;
Et, fi l'Aréopage à pu fe démentir,
Accordez-lui du moins le tems du repentir.

SOCRATE.

Votre amitié m'eft chere, & mon ame attendrie,
Xamtipe, en ce moment, partage votre envie;
Puiffe le Ciel payer des foins fi généreux!
Mais voyez fi je dois favorifer vos vœux,

Ce n'eſt ni l'amitié, ni l'amour, ni la gloire;
C'eſt la ſeule équité que Socrate en peut croire.
(*au Géolier.*)
Nous permet-elle, ami, de rompre à notre gré,
Un ferment qui, pour nous eſt un lien ſacré?

LE GEOLIER.

Non.

SOCRATE.

C'eſt donc faire au Ciel la plus ſenſible injure,
Que d'attendrir un cœur pour le rendre parjure.
(*à ſa Femme.*)
S'il eſt vrai; pourquoi donc corrompez-vous la foi
Du mortel dont les yeux doivent veiller ſur moi;
Et que lui fait ma mort injuſte ou légitime,
S'il ne peut de ces lieux m'arracher ſans un crime?
Ami, croyez-en moins la pitié que les loix,
On n'eſt point équitable & parjure à la fois.

LE GEOLIER.

Hélas! tant de grandeur rend mon ame étonnée,
On n'a point corrompu la foi que j'ai donnée;
C'eſt la ſeule vertu qui me parle pour vous,
Socrate, & qui me fait tomber à vos genoux;
Mon cœur s'ouvre, il ſuccombe à ſes triſtes alarmes:
Laiſſez briſer des fers arroſés de nos larmes.
Je vous ſuivrai. J'irai loin d'un Ciel corrompu,
Où le vice orgueilleux foule aux pieds la vertu,
Où je vois triompher le crime que j'abhorre;
Enfin, où je punis la vertu que j'honore.
Voulez-vous me réduire au déſeſpoir affreux,
De vous voir par ma main expirer à mes yeux!

XAMTIPE.

Non, votre cœur n'a point cette vertu farouche,
Que rien ne peut fléchir, qu'aucun malheur ne touche ;
Toûjours il fut fenfible à la tendre amitié :
Quoi, ne voudroit-il plus s'ouvrir à la pitié ?
Hélas ! dois-je vous voir injufte envers vous-même,
Porter le coup mortel à ce cœur qui vous aime ?
Ces gages de nos nœuds, l'efpoir de vos vieux ans,
Vous les abandonnez vos malheureux enfans !
La vie eft après vous le feul bien qui leur refte ;
Leur vendrez-vous fi cher un préfent fi funefte ?
La raifon entr'ouvrant leurs yeux chargés de pleurs,
Ne peut qu'éternifer leur honte & leurs douleurs.
En redoublant l'horreur de leur fort déplorable,
Les tyrans conjurés, dont la main vous accable,
Leur feront détefter des jours trop malheureux.
Ah ! fi ce n'eft pour vous, au moins vivez pour eux.

*(Un Efclave préfente les enfans de Socrate.)*

Paroiffez, chers enfans, peut-être que vos larmes
M'offriront contre lui de plus puiffantes armes !
Ou bien, fi le barbare eft fon propre bourreau,
Au moins nous defcendrons dans le même tombeau !
Approchez, fecondez une mere expirante,
Uniffez vos fanglots à ma voix défaillante :
Si l'amitié, le fang ont fur vous quelques droits,
Vos parens, vos amis vous parlent par ma voix,
Ils font à vos genoux, vous leur devez un pere,
Un époux, un ami fenfible à leur mifere.
Pouvez-vous d'un œil fec contempler à vos pieds

Xamtipe & vos enfans dans leurs larmes noyés?
Mes lamentables cris, mon désespoir horrible
N'adouciront-ils pas votre cœur infléxible!

SOCRATE.

Cessez de déchirer le cœur de votre Epoux,
Laissez-moi mes enfans, Xamtipe, levez-vous.

(*au Géolier.*)

Vos devoirs sont sacrés, ami, l'heure est venue,
Allez pour mon trépas préparer la cigue.
Dites à Mélitus que je bénis mon sort,
Puisqu'on la vû verser des larmes sur ma mort;
Que le Ciel satisfait d'un repentir sincére,
Ne nous punira point en tyran, mais en pere;
Et que si mes souhaits sont exaucés des Cieux,
Il sera toûjours juste & jamais malheureux.

## SCENE III.

SOCRATE, XAMTIPE.

XAMTIPE.

NOn, jamais tu n'aimas, jamais de la nature
Ton cœur féroce & dur n'écouta le murmure;
Jamais les cris du sang, l'amour, ni l'amitié
N'ont arraché de toi la plus foible pitié.
A la peine, au plaisir ton ame inaccessible,
Se fait une vertu de rester insensible.
D'un œil indifférent tu vois couler nos pleurs,
Tu croirois t'avilir en plaignant nos douleurs,
Cruel! l'humanité dégraderoit ton ame,

La gloire eſt ton tyran, la vanité t'enflamme!
Une épouſe éplorée & des fils malheureux,
Sont des objets trop bas pour ton cœur orgueilleux.
Ou plutôt en ſecret tu t'applaudis, barbare,
Quand la mort, d'avec nous, pour jamais te ſépare.
Nos larmes, nos ſanglots, nos tourmens, notre effroi,
Ce qui fait nos malheurs eſt un plaiſir pour toi.
Oui, cruel! loin de moi c'eſt ton cœur qui t'entraîne;
Dès long-tems ton épouſe eſt l'objet de ta haine,
Et ſi devant mes yeux tu dédaignes ton ſang,
C'eſt pour être ſorti de mon malheureux flanc.
Songes qu'en ma fureur je puis tout entreprendre,
Mais que vois-je... Criton... Que va-t-il nous apprendre!

---

## SCENE IV.

*Les mêmes*, CRITON, *& les Amis de Socrate.*

CRITON.

AH! quel ſanglant tableau vient de frapper mes yeux!
C'en eſt fait, Melitus.

XAMTIPE.

Il eſt mort.

SOCRATE.

Juſtes Cieux!

CRITON.

J'errois près de ces murs, à ma douleur en proye,
Leur aſpect redoubloit les pleurs où je me noye;
J'apperçois ce barbare immobile, éperdu,
Il étoit à mes pieds dans la fange étendu.
Dès qu'il porte ſur moi ſa vue épouvantée,
Il frappe de ſon front la terre enſanglantée,
Se leve, & par des pleurs ſoulageant ſes tourmens,
Il fait retentir l'air de ſes rugiſſemens.
Le peuple qui l'entend, au tour de lui s'arrête;
C'eſt par moi, nous dit-il, qu'on a proſcrit ſa tête,
Socrate eſt innocent, allez rompre ſes fers,
Je reſſens dans mon cœur tout le feu des enfers.
Il dit: en ce moment, vous euſſiez vu ſon trouble,
Il s'arme d'un poignard, il ſe frappe, il redouble,
Il tombe. Je ſaiſis le fer encor fumant;
Soudain... ô déſeſpoir, ô ſpectacle effrayant!
Je vois... Dieux, j'en frémis! Je vois ſa main mourante,
Ouvrir avec effort ſa bleſſure ſanglante!
Et ſoulevant ſa tête où ſe peint le trépas;
Son œil s'entrouve, il meurt en me tendant les bras.

SOCRATE.

Ah, que tes châtimens, Dieu vengeur, ſont terribles!
Quand la mort nous ſaiſit dans ſes bras inviſibles,
Et du ſein de la nuit nous traîne devant toi,
Qu'il eſt doux d'y porter un cœur éxempt d'effroi!

XAMTIPE.

Ah! Criton, il pouvoit éviter, par la fuite,
Tous les maux que ſa mort va traîner à ſa ſuite.

CRITON.

Pouvez-vous préférer de mourir dans les fers?

XAMTIPE.

Et nous laiſſer en butte aux plus honteux revers.

SOCRATE.

Athènes veut ma mort & doit être obéïe.

CRITON.

Vous ſervez Anitus, & non pas la Patrie ;
Vous ſervez l'ennemi, le Tyran de l'Etat,
Qu'enhardit aux forfaits un ſi lâche attentat.

SOCRATE.

Criton, ſi ce n'eſt point la crainte du ſupplice,
Mais l'amour des vertus qui vous fait fuir le vice,
Ce ne ſont point des fers en ce ſéjour d'effroi,
Qui doivent retenir Socrate ; c'eſt la loi.
Du bonheur de l'Etat ſongez qu'elle eſt le gage,
Qu'elle eſt l'apui du foible & la régle du ſage ;
Qu'à mes yeux ſatisfaits, plus je ſuis innocent,
Plus la loi me demande un cœur obéiſſant.
C'eſt ſa voix qui m'arrête, il me ſemble l'entendre :
„ Aux diſcours d'un ami, gardes-toi de te rendre,
Socrate dans ton cœur étouffe ton orgueil,
De l'humaine ſageſſe il eſt ſouvent l'écueil.
Pourquoi ſauver tes jours, ils ſont à ta patrie,
Ne peut-elle à ſon gré diſpoſer de ta vie ?
Loin du champ de la mort détournois-tu tes pas,
Quand ſur toi, jeune encor, elle étendoit ſon bras?
Et tu veux aujourd'hui, quand ſa main conſolante
Borne le triſte cours d'une vieilleſſe lente,
Malgré le Ciel & moi, fuir à pas chancelans,
Et ternir en un jour l'éclat de ſoixante ans.

Malheur à toi; malheur aux peuples qui s'exposent
A s'affranchir du joug que les loix leur imposent;
L'audace alors s'unit avec l'impiété,
Le crime rompt les nœuds de la société;
Il n'est plus de vertu, d'honneur & de patrie,
Et l'or est le Dieu seul à qui l'on sacrifie.
Quoi, tu voudrois, du monde, inutile fardeau,
Végéter dans la honte au bord de ton tombeau?
Fais plutôt de tes jours un noble sacrifice,
Le Ciel à tous tes vœux en sera plus propice;
Offres lui tes enfans, il veillera sur eux;
Il veillera sur toi, si tu fus vertueux.
Ton devoir, ton honneur, tout sert à te résoudre;
La terre te condamne, & le Ciel va t'absoudre.,,
Oui, Criton, mon esprit plein d'un espoir flatteur,
Semble entendre ces mots retentir dans mon cœur.

CRITON.

Ami je ne saurois soutenir votre vue,
Je vous fuis, trop d'horreur est ici répandue.
Sachez, si je ne puis changer l'arrêt du sort,
Qu'on ne me verra pas survivre à votre mort.

---

## *SCENE V.*

*Les mêmes,* XAMTIPE.

XAMTIPE.

ENfans infortunés d'un pere plus barbare,
Vous ignorez les maux que sa mort vous prépare;

Il brave la nature, il eſt ſourd à ſa voix,
Cependant il vous voit pour la derniere fois;
Des chaînes & la mort ſont donc la récompenſe
Que le Dieu qu'il adore accorde à l'innocence!

SOCRATE.

Ah! Xamtipe, arrêtez, ne vous aveuglez pas,
Si vos yeux franchiſſoient les bornes du trépas,
Vous verriez que le Dieu qui vous donna la vie,
Vous fit, ainſi que moi, pour une autre patrie;
Et que ſi ſa bonté qui doit me raſſurer,
Eprouve ma vertu, c'eſt pour mieux l'épurer.
Je laiſſe entre vos mains & ſous votre puiſſance,
Ces gages précieux d'une ſainte alliance:
Le Ciel & mes amis prendront ſoin de leur ſort;
Mettez-leur ſous les yeux & ma vie & ma mort;
Dites-leur qu'aux honneurs, ainſi qu'à la richeſſe,
J'ai toûjours préféré la vertu, la ſageſſe;
Que le ſouverain bien, le ſuprême bonheur
N'eſt pas dans les plaiſirs, mais dans la paix du cœur.
Qu'ils ſoient ſoumis aux loix, qu'ils ſervent la patrie.
*(En voyant la coupe qu'on lui apporte.)*
Inſpirez-leur ſur-tout le mépris de la vie.
Il faut nous ſéparer, recevez mes adieux,
Epargnez le tableau de ma mort à vos yeux.
Approchez, mes enfans, embraſſez votre pere.
Vivez unis, vivez ſoumis à votre mere.
Si leur oreille un jour étoit ſourde à ta voix,
S'ils defioient ta foudre, & s'ils bravoient tes loix,
Dieu puiſſant, que ſur eux ton bras s'apéſantiſſe,
Ou que le repentir prévienne ta juſtice!
Allez.

XAMTIPE.

Non, je ne puis me séparer de toi,
Cruel ! & pourquoi donc veux-tu mourir sans moi?
Après toi, cher époux, il m'est affreux de vivre,
Tu me trouves sans doute indigne de te suivre.
Pardonnes mes erreurs & mes emportemens,
C'est moi, c'est ma fureur qui fit tous tes tourmens,
Tu dois les oublier, j'en suis assez punie,
[*Elle l'embrasse.*]
O lumiere du jour que ne m'es-tu ravie!

SOCRATE.

Si vous m'aimez encor, vivez, séchez vos pleurs,
Xamtipe, Adieu.
[*Socrate prend la coupe, Xamtipe veut l'en empêcher.*]
Cremès, éloignez-là.

XAMTIPE, *s'évanouissant.*

Je meurs!

## *SCENE VII.*

SOCRATE, SES AMIS, LE GEOLIER.

SOCRATE.

Toi qui lis dans mon cœur, exauce ma priére,
Accorde un heureux terme à mon heure derniere;
Mon ame, pour jouir d'un bonheur éternel,
Va bientôt s'envoler dans ton sein paternel.
[*Il boit.*]
Quoi, loin de voir ma mort avec indifférence,

Vos cœurs ſont abbatus ! votre pitié m'offenſe.
Ah ! rappellez à vous la vertu, la raiſon
Quoi, Cremés, vous pleurez, & vous auſſi Platon?
O Ciel ! & que devient cette Philoſophie,
Qui d'un œil dédaigneux vous faiſoit voir la vie ?
Apollodore, Hiles, vous me ſuivrez.

UN AMI.

Hélas!

SOCRATE.

Si vous vous affligez, vous ne le croyez pas.
A quoi ſert de gémir, de pleurer, de me plaindre;
Pour un cœur innocent la mort eſt-elle à craindre ?

UN AMI.

Ah! que nous ſommes loin de rien craindre pour vous,
Socrate, en vous perdant, nous ne plaignons que nous;
Nous pleurons un malheur affreux, irréparable,
Dont va nous accabler le Ciel impitoyable :
Comment agira-t-on pour vous après la mort?

SOCRATE.

Ami, croyez-vous donc me retrouver encor?
Il ne reviendra point de ſon erreur extrême,
Il confondra toûjours mon corps avec moi-même.
L'Etre qui vit en moi, qui promène mes yeux,
De la terre aux enfers & des enfers aux Cieux,
Qu'éleve la vertu, que rabaiſſe le crime,
Que la honte épouvante & que la gloire anime;
Qui par un noble inſtinct luttant contre ſes fers,
Se trouve reſſerré dans ce vaſte Univers,
Et voit avec mépris ſa dépouille mortelle,
Pourroit-il ſe diſſoudre & périr avec elle?

Non, cet Etre invincible eſt deſcendu du Ciel;
Il reſſemble à Dieu même, il doit être immortel.
Ami, ſoutenez-moi, mes membres s'affoibliſ-
ſent,
Mon corps s'apéſantit & mes genoux fléchiſſent:
Je vais donc m'affranchir de mes foibles liens;
Ne reprochez jamais ma mort aux Citoyens,
Vos mœurs feront le ſort de la Philoſophie,
Et ce ſera pour vous qu'ils jugeront ma vie.
Je ne me ſoutiens plus. Qu'entens-je?

LE GEOLIER.

Sidias
Et Criton qui vers nous précipitent leurs pas.

---

## SCENE VIII. & Derniere.

*Les mêmes.*

(*On ouvre les portes de la Priſon.*)

SIDIAS, CRITON, *Peuple.*

CRITON, *vivement & de loin.*

SOcrate, le Sénat abjure ſa ſentence,
Anitus ne vit plus, il craignoit la vengeance.
Il fuyoit, mais le peuple enflammé de cour-
roux,
Sur lui ſe précipite & l'abat ſous ſes coups.
(*Criton & Sidias s'apperçoivent que Socrate va mourir; Criton reſte immobile.*)

SIDIAS.

Je vous ai condamné, le repentir m'accable,
Vous étiez innocent.

SOCRATE.

Vous m'avez cru coupable.
Un Juge au tribunal, oubliant jusqu'à soi,
Ne connoit que le Ciel, & ne suit que la loi.
Anitus est donc mort?

SIDIAS.

Comme un tigre farouche,
La rage dans le cœur, le blasphême à la bouche.

SOCRATE.

Hélas, que je te plains, malheureux Anitus!
Soulevez-moi, Criton.

SIDIAS,

O regrets superflus!
O fureur! ô remors! ô monstre détestable!
Me pardonnerez-vous ce crime abominable.

SOCRATE.

Il ne l'est pas pour vous, calmez votre frayeur,
Le mortel le plus juste est sujet à l'erreur.

SIDIAS.

O détestable erreur, aveuglement funeste!

SOCRATE, *fait un effort pour se tenir debout.*

Je suis entre la terre & le séjour céleste,
Je sens que par degrés la mort s'avance.

CRITON.

Hélas!

SOCRATE.

Ami, n'est-ce pas-là la main de Sidias.

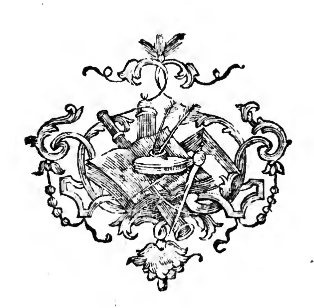
CRITON.

Oui.

SOCRATE, *la presse contre son cœur.*

La nuit à mes yeux dérobe la lumiere ;
Je ne vois plus. Criton, viens fermer ma paupiére...
Un jour pur... va bientôt... chasser l'obscurité...
Je fais... le premier pas... vers... l'immortalité.

FIN.



# LA MERE JALOUSE

## *COMÉDIE.*

Par Monſieur BARTHE.

## PERSONNAGES.

Madame DE MELCOUR.

M. DE MELCOUR, *ancien Militaire.*

JULIE, *Fille de Madame de Melcour.*

Madame DE NOZAN, *Tante de Julie.*

M. DE VILMON, *Ami de M. de Melcour.*

M. DE TERVILLE, *Amant de Julie.*

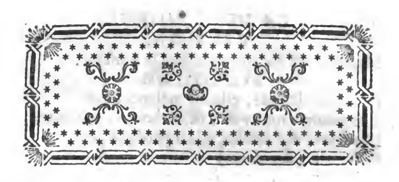
M. DE JERSAC.

UN PEINTRE.

ROSETTE *Femme-de-Chambre.*

*Laquais.*

*La Scene est à Paris chez Monsieur & Madame de Melcour.*



# LA MERE JALOUSE
## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

M. MELCOUR, VILMON.

VILMON.

ELle repose enfin dans le petit Sallon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maison;
Jadis nous étions gais, & d'une gaîté folle,
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole;

VILMON.

Il est vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos soupers, nos concerts sont tous interrompus;

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.
Elle vouloit tout voir, & se montrer par-tout;
Des fêtes, des plaisirs elle a perdu le goût.

*(En riant.)*

Enfin, excepté nous, & Terville que j'aime,
Et ce Monsieur Jersac présenté par vous-même,
Elle ne voit personne & boude l'univers.
Son esprit même... a pris, je ne sais quel travers,
Cet esprit enjoué qui savoit tout séduire
Tourne presque à l'aigreur, & vise à la satire.
De tous ces changemens n'êtes-vous point frappé?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau-pere si tendre!)
Mon ami, je ne sais, mais j'ai cru remarquer...
Là-dessus, cependant, j'ai peine à m'expliquer;
Cela seroit fâcheux, cela peut ne pas être.

MELCOUR.

Vous m'allarmez, Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut-être.
J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous;
Et je ne puis enfin observer, qu'entre nous,
Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,
D'une humeur!

MELCOUR.

Hé! mais, oui; par excès de tendresse.
Elle la veut parfaite; à cet âge! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée ? on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raiſon.

VILMON.

Parée ? on eſt plus mécontente.

MELCOUR.

On a raiſon. Faut-il que ſa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle & la prône toujours,
Lui donne un gout de luxe ?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triſte couvent elle a franchi la porte,
Madame ne ſort pas, & défend qu'elle ſorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc ?

VILMON.

S'il faut ne point flatter,
Cette migraine-là nous vint ( je ſais dater )
Le jour où du couvent la petite eſt ſortie ;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR.

Mais, Vilmon, c'eſt me dire & ſans trop de détour,
Que vous ſoupçonneriez Madame de Melcour...
*(Il eſt interrompu, & dans toute la Scène ſuivante il a l'air triſte & penſif.)*

## SCENE II.

Mde. NOZAN, Mr. MELCOUR, VILMON, ROSETTE.

Mde. NOZAN, *de loin.*

JE l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmene,
Qu'elle ſorte avec moi; ſa mere à la migraine,
Ma nièce ne l'a point, & la prendroit auſſi.
On me la tyranniſe, on l'empriſonne ici;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.
*(Elle met des gants.)*
Monſieur, à mon retour que votre femme gronde:
Cela m'eſt fort égal, je pars, & promptement.
*(Avec joie & d'un air de confidence.)*
Je l'ai fait habiller très-clandeſtinement;
Chez moi: vous m'entendez? J'ai même aidé Liſette.
*(Une Femme-de-Chambre lui porte un évantail.)*
Bon, j'avois oublié mon éventail.--Roſette?
Eſt-elle deſcendue?

ROSETTE, *à demi-voix.*

Elle deſcend. *(Roſette ſort.)*

Mde. NOZAN.

Adieu,
Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu?

Mde. NOZAN.

O! Si vous la voyiez! Elle est... dans sa parure,
Elle est d'une beauté! Mais j'entends ma voiture,
Adieu, je vous l'enlève.

VILMON.

Elle a ma foi raison.

## SCENE III.

Mr. MELCOUR, VILMON.

MELCOUR, *d'un air distrait & rêveur.*

MAdame de Melcour... le pensez-vous,
Vilmon?
Jalouse... de sa fille!

VILMON.

A vous parler sans feinte,
Je n'en suis pas très-sur; mais j'en ai quelque
crainte.

MELCOUR.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur?
Jalouse! de sa fille! ...Allons donc, quelle erreur!
Vous voilà bien au reste, avec votre finesse,
Le tic d'observer tout, de deviner sans cesse.

VILMON.

Je voudrois me tromper.

MELCOUR.

Et vous vous trompez fort;
Une mere jamais eut-elle un pareil tort,

Un foible si honteux? Mais je vois le contraire;
La beauté d'une fille enorgueillit sa mere.

VILMON.

Cela doit être au moins; j'en connois toutefois...

MELCOUR.

Savez-vous quand du sang on étouffe la voix,
Quand on peut se resoudre à n'aimer point sa fille?
C'est lorsque sa laideur dépare une famille.
On devient même alors cruel par vanité.
J'ai vu plus d'une mere, ivre de la beauté,
Punir dans son enfant la laideur comme un crime;
D'un barbare amour-propre en faire la victime,
Et, pour n'en pas rougir, l'ensevelir souvent
Dans le fond d'une Terre, où l'ombre d'un couvent.
Julie a-t-elle donc ce tort avec sa mere?

VILMON.

Non; au public pourtant on ne la montre guère.

MELCOUR.

Vous êtes cruel.

VILMON.

Vrai.

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Respectés, je le sais, du peuple, des bourgeois;
Mais dans un siecle vain, dans un monde frivole
Où la beauté du Sexe est sa premiere idole;
Où les femmes, de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeunesse éternifer la fleur,
Disputent le terrein à l'age qui s'avance,

Et font contre le temps la plus belle défenſe ;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)
Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,
Mon ami, ce travers, ſans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'eſt pourtant pas très-
rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'eſt qu'on ſait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un ſecret ?

VILMON.

Hé ! oui ! pour l'arracher,
Peut-être aſſidûment faut-il voir une mere
Idolâtre du monde & coquette légère,
Que ſa fille... importune, & déja ſuit de près,
Et dont un gendre, hélas ! va dater les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, Monſieur, n'aime donc point
la ſienne ?

VILMON.

Elle l'aime beaucoup, il faut que j'en convienne ;
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ſes jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ſes ſecours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Eſt-ce me contredire ?
Une mere, en un mot, ( je ſouffre de le dire )
Oui, peut aimer ſa fille, & peut ne pas l'aimer,
D'un fâcheux parallele en ſecret s'alarmer,

Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune &
belle,
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins
qu'elle.
Ce sont-là, mon ami...

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme!

MELCOUR.

Oh!... vous me tourmentez,
J'aime sa fille, moi, qui ne suis qu'un beau-pere;
Et vous craignez, Monsieur, vous voulez qu'une
mere...

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir; cepen-
dant
Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée
Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien! il vous dira si j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau?

VILMON.

C'est pour vous qu'il est imaginé,
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR, *vivement.*

Je suis sur qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon! une fille peinte à côté de sa mere;

Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

Moi, je vous attends-là. Mais votre homme divin
Me fait aussi damner; la veille de la fête,
N'être pas prêt encor; c'est à perdre la tête.
Amenez-nous ce Peintre, obligez moi; pardon,
Le Peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON, *à part.*

C'étoit bien mon projet.

## *SCENE IV.*

Mde. MELCOUR, M. MELCOUR.

Mde. MELCOUR.

Quoi! ma fille est sortie!
Il est fort singulier qu'à l'âge de Julie
On sorte sans sa mere.

MELCOUR.

Ou sa tante.

Mde. MELCOUR.

Fort bien!
Elle est avec sa tante.

MELCOUR, *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien;
Pour une demi-heure au plus, je l'ai cédée.
Madame de Nozan qui me l'a demandée,
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

Mde. MELCOUR.

Pitié!

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.
Auſſi ne voir le jour de plus d'une ſemaine,
C'eſt ... changer de couvent.

Mde. MELCOUR.

Quoi donc! j'ai la migraine,
Je me ſens un peu mieux, & je fais avertir
Mademoiſelle: mais, elle vient de ſortir!
Où l'aura-t-on ménée? Ah, quelle extravagance!
Une enfant... qui n'eſt rien, n'a point de contenance,
Vous le ſavez vous-même; un air timide, neuf,
Un ton! pour dire un mot elle en épelle neuf.
Et ſa tante! Julie eſt bien avec ſa tante.
J'aime... ma belle-ſœur, elle a l'ame excellente;
Pour la tête! penſant après avoir parlé,
Ne diſſimulant rien, mais rien, cerveau brulé.
Je les vois toutes deux: l'une, aiſée à confondre,
A trente queſtions ne ſaura que répondre;
Et l'autre, pour l'aider, hauſſant vîte la voix,
Glapira bruſquement vingt choſes à la fois.
Félicitez-vous bien!

MELCOUR.

Soyez ſure...

Mde. MELCOUR.

Oui, très-ſure
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur;

Votre fille est aimable, & votre belle-sœur...

Mde. MELCOUR.

L'est fort peu.

MELCOUR.

Bonne & gaie, & plaît par-tout.

Mde. MELCOUR.

Peut-être,
Dans ses sociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante si bonne?

MELCOUR.

Où?

Mde. MELCOUR.

Puis-je le savoir?

MELCOUR.

Mais sans doute... à choisir des bouquets pour ce soir,
Porcelaines, bijoux; on pense à votre fête.

Mde. MELCOUR.

Mon Dieu, ma chere sœur, vous êtes trop honnête.

MELCOUR.

Eh bien! laissons la tante, & parlons sans humeur
D'un mari pour la nièce.

Mde. MELCOUR.

A propos de ma sœur,
Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie?
Elle passe son tems à me gâter Julie.

MELCOUR, *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point?
Mariez-la bien vîte.

Mde. MELCOUR.

Hé! d'accord sur ce point

Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiète,
Un peu triste? *Aurois-tu quelque peine secrette,*
*Quelque chagrin? dis-moi: peut-être souffres-tu?*
Le visage un peu pâle? Ah Dieux! tout est perdu.
A table, où poliment près de Mademoiselle,
Elle ne sert, ne voit, & ne regarde qu'elle:
*Mais tu ne manges point*' Ailleurs: *tu ne dis rien.*
Et la très-chere sœur qui parle bien, très-bien,
Jour & nuit, ne voit pas qu'il faut savoir se taire,
Qu'une enfant qui se taît n'a rien de mieux à faire.
Quel engoûment d'ailleurs! quelle ivresse! & pourquoi?
Hier, je fais venir des étoffes pourmoi;
La voilà qui déroule & parcourt chaque pièce:
*Ma sœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce.*
Souvent dans un accès, d'un air mystérieux,
Elle prend par la main une personne ou deux,
Et les mène en silence & tout droit devant elle:
*Eh mais! admirez-donc, voyez comme elle est belle!*„
On regarde, on sourit; excellente leçon!

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raison.
Votre fille est si bien!

Mde. MELCOUR.

Est-on mal à son âge?

MELCOUR.

Quoi! les plus jolis traits, le plus joli visage!
D'abord, vous m'avoûrez qu'elle est d'une fraîcheur!

Mde. MELCOUR.

Oui, fraîcheur de seize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur!

Mde. MELCOUR.

Un peu fade; ſon front...

MELCOUR.

Va bien à ſa figure;
Et quant aux yeux, ce ſont les vôtres, je vous jure
Oui; tirez-vous de-là.

Mde. MELCOUR.

Je conviens que les yeux,
(Je n'y mets point d'humeur) ſont ce qu'elle a de mieux.
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis, oſez le dire,
Un ſon de voix charmant, & le plus fin ſourire.

Mde. MELCOUR.

Mais, elle ſourit donc? je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Hé! c'eſt que devant vous elle a de l'embarras;
Elle ne ſait comment s'y prendre pour vous plaire;
Pour quoi l'effaroucher?

Mde. MELCOUR.

Elle a peur de ſa mere?
Point du tout, cet air gauche eſt l'effet des couvens.

MELCOUR, *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laiſſer pour deux ans!

Mde. MELCOUR, *du même ton.*

Et j'avois des raiſons que j'oſe trouver bonnes.
Faut-il qu'elle reſſemble à ces jeunes perſonnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener par-tout?

Aux jardins, aux soupers, aux bals, en grande
loge,
Leur beauté vous poursuit & court après l'éloge.
Veut-on les établir? Les regards sont usés,
Par des attraits plus neufs les leurs sont éclipsés;
Elles brillent encore & n'ont plus rien qui tente,
Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, finissons; je vois mieux tout ceci.
Vous aimez cette enfant, sa tante l'aime aussi:
Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
L'une trop indulgente; & l'autre trop sévère.
Elle lui passe tout, vous ne lui passez rien.
Ça, reparlons du gendre, il en est tems.

Mde. MELCOUR.

Eh bien?

## SCENE V.

M. MELCOUR, Mde. MELCOUR, JULIE, Mde. NOZAN.

Mde. NOZAN, *dans le fond du Thé âtre.*

AH Ciel! je n'en puis plus, je meurs, je suis
brisée.

MELCOUR.

Quoi donc?

Mde. NOZAN.

Anéantie. [*Elle se jette dans un fauteuil.*]

JULIE.

Et moi guère amusée.

Comment avons-nous fait pour nous tirer de là?

Mde. NOZAN.

C'est je crois, un miracle; à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y serions éncor sans Monsieur de Terville.
Ah! comme il s'empressoit! & pour nous être utile.

Mde. NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

Mde. MELCOUR, *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc?

MELCOUR.

Qu'est-il donc arrivé?

Mde. MELCOUR, *allarmée & prenant la main de sa fille.*

Je vous l'ai déja dit, Monsieur; quelque folie.

Mde. NOZAN, *se levant.*

Quelque folie! un jour... le plus beau de ma vie!
Un triomphe! mon cœur, allons, repose-toi,
Tu dois être excédée & plus lasse que moi.

[*Elle fait asseoir Julie.*]

JULIE.

Je le suis, il est vrai. Mon Dieu! quelle assemblée!
Quel tumulte!

Mde. NOZAN, *caressant sa niéce.*

Elle en est encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclaircissez-nous.

Mde. MELCOUR.

Mais vous m'allarmez fort.

Mde. NOZAN.

Figurez-vous, ma sœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

Mde. MELCOUR.

Où donc?

Mde. NOZAN.

Aux Thuilleries;
Un monde affreux.

Mde. MELCOUR *pâlissant.*

Toûjours quelques étourderies.

Mde. NOZAN.

J'ai peine à respirer: tout Paris étoit là,
Tout Paris en extase! il falloit voir cela.
Si vous saviez combien je vous ai desirée!
Ah! que vous auriez vu votre fille admirée!
D'abord un, & puis deux, & puis vingt, & puis cent,
Puis deux mille: c'étoit un tableau ravissant;
Je ne l'embellis point & je ne sais pas feindre;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.
Ils accouroient en foule, & pressés, coudoyés,
Se serroient, se heurtoient, s'élevoient sur leurs pieds;
Les uns causeurs bruyans; les autres plus honnêtes
Regardoient en silence, & pardessus les têtes.

Mde. MELCOUR.

Madame assurément a lieu de triompher....
Vous exposiez ma fille à se faire étouffer.

Mde. NOZAN.

Etouffer est fort bon! Etouffer! Je vous aime.
C'étoit le plus beau cercle! ils se rangeoient d'eux-même,

Et quand nous avancions, le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'avanture eſt charmante & le récit m'en plaît.

JULIE, *ſe levant.*

Oh! moi, je n'étois pas tout-à-fait ſi contente.
Pour la premiere fois je ſors avec ma tante,
Et je vois tout ce monde... Ah! qu'il m'intimidoit!
Je ne ſavois d'abord pourquoi l'on regardoit;
Je regardois auſſi; je me ſuis apperçue
Que c'étoit moi: jugez comme j'étois émue.
Et même j'ai penſé qu'ils ſe... mocquoient de moi,
Que mon air, ma parure, ou bien je ne ſais quoi,
Etoient peut-être mal; je l'ai dit à ma tante;
Elle s'eſt miſe à rire. Enfin toute tremblante,
Pour me débaraſſer de ces gens curieux,
Je me détourne: bon! par-tout, par-tout des yeux;
Et, des miens, à la fin, je ne ſavois que faire.

MELCOUR, *à Madame de Nozan.*

Vous étiez moins timide?

Mde. NOZAN.

Intrépide, beau-pere.

MELCOUR.

D'honneur? Vous faiſiez face à tout ce monde-là?

Mde. NOZAN.

J'étois au Ciel.

Med. MELCOUR *à part.*

La folle!

Mde. NOZAN *en riant.*

Et pourtant, tout cela
N'étoit pas pour mon compte; & vous devez comprendre
Que même un ſeul inſtant, je n'ai pu m'y méprendre.

## SCENE VI.

M. MELCOUR, Mde. MELCOUR, Mde. NOZAN.

Mde. NOZAN, *à Melcour.*

ADmirez

De quel ton...

MELCOUR.

Il eſt dur.

Mde. MELCOUR.

Moi, je le trouve ſage,
Et je l'ai pris trop tard Penſez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs, ces fadeurs, cette extaſe des ſots,
Toute cette folie enfin... qu'on exagere?
Beau ſuccès! beau début! Madame, ſoyez fiere.
Il ne tient pas à vous, qu'en ce même moment,
Ma fille n'ait ſa part de cet enivrement;
Que ſon petit orgueil & ſa petite tête
N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.
-- A ſeize ans!

Mde. NOZAN.

Pourquoi non? Le compte eſt merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente-deux?

MELCOUR, *appercevant Terville.*

Paix.

## SCENE VII.

M. MELCOUR, Mde. MELCOUR, TERVILLE, Mde. NOZAN.

TERVILLE.

MEsdames, pardon; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard; mille gens, témoins de l'aventure,
Sont venus me rejoindre; & pour m'interroger,
On me faisoit aussi l'honneur de m'assiéger:
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour-à-tour & la fille & la mere,
Je croïois partager un triomphe si doux,
Madame. Votre fille enchante!... comme vous,
Et vous saviez déja sans doute la nouvelle,
On s'est hâté, je pense ?...

Mde. MELCOUR *séchement.*

Oui.

TERVILLE, *cherchant des yeux Julie.*

Mais, Mademoiselle?

Mde. MELCOUR.

Je vous fais gré, Monsieur, de vos soins obligeans;
Laissons cela, de grace.

MELCOUR *à part.*

Il est de sottes gens!
Mon maudit Peintre!

*(un Laquais paroît dans le fond.)*

Enfin le voici; je m'étonne!

Mde.

Mde. MELCOUR, *au Laquais.*

Ah! ne feroit-ce point ce Monfieur de Bayonne?

MELCOUR *à part.*

Non. -- Il vient à propos pour ma femme & pour nous.

## SCENE VIII.

M. MELCOUR, Mde. MELCOUR, TERVILLE, Mde. NOZAN, JULIE, VILMON, UN PEINTRE, *précédé de deux Laquais qui portent un Tableau.*

VILMON, *prenant Julie par la main.*

VEnez, Mademoifelle; on a befoin de vous.

Mde. MELCOUR, *au Peintre.*

Qu'eft ce?

MELCOUR, *avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la fcéne, à part.*

Votre bouquet. Obfervons.

Mde. NOZAN, *étonnée.*

Ciel! Julie!

Et fa mere près d'elle.

Mde. MELCOUR, *à part.*

Encore une folie!

TERVILLE, *Regardant Julie & le tableau, bas à Vilmon.*

Quels traits! elle eft parlante.

Mde. NOZAN, *à Julie.*

O! fi je ne craignois

De gâter la peinture, oui, je te baiserois.
*(Elle approche pour baiser le portrait, le Peintre l'arrête.)*

Mde. MELCOUR, *à part.*
Quelle tête!

Mde. NOZAN, *au Peintre.*
Monsieur, j'en veux une copie.

Mde. MELCOUR.
Madame, cette idée est de vous, je parie.

Mde. NOZAN.
Ah! je le voudrois bien; je n'ai pas ce bonheur.
*(Mde. Melcour se retourne vers son mari.)*

MELCOUR.
Ni moi, c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON, *à Mde. Melcour, d'un air de bonhommie.*
Mais je la crois heureuse.

Mde. MELCOUR, *avec une colere retenue.*
Heureuse! j'ose dire...
Oui, Monsieur, qu'elle est folle!... hé mais, c'est un délire.

VILMON, *à part.*
Fort-bien; j'ai deviné.
*(Pendant cette Scène, Vilmon observe M. Melcour qui écoute & regarde sa femme d'un air inquiet. Mde. Nozan contemple sa nièce, la rapproche du tableau, la compare à son portrait, parle bas au Peintre, &c.*

MELCOUR.
Mais voyez...

Mde. MELCOUR.
Mais je vois

Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les Maîtres de Dessin, de Musique & de Danse.

JULIE.

Je vous jure...

Mde. MELCOUR, *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné!
Car, un premier portrait, sa tête en a tourné.
Comment ne pas sentir?...

Mde. NOZAN, *la prenant par la main.*

Grondeuse que vous êtes,
Regardez donc; mais c'est à renverser les têtes.

Mde. MELCOUR.

Oui, la sienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux scenes en un jour! l'une folle, bruyante,
L'autre, (pardon, Madame,) un peu moins indécente,
Et non moins dangereuse. Exacte à s'admirer
Dans ce tableau sans cesse il faudra se mirer,
Se sourire, en secret s'applaudir d'être belle,
Et lutter d'agrémens pour vaincre ce modèle.

VILMON, *souriant malignement.*

Madame, craignez-vous?...

Mde. MELCOUR.

Monsieur, vous m'étonnez.
Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez
Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,
Et dissimulez mal votre plaisir extrême,
Et modestement fier; venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE, *avec transport.*

Hé! c'en est un aussi.

*(Sur un coup-d'œil de Vilmon il se reprend, Bas à Julie.)*

Votre portrait... le vôtre.

Mde. MELCOUR.

Oh! vous êtes aimable,
Et vous ne dites rien que de très-agréable,
Votre ton est poli, votre propos flatteur...

TERVILLE, *bas, regardant Julie.*

Mais je ne flatte point...

*(Vilmon, l'arrête par un nouveau signe.)*

Mde. MELCOUR, *à Terville.*

Je sais, je sais par cœur
Que tout portrait de femme est divin à votre âge:
Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.
Si le portrait ressemble, il est délicieux;
S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.
Cela s'est dit par-tout; à quoi bon le redire?

LE PEINTRE.

Oh je ne prétends pas, Madame, qu'on admire,
Mais pour la ressemblance...

Mde. MELCOUR, *l'interrompant.*

Il ressemble; charmant,
Sublime! Permettez un conseil seulement:
Ne nous peignez jamais de femme sur copie;
Et, pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,
L'agrément de sa mere.

*(à un Laquais.)*

Allons ôtez cela,

*(On emporte le Tableau.)*

Mde. NOZAN, *à M. Melcour.*

Mais concevez-vous rien à cet orage-là?
Mais à quel âge donc veut-elle que ma nièce?...
Mais dites-moi, ma sœur, qu'avez-vous donc?
Quoi! Qu'est-ce?
Faut-il pour son portrait attendre soixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds, elle ait des cheveux blancs,
Qu'au lieu de ces couleurs fraîches & naturelles,
Et de ces beaux sourcils & de ces dents si belles,
De ce charmant visage enfin que je lui voi,
Elle soit bien ridée & laide... comme moi?
Eh fi! cela seroit peut-être pittoresque,
Mais croyez-moi, fort triste.

Mde. MELCOUR, *à part.*

Oh! je le croirois presque.

MELCOUR, *d'un ton honnête au Peintre.*

Vous avez fait, Monsieur, un excellent tableau.

Mde. NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE, *à M. Melcour.*

Je ne suis ni La Tour, ni Vanlo,
Mais je crois ceci bon; souffrez que j'en dispose,
Et qu'au premier sallon, Madame, je l'expose.

Mde. MELCOUR.

Mais tout le monde, ici perd la tête, je croi.
Au premier sallon!

VILMON.

Oui.

Mde. MELCOUR, *très-vîte.*

Monsieur, ma fille & moi

Nous n'irons pas groſſir cette foule ... imbécille
De portraits, qui placés, preſſés, rangés en file,
De leurs cadres dorés ſortent de toutes parts,
Et dès l'eſcalier même aſſiégent nos regards.
Eh! Meſſieurs, voulez-vous une ſolide gloire?
Donnez dans vos ſallons de grands tableaux d'hi-
ſtoire,
Non des têtes de femme & de marmots d'en-
fans.

LE PEINTRE, *ſouriant d'un air malin.*

Les hommes ſont, Madame, un peu plus in-
dulgens.

Mde. NOZAN.

On vous diſtinguera, j'y menerai Julie...

Mde. MELCOUR, *à part.*

Non.

Mde. NOZAN.

Vous ſerez vengé.

MELCOUR, *au Peintre.*

Moi, je vous remercie,
Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots;
Daignez me ſuivre.

*(M. Melcour ſort avec le Peintre.)*

Mde. NOZAN.

Et moi, j'ai beſoin de repos,
*(Regardant Julie.)* *(à part.)*
Grand beſoin; elle auſſi; viens. Le ſang me pé-
tille.
*(Bas à M. Melcour.)*
Je crains de vous manquer aux yeux de votre
fille.

*(Elle emmene ſa nièce.)*

TERVILLE, *à part, en regardant Julie & ſa mere.*

Ah Dieux!

(*Vilmon accompagne Mde. Nozan, & Terville Julie.*)

Mde. MELCOUR.

Mademoiſelle, arrêtez; un moment.

(*Terville ſort, Julie revient vers ſa mere.*)

## *SCENE IX.*

Mde. MELCOUR, JULIE.

Mde. MELCOUR, *après avoir regardé ſa fille quelque tems en ſilence.*

Je ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorſque j'ai la migraine,
Dans des Jardins publics donner vîte une ſcène,
Perdre à votre toilette un demi jour au moins...
Eparpiller le tems en mille petits ſoins.
Comme vous voilà miſe! & ce bel étalage,
Cet immenſe panier!... coëffée à triple étage!
Il faut, Mademoiſelle, il faut vous préparer
A ne ſortir, reſter, vous coëffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne;
Moi, ſeule, entendez-vous? je n'excepte perſonne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...

(*Julie fait deux pas.*)

Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et, n'allez pas penser que cela vous ressemble ;
C'est que tout est flatté, les détails & l'ensemble,
Tout.

JULIE, *à part & pleurant presque.*
Terville du moins n'entend pas.

Mde. MELCOUR.
Ce regard!
Là, cet air! ... Puis-je donc vous mener quelque part?

(*Julie a le cœur gros, est prête à pleurer; sa mere attendrie lui prend la main & dit d'un ton plus doux :*)

Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'usage
Dont on berce partout les filles de votre âge;
Et... baisez-moi.

(*Appercevant son mari.*)
Rentrez.

(*Julie sort, M. Melcour remarque son air abbattu & s'arrête un instant.*)

---

## SCENE X.

Mde. MELCOUR, M. MELCOUR.

MELCOUR.

Je puis enfin parler,
Nous voilà seuls ; j'ai cru devoir dissimuler,
Pour ne pas éclater j'ai gardé le silence.

Mde. MELCOUR.

Je me suis fait, Monsieur, la même violence
Pour ne pas éclater; entre nous, ce portrait,
N'a pas le sens commun, je le dis à regret.

MELCOUR, *d'un ton sec.*

Madame, j'avois cru vous plaire & vous surprendre,
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre
La liste des partis?...

M. MELCOURR.

La liste!

MELCOUR.

Ils sont nombreux.

Mde. MELCOUR.

Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons; puisqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de sa beauté commence à se répandre...

Mde. MELCOUR.

Vîte, voyons.

MELCOUR.

D'abord, Monsieur de Bourlevoix
Riche, homme de finance, &...

Mde. MELCOUR.

Pour ce premier choix,
Vous m'en dispenserez. On le dit très-aimable,
Mais tous ces messieurs-là sont d'un luxe effroyable;
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

MELCOUR.
Autrefois.
Mde. MELCOUR
Aujourd'hui. Follement prodigué.
Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En chateaux, en boudoirs, en ... fottises connues.
MELCOUR.
Celui que je propofe eft modefte & rangé.
Mde. MELCOUR.
Tant mieux pour lui; paffons.
MELCOUR.
Monfieur de Norangé,
Jeune & brave Officier, qui dans plufieurs affaires ...
Mde. MELCOUR.
Oh! je refpecte fort meffieurs vos Militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, & j'ai fu quelquefois
Qu'avec de tels maris on eft veuve fix mois.
Un Héros... ne vit guère; ou s'il revoit fa femme,
Monfieur arrive un jour au lever de Madame,
Heureux de rapporter, pour prix de fes exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.
MELCOUR.
Mais quel déchaînement!
Mde. MELCOUR.
Mais non, rien de plus fage.
MELCOUR.
Que la Beauté du moins foit le prix du courage;
Et ne condamnez point, Madame, au célibat
Les appuis généreux du Trône & de l'Etat.
Mde: MELCOUR.
Ah! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie;

Que je ne passe point l'autre, je vous supplie,
A trembler pour un gendre.
MELCOUR, *d'un air d'humeur très-marqué.*
Eh bien, ne tremblez pas;
Mais vous déchirerez ainsi tous les états.
Il n'en est pas un seul, si l'on veut en médire,
Qui par quelque côté, ne prête à la satyre.
Mde. MELCOUR.
Après.
MELCOUR.
Que direz-vous du comte de Gercour,
Homme de qualité, connu, bien à la Cour?
Mde. MELCOUR.
Qu'il nous convient, je pense, un peu moins que les autres.
Ma fille, un grand Seigneur! Quels projets sont les votres?
Je lui veux un mari qui sache au moins l'aimer,
L'aimer quoique sa femme; & vous m'allez nommer
Un homme de la Cour!
MELCOUR, *étonné de ces refus continuels, la regarde un instant.*
Enfin...
Mde. MELCOUR.
Mais cette liste
Ne finit point.
MELCOUR.
Un homme encor jeune, un peu triste...
Mde. MELCOUR.
Le Président? sortir pour aller au Palais,
Rentrer, dîner en poste, & ne souper jamais;

Un Préſident qui ſoupe eſt un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi! pour ne pas ſouper!...

Mde. MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite;
Mais tant ſoit peu de morgue, épineux quelque-
fois,
Et tellement au fait du dédale des loix,
Des tours & des détours, qu'ils plaident pere,
mere,
Enfans, petits-enfans: ſi ma fille m'eſt chere,
Les procès me font peur.

MELCOUR *s'emportant.*

Quel diable de travers!
Votre eſprit eſt grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire;
Vous reculez de peur au nom du Militaire;
L'homme de Cour, titré, n'en a pas plus d'accès;
A tous les Préſidens vous faites le procès:
Il ne nous reſte plus, Madame, que l'Egliſe.

Mde. MELCOUR.

Vous vous trompez; faut-il qu'enfin je vous le diſe,
Monſieur? j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR *étonné.*

Vous?

Mde. MELCOUR.

Moi; naiſſance, biens, mœurs, tout eſt aſſorti.

MELCOUR *d'un air de joie.*

Terville ſûrement?

Mde. MELCOUR *ſouriant.*

Point. L'homme à qui je penſe
N'ira pas diſſiper un héritage immenſe,

Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même, aimer sa femme, ses enfans,
Des querelles d'autrui ne se mêlera guères,
Et donnera son tems à ses propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Mde. MELCOUR.

C'est-là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Mde. MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;
J'ai l'état de ses biens, je vais vous en instruire,
Vous montrer ses papiers; mais... souffrez qu'on respire;
Ma tête, & tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'est connu?

Mde. MELCOUR.

Un peu; venez.

*(Elle porte une main sur sa tête, & appuie l'autre sur le bras de M. Melcour.*

MELCOUR *à part.*

Vilmon hélas! a trop bien vu.



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

JULIE, VILMON, TERVILLE.

JULIE, *à elle-même.*

Ciel !

TERVILLE, *à lui-même.*

J'en deviendrai fou.

VILMON, *à lui-même.*

Se peut-il ?

TERVILLE, *à Vilmon.*

Une mere !

Enfin, vous entendez.

JULIE, *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire ?

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monfieur, vous le pouvez.

TERVILLE.

Je vous dirai bien plus, c'eft que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu Mademoifelle.

Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,
Conduit à ce couvent; & vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON, *à lui-même.*

Un homme de Province!

JULIE.

Oui, ma mere est entrée
Avec un grand Monsieur qui m'a désespérée;
J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure?

JULIE.

Hélas!
Je n'en sais rien encor, mais... je ne le crois pas,
Mais je sais qu'il m'épouse.

TERVILLE.

Ah Dieux! Mademoiselle,
Vous n'y consentez point. Jurez d'être fidele,
Et de le bien haïr & de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage?

JULIE, *d'un air timide.*

Oh! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi!
Jugez de son courage à cette voix tremblante.

TERVILLE, *impétueusement.*

Si j'allois me jetter aux genoux de sa tante?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'est pas fort éprise de vous;

Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,
Que vous lui vantez peu cette nièce si chère,
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mere.
Oh! c'est un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis.
Depuis deux mortels mois je les ai trop suivis.
Courtisan assidu... (d'une mere cruelle,)
Je souffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle,
Lui dis qu'elle est charmante; &, d'après ce beau plan,
J'ai su m'indisposer Madame de Nozan,
Je brûle, & je me tais; le beau-pere l'ignore:
Présentement, Monsieur, faut-il attendre encore,
Pour demander sa main, qu'un autre ait épousé?
Me le conseillez-vous?

VILMON, *après avoir hésité en apparence.*

Non; rien de plus aisé
Que d'avoir leur aveu, c'est celui de la mere
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire;
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh! laissez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs, je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout crûment que son beau mariage

N'a

N'a pas le fens commun.

JULIE

Oui; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne fe fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer fon gendre avant une heure.

JULIE.

Que je préférerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup fûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu! je fais tout ce qu'il faut lui dire;
Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'ofer la contredire?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'acheve, les parens
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfans.

JULIE.

Sans doute.

Un peu plutôt, Madame exigeoit le ſilence.
Je m'empreſſe du moins à vous remercier.
C'eſt à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître & Madame & ſa fille,
Et bien-tôt, grace à vous, je ſuis de la famille.

VILMON, *à part.*

Bien-tôt! Et grace à moi!

JERSAC.

Monſieur connoît mon bien.

Mde. MELCOUR.

Monſieur m'a fort vanté ſa Terre de Vaugien.

JERSAC.

Bon! je l'y fis un jour ſouper avec des femmes;
Même il y fut charmant, très-goûté de nos Dames.

Mde. MELCOUR.

Comme ici.

JERSAC.

Plus, ma Charge, un aſſez bon effet;
Entre les mains d'un homme, on ſait bien ce que c'eſt.
Ma maiſon de campagne auſſi, vous l'avez vue?

VILMON, *diſtrait.*

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois! elle vous eſt connue.

VILMON, *à part.*

O! dans quel maudit piége elle a ſu m'engager!

JERSAC.

De belles eaux, un parc, un vaſte potager,
[*à Mde. Melcour.*]
Cinq cents arpens de bois mis en coupe réglée.
[*A Vilmon.*]

Plus, ma Terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec?

JERSAC.

Très bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin; vous en boirez.

VILMON, *toûjours distrait.*

Fort bon,

JERSAC, *à Mde. Melcour.*

C'est un fief, & ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite Terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guère.
En attendant j'afferme; & puis, pour dernier lot,
Deux parens dont j'hérite... & qui mourront bientôt.

VILMON.

Vous avez leur parole?

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaise,
L'un a quatre-vingt ans, l'autre soixante & seize.
[*A Mde. Melcour.*]
La tante? Sur son bien on peut compter?

Mde. MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'est plus... très-jeune.

VILMON, *à part.*

Elle est très-verte encor.
Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre. (*à Jersac.*)
Il faut malgré son bien, lui permettre de vivre.

JERSAC, *riant.*

Il eſt vrai qu'aux parens on doit quelques égards.
-- J'ai vu deux fois la niece. Ah ! les plus beaux regards ! . . .

VILMON, *à part.*

Bon !

JERSAC.

Une taille !

VILMON, *malignement.*

Un teint.

JERSAC.

Les roſes du bel âge.

Mde. MELCOUR.

Les roſes ? la beauté n'eſt qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La ſienne durera.

VILMON.

Croyez-vous ?

JERSAC.

Je prétends
Vous la ramener belle encor à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit !

JERSAC.

Nos Dames de Bayonne
Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

Mde. MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont aſſez l'air boudeur.

JERSAC, *d'un air de confidence.*

Nous eſpérons dans peu vous appeller grand-mere.

De ses petits-enfans on est, je crois, bien fiere!
VILMON.
Plus que des siens, dit-on.
JERSAC.
On vous en enverra,
Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.
Mde. MELCOUR.
Mon mari vous attend.
JERSAC, *à Vilmon.*
Quel bonheur nous rassemble!
Qui m'eut dit autrefois, quand nous fîmes ensemble
Le grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je serois à Paris marié de sa main?
*(Il lui serre tendrement la main & s'en va.)*
VILMON, *à part.*
Marié de ma main; c'est moi qui le marie!

## SCENE IV.

Mr. MELCOUR, VILMON.

VILMON.

MAis, est-ce tout de bon? Est-ce plaisanterie?
J'entends déja des cris sur cet enlévement.
Sa tante qui l'adore...
Mde. MELCOUR.
Eh! c'est précisément
Sa tante qui l'adore & la gâte sans cesse,

Que je dois sensément séparer de sa niéce.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux...
l'avoir.

VILMON.

Choisissés dans Paris...

Mde. MELCOUR.

Dans Paris! pour y voir
Mille travers? des fats blasés dès leur jeunesse,
Ne pouvant rien aimer pas même une maîtresse,
Des sottises de mode, un tas de jeunes fous,
Très-prodigues amans, très-volages époux,
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses,
Des enfans renommés par cent extravagances,
En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déja les jours de leurs parens.
Avouez: cet air-ci, pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux?

Mde. MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, Madame,
On n'est pas plus farouche.

Mde. MELCOUR.

Un fat est moins couru;
On y rougit du vice & non de la vertu,
Nos puérilités n'y tournent pas les têtes;
Au lieu de parler bals, soupers, *proverbes*, fêtes,
On pense à des devoirs, on vit chez soi content;
Peut-être un agréable est là moins important;
En revanche on y voit des époux & des peres,
Plus de bonheur, & moins de riens & de mi-
seres.

VILMON.

Mais...

Mde. MELCOUR.

Je l'ai résolu.

VILMON.

Mais...

Mde. MELCOUR.

Pardon, tous vos *mais*
Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

Mde. MELCOUR, *après un silence.*

Sauriez-vous un parti?

VILMON.

Peut-être.

Mde. MELCOUR.

Qui?

VILMON.

Terville.
-- Vous riez? moi, je crois qu'il seroit difficile
De trouver mieux; bien né, jeune, riche.

Mde. MELCOUR.

Oui vraiment.

VILMON.

D'une figure...

Mde. MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un esprit...

Mde. MELCOUR.

Charmant.
Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique,

Empressé sens fadeur, gai sans être caustique,
Le meilleur ton, par-tout également gouté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les graces de son âge & la raison du vôtre.

VILMON *souriant.*

Eh bien! convenez-en, ce gendre éclipse l'autre.

Mde. MELCOUR, *souriant aussi.*

Il ne le sera point.

VILMON.

Il vous convient.

Mde. MELCOUR.

Très-fort.

VILMON.

Vous le voyez souvent.

Mde. MELCOUR.

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

Mde. MELCOUR, *avec une impatience gaie.*

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

Med. MELCOUR *piquée.*

Oh! point du tout.

VILMON.

Peut-être
Ses assiduités...

Mde. MELCOUR.

Vous croyez le connoître;
Il aime ailleurs; adieu. Vous qui savez tout voir,
Vous auriez dû, Monsieur, vous en appercevoir.

*(en riant.)*

Cette difficulté, je crois, n'eſt pas légère.

VILMON *à part.*

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.
Il aime ailleurs ? (*haut.*)

Mde. MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, ſans doute ?

Mde. MELCOUR *ſouriant.*

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris ?

Mde. MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon ;
Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle
Ne ſe dérange un peu ; mais...

VILMON.

Vous ſerez cruelle.

Mde. MELCOUR.

Adieu.

VILMON *à part.*

Maudits conſeils !

---

## SCENE V.

Mde. MELCOUR, VILMON, TERVILLE.

VILMON *appercevant Terville, à part.*

Juſtement le voici.
Bon.

Mde. MELCOUR *à part.*

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON *en sortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.

Oui; mais je crains...

---

## SCENE VI.

Mde. MELCOUR, TERVILLE.

*Mde. Melcour va pour sortir.*

TERVILLE, *timide & embarrassé.*

DAignerez-vous m'entendre,
Madame?... je veux... j'ose... oui, je dois vous apprendre
Un secret... dans mon cœur trop long-temps retenu;
Si je differe encor...

Mde. MELCOUR, *souriant.*

Ce secret m'est connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes discours ont pu vous en instruire,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire;
Non, vous ne savez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'esprit,
De graces? décidez du bonheur de ma vie;
Mon sort dépend de vous.

Mde. MELCOUR, *gaiement.*

De moi? quelle folie! [*à part.*]

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, se déclarer en forme.
[*Haut.*]
Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain espoir.

TERVILLE.
O Ciel!

Mde. MELCOUR, *d'un air noble & presque sérieux.*
Finissons; à mon gré,
Tout ce petit roman a déjà trop duré,
Trop; & puis, ce beau feu (que je crois très-sincère,)
A Monsieur de Melcour ne peut-il pas déplaire?

TERVILLE.
Il l'ignore; d'ailleurs, il partage vos goûts;
Il est si complaisant, a tant d'égards pour vous!

Mde. MELCOUR, *avec un éclat de rire.*
Tant d'égards! tant d'égards! l'expression m'étonne.
Vous appellez égards!... elle est neuve, très-bonne.

TERVILLE.
Votre gaîté, Madame, est cruelle pour moi;
Décidez, prononcez.

Mde. MELCOUR.
Terville, je ne doi,
Ni ne puis vous entendre; il faut que je vous laisse.

TERVILLE.
Je connois mon rival; je sais votre promesse
Et vos engagemens; vous me sacrifiez;
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

Mde. MELCOUR.

Quoi! des engagemens! un rival! mais quel ftile?
Je ne vous entends plus, vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le fuis de douleur. Si Julie, en ce jour,
Si votre fille enfin eft le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

Mde. MELCOUR, *très-étonnée.*

Ma fille!

TERVILLE.

Je l'adore.

Faut-il vous le jurer, vous le redire encore?
Je l'ai vue au couvent & l'aime pour jamais.
A fon premier regard je fentis que j'aimois.
Un oncle me parloit d'Hortenfe, d'Emilie;
Je repouffai cet oncle, & parlai de Julie:
Ne m'en fachez pas gré, c'eft qu'elle éclipfe tout.
Seul, feule à mes yeux, je la voyois par tout.
J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je penfe,
Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
De venir l'arracher à ces bras maternels;
Ne me fuppofez point des projets fi cruels.
Près de vous, trop heureux, dans Paris, l'un & l'autre,
Vos goûts feront nos goûts; votre maifon, la nôtre. (*après une paufe.*)
Quoi! vous m'abandonnez à tout mon défefpoir!



## SCENE VII.

**Mde. MELCOUR, TERVILLE, Mde. NOZAN.**

Mde. NOZAN, *dans le fond se tournant vers la couliſſe.*

NOn, Monſieur de Jerſac, non. Je prétends la voir.

(*Elle s'avance & s'arrête voyant Terville qui s'eſt jetté une ſeconde fois aux pieds de Mde. Melcour.*)

TERVILLE.

Vous ne me dites rien! Il y va de ma vie.

Mde. NOZAN, *très-étonnée.*

Fort bien!

TERVILLE *ſe relevant.*

Parlez pour moi, Madame, je vous prie.

Mde. NOZAN, *avec indignation.*

Perd-il la tête? allez.

TERVILLE.

Juſte Ciel! -- Je ne voi
Qu'un ſeul homme qui puiſſe avoir pitié de moi;
Courons. (*Il ſort.*)

Mde. NOZAN, *le ſuivant de l'œil.*

Mais en effet!



## SCENE VIII.

Mde. MELCOUR, Mde. NOZAN.

Mde. NOZAN.

LA découverte eſt bonne:
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.
On veut plaire, on s'expoſe; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenans, & de plus, enhardis.
Très-pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,
Ils viennent ſupplier qu'on daigne les entendre,
Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux;
Les étourdis font bien, oui, le tort n'eſt pas d'eux
On quête adroitement ces belles entrepriſes;
Je n'entendis jamais, moi, de telles ſottiſes.

Mde. MELCOUR.

Que veut dire ce bruit?

Mde. NOZAN.

Ce bruit?

Mde. MELCOUR.

Qu'entendez-vous?

Mde. NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ſes propos ſi doux,
De ſes ſouris flatteurs, de ſes coups-d'œil, des vôtres,
Et d'égards pour vous ſeule & d'oubli pour les autres,
Car ils ne voient plus rien quand ils ont le cœur pris,
Ou ne voient qu'un objet. Ces tranquilles maris!

Non... que j'ose penser...

Mde. MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle?

Mde. NOZAN.

Le traître! & pas un mot, une douce parole
A ma charmante niéce! entre ces deux portraits,
Monsieur n'étoit frappé que du vôtre; vos traits
Vos traits seuls le charmoient. Qu'il a su me dé-
plaire!

Mde. MELCOUR, *très-vivement.*

Et vous aviez raison.

Mde. NOZAN, *à demi-voix.*

Vous qui seriez sa mere.
Le petit sot!

Mde. MELCOUR.

Sa mere!

Mde. NOZAN.

Et voilà donc pourquoi
On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Baïonne, à Pekin, mais il a du m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici!

*(Elle est interrompue par M. Melcour.)*

---

## SCENE IX.

Mde. MELCOUR, M. MELCOUR, Mde. NOZAN.

M. MELCOUR, *avec joie.*

On se querelle encor? Quoi! qu'est-ce que ceci? Eh

Eh, félicitez-vous; excellente nouvelle!

Mde. NOZAN.

(*à part.*) (*à Melcour.*)

Ces maris sont plaisans! excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Ecoutez, écoutez; Terville est amoureux.

Mde. MELCOUR, *d'un air tranquille.*

Monsieur, je le savois.

MELCOUR.

Nous sommes trop heureux;
Mais épris comme un fou, comme on l'est à son âge.
Il presse, il sollicite, il veut en mariage...

Mde. NOZAN.

En mariage! qui?

MELCOUR.

Julie.

Mde. NOZAN.

Ah! quelle erreur!
Quoi, Julie!

Mde. MELCOUR, *avec un sourire forcé.*

Oui, Julie.

Mde. NOZAN.

O Ciel! pardon, ma sœur,
Pardon. J'ai pu penser, [n'étiez-vous pas surprise?]
Que c'est vous qu'il aimoit! je me suis bien méprise.
Mais comme il étoit tendre! & moi, je vous ai dit!...
Me pardonnerez-vous? j'avois perdu l'esprit.

Mde. MELÇOUR.

Oui, Madame.

Mde. NOZAN.

Je suis injuste, extravagante.

Mde. MELÇOUR.

Oui, Madame.

Mde. NOZAN.

Etourdie.

Mde. MELCOUR.

Eh oui.

Mde. NOZAN.

Presque méchante,
Vous devez m'en vouloir.

Mde. MELCOUR.

Eh non.

Mde. NOZAN.

J'ai des remords.

Mde MELCOUR.

Gardez-les, tout est dit.

Mde. NOZAN.

Oh! lorsque j'ai des torts,
Je sais les réparer & bien vîte.

Mde. MELCOUR.

Par d'autres.

Mde. NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR, *très-étonné.*

Quels discours sont les vôtres?
Quelle énigme!

Mde. NOZAN.

Monsieur, rien ne peut m'excuser.
Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuser

Jusqu'à croire Terville ... occupé de Madame.

(*bas à M. Melcour.*)

Elle est bien; mais ma niéce.

Mde. MELCOUR, *se rapproche & entend; à part.*

Impertinente femme!

Mde. NOZAN.

J'ai pensé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.
Maintenant à vos piéds je verrois l'univers,
Je croirois l'univers amoureux de ma niéce
Et qu'on vous parle d'elle; adieu.

(*Elle s'en va.*)

Mde. MELCOUR, *à part.*

Cruelle espéce!

MELCOUR.

Terville auroit bien du parler un peu plutôt;
Mais vous, qui le saviez, pourquoi n'en dire mot?

Mde. NOZAN, *revenant & prenant Mde. Melcour par la main.*

Vous m'avez pardonné, ma sœur, cette méprise?
Point de rancune.

Mde. MELCOUR.

Encor?

Mde. NOZAN.

Mon Dieu! quelle sottise!

Mille, mille pardons.

## SCENE X.

Mde. MELCOUR, M. MELCOUR.

Mde. MELCOUR, *regardant au fond du Théâtre.*

ELle va revenir.

MELCOUR, *de même.*

Non.-- Elle est un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fonds. O ça, ce mariage...

Mde. MELCOUR.

Vous allez m'en parler ?

MELCOUR.

N'eut-il que l'avantage
De fixer près de vous...

Mde. MELCOUR.

Bon! unir deux enfans!
A-t-on un caractere, une tête à vingt ans?
Le beau projet! Monsieur, c'est immoler Julie,
C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR, *vivement.*

C'est faire leur bonheur: Terville en est charmé;
Terville l'aime trop, pour n'en pas être aimé.

Mde. MELCOUR, *vivement.*

J'entends; c'est pour cela que je la lui refuse.
Ces belles passions dont l'éloquence amuse
Feront bien réussir des contes, des romans.
Des mariages, non; je crains les engoûmens.
Faut-il s'idolâtrer avant de se connoître?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer?

Mde. MELCOUR.

Peut-être.

Ces nœuds feroient plus sûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroissent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me semble,
Leur demander d'abord si l'amour les rassemble,
Si par enthousiasme ils viennent se lier...

MELCOUR, *l'interrompant d'un air froid.*

Et répondent ils, *Oui:* vîte les renvoyer.

Mde. MELCOUR.

Sans doute. -- Est-ce l'amour qu'il faut prendre
pour guide? (*avec chaleur.*)
Une telle union veut un esprit solide.
L'avenir, l'avenir: voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conserver, des enfans à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illustre,
Des postes importans & qui donnent du lustre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,
C'est ce dont il s'agit, & de tendres amans
S'inquietent fort peu de tout cela, je pense.

(*Elle se détourne pour sortir; aux premiers mots de M. Melcour elle s'arrête & paroît l'écouter avec impatience.*

MELCOUR.

Très-bien! à deux époux prêcher l'indifférence.
Moins d'intérêt, Madame, & plus de sentiment,
Croyez-moi, le bonheur que l'on goûte en s'aimant
Nuit aux frivolités & non pas aux affaires.
Eh, pourquoi n'est-il plus d'enfans, d'époux, de
peres?

Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés?
C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés,
C'est que, grace à l'orgueil, l'hymen même est avare;
C'est qu'on unit les biens; les cœurs, on les sépare.

Mde. MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défens d'aimer.
Et puis votre Terville à trop su m'allarmer;
Sa fievre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une... petite tête a pu tourner la sienne.
Si comme moi: Monsieur, vous l'aviez entendu!
Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu;
En mots entrecoupés exprimant son délire,
Criant, n'écoutant rien! (*à demi-voix.*)
Puisqu'il faut vous le dire
Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame, c'est ainsi
Que je viens de le voir & j'en ètois ravi.

Mde. MELCOUR.

Ravi!

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de si funeste?

Mde. MELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractére reste,
Et de ces cœurs brulans il faut se défier.
Lui-même il aideroit à me justifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême;
C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime,
Qu'il l'épouse, & demain sa sensibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité;

D'un autre objet peut-être, ou plus ou moins aimable,

MELCOUR.

Oh! je ſens tout le prix d'un être raiſonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avoûrai pourtant,
D'un cœur ſenſible & chaud le mien eſt plus content,.
Ces cœurs-là ſont les bons. Eh! d'abord ils préviennent,
Ils peuvent s'égarer; mais bien-tôt ils reviennent,
Juſques dans leurs écarts eſtimés, généreux,
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconſtant auroit encor pour elle
Les ſoins d'un cœur honnête & d'un ami fidele.
Bref, ce Monſieur Jerſac eſt ici peu connu;
Il arrive... d'hier! à peine l'ai-je vu,
Une charge, du bien; quels titres pour nous plaire!
Terville eſt eſtimé, Madame, il vous révére,
Votre ſœur eſt pour lui, je l'aime & je le dois:
Vous me l'avez loué vous-meme mille fois.

Mde. MELCOUR.

Et je veux bien encor, Monſieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne ſoit point...

MELCOUR.

Votre gendre.

Mde. MELCOUR.

Terville...
Ne le ſera jamais; enfin, vous dis-je...

MELCOUR.

Enfin,
Vous voilà réſolue?

Mad. MELCOUR.

Oui, tel est mon dessein...
Que rien ne peut changer, ni ma sœur, ni vous même. [*Elle veut sortir.*]

MELCOUR, *l'arrête, & après un silence.*

Julie est votre fille, il est vrai, mais je l'aime;
Mais de ses premiers ans mes yeux furent témoins,
Elle est la mienne aussi: tendresses, maîtres, soins...
Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, personne ne l'ignore.
Et, quand pour vôtre hymen j'osai me présenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter?
Celle de voir un jour dans la même famille,
Les fils d'un second lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens,
J'ai défendu ses droits, j'ai même accru ses biens,
Vous m'avez vu son pere, & non pas son beau-pere:
Je saurai l'être encor.

Mad. MELCOUR.

Ne suis-je point sa mere?
Et, si je peux souscrire à cet éloignement,
Si mon cœur se résout...

MELCOUR.

Madame, franchement
Dans un cœur maternel ce courage me blesse.

Mde. MELCOUR.

De ma fille, en un mot, Monsieur, je suis maitresse,
Et maitresse absolue. [*Elle veut sortir.*]

MELCOUR, *l'arrête encore.*

Oui, mais pour son bonheur,
Et le mien en dépend; je dis plus, mon honneur.
Que diroit-on par-tout? que c'est-là mon ouvrage;

Qu'une ame intéressée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, & ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuseroient d'une coupable adresse,
D'autres, plus indulgens, d'une lâche foiblesse.

Mde. MELCOUR.

Le monde est ridicule, injuste, faux, jaloux...

MELCOUR.

Voici présentement ce qu'il diroit de vous.

Mde. MELCOUR.

Je sais le mépriser, & m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a sans doute une excellente mere,
Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps,
Que peut-être elle a tort d'avoir déjà seize ans,
Que de jeux, de plaisirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïssez pas de vous voir adorée...
Eh! que sais-je? Madame, ils seroient assez fous
Pour aller vous prêter des sentimens jaloux.

Mde. MELCOUR.

Quoi, Monsieur!...

MELCOUR.

Au couvent vous l'auriez retenue
Deux ans de trop. Ici personne ne l'a vue;
Vous avez tout-à-coup suspendu vos concerts;
Vos soupers si brillans, sont aujourd'hui déserts;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,
La scene du tableau, celle des Thuilleries,
Et Terville éconduit, & Jersac préféré:
Faut-il vous parler net, enfin? -- Je les croirai,
Si je ne suis ici détrompé par vous-même.

Mde. MELCOUR *prête à ſortir.*

S'il faut vous détromper en changeant de ſyſtême,
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,
A Monſieur de Jerſac faire un ſot compliment,
Le chaſſer, accepter un étourdi pour gendre,
De vos ſoupçons, Monſieur, rien ne peut me dé-
fendre,
Et j'oſe m'y livrer.

[*Mad. Nozan reparoît & s'arrête dans le fond.*]

Au ſurplus, je vous voi
Vous, Madame, Vilmon, tous ligués contre moi;
Mais ma fille peut-être obéit à ſa mere,
Je diſpoſe des biens que m'a laiſſés ſon pere,
J'ai mon avis auſſi, j'ai des droits, un pouvoir,
(*d'un ton plus doux.*)
Et je m'en vais ſonger à les faire valoir.

---

## SCENE XI.

M. MELCOUR, Mde. NOZAN.

*Ils ſe regardent quelque tems d'un air triſte ſans ſe parler.*

Mde. NOZAN.

QUoi! je viens de donner une fauſſe eſpé-
rance
A notre chere enfant!

MELCOUR.

Dieux, quelle préférence!

Quel hymen! comme vous, j'en gémis; mais hélas!
Madame, elle le veut.

Mde. NOZAN.

Moi, je ne le veux pas,
Cela ne sera pas. Monsieur gémit, soupire!

MELCOUR.

Eh! que n'ai-je pas dit?...

Mde. NOZAN.

Il s'agit bien de dire!
Ces maris! ils ont tous l'orgueil de commander;
Et quand il faut vouloir ne savent que céder.
*(en se retournant.)*
Mais c'est être à la fois ridicule & barbare,
Madame. -- On nous l'enleve! ô Ciel! on nous
sépare! *(à Melcour.)*
Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,
Vous ne me comptez point. Non, Madame ma
sœur.
Je cours chez nos parens, chez tous; je vais contre
elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau Provincial! Oh! de la tête aux pieds,
Comme je vais le peindre! Ils seront effrayés
De cet enlevement. A Bayonne, son gendre!
Je voudrois, par plaisir, qu'il fut-là pour m'entendre.
Si je ne réussis... mais je réussirai,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vîte, le moment
presse,
Allons. -- Ma pauvre nièce, hélas! ma pauvre
nièce!

## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

JULIE, TERVILLE.

JULIE, *s'avançant peu à peu, & regardant derriere elle.*

AH! Terville... Monſieur, j'ai peine à reſpirer.
Je m'échappe un inſtant, je vais vîte rentrer.
C'eſt la premiere fois... je ſuis toute tremblante,
Que je vous parle ſeule.

TERVILLE.

Eh bien donc? votre tante?

JULIE, *toûjours l'air inquiet, regardant derriere elle à droite & à gauche, même jeu pendant toute la Scene.*

Ma tante? Elle eſt ſortie, & tarde à revenir.
Mais ma mere! grand Dieu, que vais-je devenir?
Elle m'a dit encore, & même avec colere...

TERVILLE.

D'épouſer ce Jerſac?

JULIE.

Et puis d'un ton ſévere,
Très-ſec... m'a dit de vous. Oh! bien du mal. -- *hélas!*
M'auroit-elle dit vrai? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal? Comment! parlez, parlez, Mademoiselle...

JULIE, *toûjours allarmée.*

N'entendez-vous rien?

TERVILLE *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi, que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les instans.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans!
Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractere,
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guere;
Je ne sais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur; elle vous croit... léger,
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.
Je me suis récriée & j'ai dit (devant elle)
Que vous me paroissiez plein de sens, de raison,
Et qu'elle se trompoit.

TERVILLE, *lui baise la main avec transport.*

Est-ce tout?

JULIE.

Mon Dieu non,
Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,
Près du dernier reproche.

TERVILLE, *effrayé.*

Et quel est-il?

JULIE, *pleurant presque.*

Je n'ose,

Je n'ose vous le dire; il m'a percé le cœur.

TERVILLE, *avec plus d'effroi.*

Qu'est-ce donc? Ciel! d'abord ce n'est rien sur l'honneur.

JULIE.

Mon Dieu si.

TERVILLE.

Comment donc! parlez, je vous conjure,
L'honneur!

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je? elle m'assure
Que bientôt...

TERVILLE.

Que bien-tôt?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE, *souriant.*

Non, elle veut par-là, colorer ses refus...

JULIE, *l'interrompant.*

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer, & qui sans doute m'aime,
Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et qu'elle n'ait raison.

TERVILLE, *avec chaleur.*

O Dieux! vous le croiriez!
Elle ne le croit pas, l'artifice est visible.
Mais il faudroit d'abord que cela fût possible.
Ciel! plus cruellement peut-on me soupçonner?

Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner;
Il pouvoit me coûter votre cœur... & la vie.
Je cesserois d'aimer! j'aimerois moins Julie!
Moi -- Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer,
Qui veut-elle que j'aime, ou que je puisse aimer,
Si jamais... je ne puis achever; la parole
Me manque à cette idée; elle est cruelle & folle.

JULIE.

Je le pense de même.

TERVILLE.

Allons, rassurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,
Sa vue avec bonté sur moi s'est attachée,
J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée:
Mais tout-à-coup... Monsieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais?

JULIE.

Mais

Elle m'a défendu de vous parler jamais.

[*Elle fuit.*]

Ne me retenez pas, elle peut nous surprendre.

TERVILLE, *la retenant.*

Un mot.

JULIE, *tremblante.*

Quittez ma main... O ciel! je crois l'entendre.

(*Elle fuit très-vîte jusqu'au fond du Théâtre, & appercevant sa tante, elle s'arrête & revient peu-à-peu.*

## SCENE II.

JULIE, Mde. NOZAN, TERVILLE.

Mde. NOZAN, *ſans ſe montrer.*

J'Ai couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.
(*Elle entre.*)
Ah bon Dieu! quelles gens! quelles gens! quels propos!
Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.
D'abord notre Comteſſe, a peine réveillée,
Paſſant les nuits au jeu. J'entre, on me fait aſ-ſeoir,
*Quoi*! *ſi matin*! Matin! à ſept heures du ſoir:
Baillant, frottant ſes yeux: *La petite eſt jolie,*
*Je l'aime, votre niéce; eh bien, on la marie?*
Le tout d'un ton traînant à me faire périr.
Je l'interromps, m'explique & l'invite à courir,
A me ſuivre par-tout. *Moi*! *pour un mariage?*
*M'en meler! non, Madame, il faut bien du courage*
*Pour marier les gens.*

TERVILLE, *qui l'écoute avec impatience,*
Mais, votre Magiſtrat?

JULIE.
Eh bien?

Mde. NOZAN.
Avoit encor ſa robe & ſon rabat.

TERVILLE.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

Mde. NOZAN.

Je vous en félicite.
Monsieur le Président me pérore; il me cite
Des loix! *La loi, Madame; ordonne expressément ...*
*-- Qu'une mere, Monsieur, très-ridiculement*
*Dispose de sa fille? -- Oui, telle est l'ordonnance:*
*Que de se marier l'enfant eut la licence,*
*Ce seroit pis encor.*

TERVILLE, *criant.*

Mais, Monsieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

Mde. NOZAN.

Eh, c'est ce que j'ai dit.
Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
Des chevaux! je le hais. Et la jeune Cénie?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent.

JULIE.

Oh! celle-là d'abord
M'aime, & j'en suis bien sûre.

Mde. NOZAN.

Elle t'aime, hé oui, fort;
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,
Ma petite étourdie essayoit avec grace
Un Domino. -- *Pardon, je vais ce soir au Bal,*
*Madame, regardez, il ne me va point mal.*
Et je parlois de toi!

JULIE.

Quels parens!

TERVILLE.

Quelles ames!

Nul n'a pitié de nous?

Mde. NOZAN.

Nul.

JULIE, *d'un air ingénu & plein de bonne foi.*

Pas même les femmes?

Mde. NOZAN.

Bon, & le jeu! le Bal!

TERVILLE.

Oh! bien, puifqu'en ce jour

Mere, parens, & monfieur de Melcour,
Et vous-même, Madame, à qui Julie eft chere,
Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mere,)
Puifque rien ou ne veut ou ne peut nous fervir,

(*à lui-même.*)

Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

Mde. NOZAN, *à elle-même.*

Il eft tems d'être enfin & moins bête & moins bonne.

JULIE, *à elle-même.*

Que je le haïrai!

Mde. NOZAN.

Madame, j'abandonne

Vous, Melcour, cet Hôtel...

JULIE.

Eh quoi, ma tante, eh quoi!

Mde. NOZAN.

Oui, ma niéce, je veux ne plus fonger qu'à moi.

JULIE.

Ah Ciel! me féparer pour jamais de ma mere,

De Monſieur de Melcour que j'aime comme un
pere,
Et vous ma tante, auſſi, me ſéparer de vous,
Pour... ſuivre un étranger dont on fait mon
époux! (*Elle regarde Terville.*)
Quitter enfin, quitter... Ah! je ſuis donc perdue.
(*Elle s'en va.*)

Mde. NOZAN.

Déſobéis, crois moi, je t'ai bien défendue,
Défends-toi maintenant.

---

## SCENE III.

Mde. NOZAN TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'eſt-il plus d'eſpoir?

Mde. NOZAN.

Je vais trouver Jerſac, & lui dire: homme noir,
Homme affreux, je ſais bien, moi, ce qui t'intéreſſe,
Tu cherches mon argent encor plus que ma niece;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh, Julie eſt ſi belle! Il la prendra pour rien.

Mde. NOZAN.

J'irai devant ma ſœur & toute la famille
Brûler le teſtament que j'ai fait pour ſa fille.

TERVILLE.

Bon! n'en feriez-vous pas un autre avant deux
jours?

Mde. NOZAN.

Deux jours, deux mois, deux ans! C'en eſt fait
pour toûjours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas; vous êtes bonne.

Mde. NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

Mde. NOZAN.

Non, ma ſœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

Mde. NOZAN, *à elle-même en ſe jettant dans un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?
Pauvre dupe! -- Ils devoient me ménager peut-
être.
-- Ma chere belle-ſœur, vous allez me connoî-
tre...
Et me croire, j'eſpere; oui, oui, nous allons
voir.

TERVILLE, *à lui-même.*

Moi, je ne prends conſeil que de mon déſeſpoir;
Il faut, ſans plus tarder, faire un coup de ma
tête. (*Il ſort.*)



## SCENE IV.

Mde. NOZAN, VILMON.

VILMON, *à part.*

SAchons ce qu'elle a fait.

Mde. NOZAN *à part, après un ſilence.*

Après tout, qui m'arrête ?

VILMON.

Vous les avez tous vus ?

Mde. NOZAN.

Tous.

VILMON.

En ſi peu de tems ?

Eh bien?

Mde. NOZAN, *ſe levant.*

Eh bien, Monſieur, je ne veux ni n'entens
Que votre Baïonnois, qu'un triſte perſonnage
Qui vient de faire en poſte un ſot & long voyage
Pour me ravir ma nièce & pour me dépouiller,
(Service où votre zèle a ſu ſe ſignaler)
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule ſans moi; je ne ſuis point ſa tante;
Mon bien n'eſt pas pour lui ... je me marie.

VILMON, *ſouriant.*

Eh quoi! ...

Mde. NOZAN.

Monſieur rit, je ſuis vieille.

VILMON.

Oh non; même je croi...

Mde. NOZAN.

Vous mentez, je le fuis; oui, vieille, très-majeure,
Mais j'aurai trois maris, fi je veux, tout-à-l'heure,
Je fuis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je, entre nous,
Vous demander ici?...

Mde. NOZAN.

Qui j'époufe? Mais... vous.
Je ferai très-paifible & très-fidele époufe,
Nullement exigeante, & moins encor jaloufe.
Vous ferez, vous, Monfienr, ce qui vous convien-
dra,
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangemens font très-bons; mais Julie!
Votre niéce, une enfant!...

Mde. NOZAN.

Que j'aime à la folie,
M'allez-vous dire? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne-foi...

Mde. NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma niéce plus que moi?
Dois-je donc, après tout, l'aimer plus que fa
mere?
Comment! un inconnu, quelle abfurde chimère!
Froidement de fa chaife à nos yeux defcendra,
Prendra mon bien, ma niéce, & puis repartira!
Mais vous êtes plaifant.

VILMON.

Mais vous allez plus vîte;
Vous la déshéritez.

Mde. NOZAN, *pleurant.*

Oui, je la déshérite,
Et la mere, & la fille & son cruel époux,
J'ai tout vu, tout pesé. [ *En essuyant ses larmes.* ]
Monsieur... me voulez-vous?
Ne me voulez-vous point?

VILMON.

Serai-je assez barbare?...

Mde. NOZAN.

Vous connoissez Dornet, ennuyeux, gauche, avare,
Il est amoureux fou de huit cent mille francs!
Je ne le puis souffrir; balancez, je le prends;
Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire
Que vous n'êtes pas riche. -- On ne me répond pas?
Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON, *à part.*

N'allons pas la brusquer sur une étourderie. [*haut.*]
Je suis tout décidé.

Mde. NOZAN.

Mais, sans plaisanterie!

VILMON.

Oui, Madame.

Mde. NOZAN.

Je puis y compter?

VILMON.

Sûrement.

Mde. NOZAN.

Aller chez le Notaire? y courir? -- Un moment.

[*Elle tire un crayon & des tablettes.*]

Votre nom de baptême?

VILMON.

Alexandre.

Mde. NOZAN.

Votre âge?

VILMON.

Hé, cinquante-deux ans, ſonnés.

Mde. NOZAN.

Pas davantage?

Je vous en croyois plus; c'eſt neuf ans moins que moi.

Ni pere ni mere?

VILMON.

Oui.

Mde. NOZAN.

Tant mieux: ma ſœur, je croi,

Me les feroit haïr.

VILMON, *à part.*

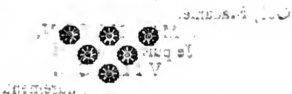
Son idée eſt heureuſe.

Mde. NOZAN, *fermant ſes tablettes.*

Madame de Melcour, vous ſerez furieuſe,

Je m'en flatte du moins.

(*Elle veut ſortir & l'apperçoit.*)



## SCENE V.

Mde. NOZAN, Mde. MELCOUR. VILMON.

Mde. MELCOUR.

EH bien, Madame, eh bien?
Etes-vous décidée?

Mde. NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien
A Monsieur... que j'épouse. (*elle salue & s'en va.*)

## SCENE VI.

Mde. MELCOUR, VILMON.

Mde. MELCOUR, *effrayée, se tait un instant.*

ELle est folle, je pense.
Je n'entends rien, Monsieur, à cette extravagance;
Me l'expliquerez-vous?

VILMON.

Mais elle veut, je croi...

Mde. MELCOUR.

Déshériter sa niéce?

VILMON.

Et m'épouser; oui, moi;
Madame, grace à vous.

## SCENE VII.

Mde. MELCOUR, JERSAC, VILMON.

JERSAC, *dans le fond.*

BOn Dieu! l'étrange femme!
C'eſt votre belle-ſœur dont je parle, Madame,
J'approche; elle me fuit; me jette un mot ou deux;
Elle avoit preſque l'air de m'arracher les yeux.

Mde. MELCOUR, *à Vilmon, d'un air indigné.*

(*à Jerſac.*) (*à part.*)
Je ſors... Je vais... Jerſac reculeroit, ſans doute.

(*Haut.*)
Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute,
Ne vous effrayez pas. (*Elle ſort.*)

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer ?

## SCENE VIII.

JERSAC, VILMON.

JERSAC.

MAis ils s'entendent tous pour me contrarier !
Une niéce boudeuſe, une tante revêche,

Une mere qui fuit, un beau-pere qui prêche,
Un ami, des plus secs! un petit insensé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleversé;
Qui me cherchoit par-tout! Que veut-on? quelle
rage!

VILMON.

Le petit insensé veut vous tuer, je gage:
La petite boudeuse a peu de gout pour vous;
Le beau-pére qui l'aime, appuie un autre
époux;
Et la tante soustrait dix mille écus de rente...

JERSAC.

De la Dot?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Oh, oh!

VILMON.

Mais, notre tante
Est folle de sa niéce, & vous voit arriver
Du fond de la Biscaïe exprès pour l'enlever...

JERSAC, *d'un air pensif.*

Eh que ne parle-t-elle? On peut la satisfaire,
Et...

VILMON, *finement.*

Rester à Paris? Cela ne se peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non!

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après.

VILMON.

Et vos parens,

Une famille.

JERSAC.

Bah!

VILMON.

Tous vos arrangemens;

Cela feroit trop fou.

JERSAC.

Cela feroit très-fage.

VILMON.

Vous ne le ferez-point.

JERSAC.

Je le ferai; j'enrage!

VILMON.

L'idée à mon avis...

JERSAC, *très-content.*

Lumineufe à mon gré.

VILMON.

Vous ne la fuivrez point.

JERSAC, *avec une impatience gaie.*

Parbleu, je la fuivrai.

De mon éloignement elle me fait un crime,
A cela près, Monfieur, j'ai, je crois, fon eftime;
Eh bien! je vends ma charge; elle en croira plutôt
Ce facrifice-là, qu'une promeffe, un mot;
Et tout eft applani: la tante moins rebelle
Me paye en bons contrats ce que je fais pour elle;
Le fenfible Melcour à mon hymen foufcrit;
Pour la premiere fois la niece me fourit;
Dans ce moment de joie, (elle eft jeune, elle eft
femme,)

L'amour peut aisément se glisser dans son ame.
Mais la mere!... Vilmon, la mere! que d'heureux!
Notre Hôtel près du sien, sa fille sous ses yeux!
A toute heure, par-tout, dans les cercles, à table,
On se voit, on se fête, on est inséparable.
L'une me garde, l'autre, observez ce point-ci;
Une mere au besoin veille pour un mari;
Adieu. Sans perdre tems je vais chez dix notaires,
J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,
Ami de ces Messieurs, & qui dans peu de jours
Peut me débarrasser de ma charge; j'y cours.
J'en placerai les fonds.

VILMON, *riant.*

L'agréable surprise
Que vous nous ménagez!

JERSAC, *riant aussi.*

J'avoue avec franchise
(*en s'en allant.*)
Que je n'y pensois pas; soit. Excellent moyen!

VILMON, *seul.*

Pour nous.

---

## SCENE IX.

Mde. MELCOUR, VILMON.

Mde. MELCOUR, *d'un air troublé.*

MAudite sœur! Elle va, n'entend rien,
Monsieur de Melcour même, allarmé de sa fuite,

N'a pu me l'arrêter, & vole à sa poursuite.
Mais vous, Monsieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'est encor perdu;
Jersac (rassurez-vous) va vous être rendu,
Je le sais prêt encor à remplir votre attente.

Mde. MELCOUR, *avec joie.*

Quoi, Monsieur!...

VILMON, *lentement.*

Il fait plus; pour le bien de la tante...
Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris;
Il vient de m'en instruire, & ne m'a pas surpris.
Les mœurs de la Province avoient votre suffrage,
Et non pas le séjour; on les garde à son âge.
L'heureux projet! Madame, il remedie à tout;
Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût,
Il laisse à votre fille une tante, une mere;
Il ne vous prive point d'une fille si chere;
Il me rend votre estime, & j'en suis très-jaloux,
Madame: en la perdant, je perdois plus que vous.

---

## *SCENE X.*

Mde. MELCOUR, *seule.*

AVec quelle douceur cet homme m'assassine!
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac, ma sœur, un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant!
Et moi-même après tout, j'ai peine à m'en défendre,

Oui, je crains d'écouter un ſentiment trop tendre,
D'être auſſi foible qu'eux. -- Quoiqu'il puiſſe arriver,
C'eſt pour ſon intérêt que je veux m'en priver;
J'ai peut-être un moyen.

---

## SCENE XI.

Mde. MELCOUR, TERVILLE.

TERVILLE, *de loin.*

AH! Madame, qu'entends-je?
Eſt-il vrai? Sauriez-vous? Quel changement étrange!
Il vend, dit-on ſa charge, & ſe fixe à Paris.

Mde. MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille eſt ſans doute à ce prix.
C'en eſt fait!...

Mde. MELCOUR.

N'allez pas rejouer une ſcene,
Crier, geſticuler. L'objet de tant de haine,
Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,
De ma fille, Monſieur, n'eſt point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il?

Mde. MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE, *avec une joie excessive.*

C'est me sauver la vie.
Quoi! vous daignez enfin lui refuser Julie!
Il ne l'épouse point? Madame, l'heureux jour!
Vous avec donc pitié de moi, de mon amour?
Eh bien! je dois, je puis vous le dire à vous-même;
Julie... il en est tems, vous savez si je l'aime,
Vous savez si ce cœur est pour elle enflammé;
J'ai le bonheur... je suis... j'ose me croire aimé.

Mde. MELCOUR, *d'un ton de dépit.*

Que Julie à vos feux soit propice ou sévère,
Qu'elle vous aime ou non; Monsieur, je suis sa mere;
Je l'ai dit, le répete, & c'est un dessein pris,
Je n'établirai point ma fille dans Paris;
Jersac veut s'y fixer, Jersac n'est plus mon gendre. *(avec finesse.)*
Par la même raison vous n'y pouvez prétendre,
Par la même raison je la refuserois
A vingt autres partis.

TERVILLE.

Qu'entends-je? Je pourrois!...

Mde. MELCOUR.

Vous pourriez... vous fixer?...

TERVILLE.

Madame, au bout du monde,
Partout, dans un désert.

Mde. MELCOUR *à part, avec joie.*

Sa démence est profonde. *(haut.)*
La Province, Monsieur, lorsqu'à Paris déja...

TERVILLE.

La Province, Madame? Eh l'on n'est bien que là.

C'est-là

C'eſt-là qu'on ſait aimer, qu'on jouit de ſon ame,
Qu'on eſt heureux, je dis heureux, près de ſa femme;
Point de diſtractions, les momens les plus doux;
On ne vit que pour elle, elle auſſi que pour vous;
Chaque jour, chaque inſtant, chaque lieu vous raſſemble;
On ne ſe quitte pas, on dîne, on ſoupe enſemble;
Julie... ô la Province eſt un divin ſéjour!

Mde. MELCOUR, *toûjours plus contente.*

Change-t-on de liens, de demeure en un jour?
Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame, au moment même.
Je puis... vous le ſavez; & je ſuis libre & j'aime.

Mde. MELCOUR.

Bon! promeſſe d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

Mde. MELCOUR.

L'honneur, oui; mais pourtant il vous faudroit, Monſieur;
Un état.

TERVILLE.

Une charge? Eh, qu'à cela ne tienne; (*à part*)
Mais Jerſac, m'a-t-on dit, penſe à quitter la ſienne;
O Ciel! Si je pouvois!... Je crois l'appercevoir.

Mde. MELCOUR, *à part, très-gaie.*

Que de gens étonnés!

TERVILLE, *à lui-même.*

Je reviens. Quel eſpoir!
Dieux!

## SCENE XII.

Mde. MELCOUR, *& dans le fond du Théâtre* M. MELCOUR, Mde. NOZAN, *ayant chacun à la main un contrat.*

Mde. NOZAN, *à Melcour.*

Qu'elle cede enfin, que je la per-
suade,
Ou... ceci dure trop, j'en tomberois malade,
Je veux me bien porter. -- Madame, écoutez-moi.
Vous voyez ce papier?

Mde. MELCOUR, *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

Mde. NOZAN.

Bon. Ce n'est qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dressé, tout prêt, & qui m'engage
A Monsieur de Vilmon; vous entendez?

Mde. MELCOUR.

J'entends.

Mde. NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cens mille francs.

MELCOUR, *à sa femme.*

Moi, je vous en propose un autre tout contraire,
Où, grace à moi, Julie est nommée héritiere,
Et que Madame encore a bien voulu dicter.
Vous avez à choisir, pourriez-vous hésiter?

Mde. MELCOUR, *gaiement.*

Quoi! deux contrats?

Mde. NOZAN.

Oui, deux; par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

Mde. NOZAN, *d'un ton dur.*

Ou ma niéce.

MELCOUR.

Oui, Julie...;

Mde. NOZAN.

Epouse non Jersac; mais Terville.

Mde. MELCOUR.

Fort bien.

Mde. NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, sans excepter rien.

Mde. NOZAN.

Vous riez? mais ma sœur, mais je dois me connoître.
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très-inutilement; car ici, dès ce jour,
La chose sera faite & faite sans retour.

Mde. MELCOUR.

C'est une tyrannie.

Mde. NOZAN, *veut prendre une plume.*

Allons.

MELCOUR *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire?

## SCENE XIII.

M. MELCOUR, Mde. MELCOUR, JULIE, Mde. NOZAN, VILMON.

MELCOUR *à Julie.*

VEnez, venez tomber aux pieds de votre mere,
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider;
Et je n'ai qu'une grace, hélas! à demander...

Mde. NOZAN, *pleurant aussi.*

Tais-toi, petite sotte, imbécille pleureuse;
Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.
*(à Mde. Melcour d'un ton très-ferme.)*
Ou signez, ou je signe.

## SCENE XIV.

M. MELCOUR, Mde. MELCOUR, TERVILLE, JULIE, JERSAC, Mde. NOZAN, VILMON.

TERVILLE *accourant, à Mde. Melcour; il se place entre elle & sa fille.*

ENfin, je suis heureux.

JERSAC *accourant, à Mde. Nozan.*

Enfin je suis, Madame, au comble de mes vœux,
Plus de charge.

TERVILLE, *à Mde. Melcour.*

Je l'ai; je me fixe à Baïonne.

JERSAC, *à Mde. Noȥan.*

Je me fixe à Paris.

Mde. MELCOUR.

Mais, Monſieur, je m'étonne . . .

TERVILLE.

Qu'en auſſi peu de temps . . .

JERSAC.

Nous ayons pu traiter?

TERVILLE.

Monſieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et Monſieur, d'acheter.

TERVILLE, *à Mde. Melcour.*

Nous venons de ſigner un écrit l'un & l'autre.

JERSAC, *à Mde. Noȥan.*

Chez vous-même, un dédit.

[*Il le montre.*]

TERVILLE, *à Julie.*

Quel bonheur eſt le nôtre!

JERSAC, *à Julie.*

Il veut dire le mien.

VILMON, *étonné.*

Qu'ai-je donc fait ici?

MELCOUR.

Terville, y penſez-vous?

Mde. NOZAN, *à Terville.*

Quoi! monſtre, vous auſſi . . .

[*Terville va ſe placer à côté de Mde. Noȥan, & Jerſac à côté de Mde. Melcour.*]

TERVILLE.

(*à Melcour.*) (*à Vilmon.*)

O Madame, Monfieur, Monfieur, Mademoifelle!
Suis-je donc fi coupable en quittant tout pour elle?

[*à Mde. Nozan.*]

Pardon, que voulez-vous? Que faut-il? Son bonheur?
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,
A mes foins. Il n'eft rien dont je ne vous réponde;

[*à Melcour.*]

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde,
Je ferai fon ami, fon époux, fon amant,
Eh! je n'ai pas befoin d'en faire le ferment.

JULIE.

Non ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime:
Mais ne difpofez point de moi, malgré moi-même.

Mde. NOZAN, *à Mde. Melcour.*

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah! J'ai trop défuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord fans doute en mon abfence,
J'aime mieux m'éloigner & pleurer en filence;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toûjours. [*En fe jettant aux pieds de fa mere.*]
C'eft votre fille, hélas! c'eft moi qui vous conjure.

Mde. MELCOUR, *attendrie.*

Je ne réfifte plus au cri de la Nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune; en un jour, je faifois le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime:

Ma fille, je le sens, j'aurois fait le mien même.
Reste auprès de ta mere, & soyons tous heureux:
Je t'unis à Terville. *( Elle signe. )*

TERVILLE.

O Ciel!

JULIE.

Qu'entends-je?

MELCOUR, *avec joie.*

Dieux!

Mde. NOZAN, *avec joie.*

Ma sœur!

Mde. MELCOUR, *à Jersac.*

Vous ne veniez, Monsieur, dans ma famille...

Mde. NOZAN.

Que pour compter des sacs & marchander sa fille.

Mde. MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal;
Je viens en poste, exprès, marier mon rival!
On me trompe à plaisir; & par un tour d'adresse,
On m'enleve à la fois ma charge & ma maitresse;
Et je paîrois encor ce dédit! Non morbleu,
Non, fallût il plaider pendant vingt ans. Adieu.
*( Il sort. )*

Mde. NOZAN, *à Jersac.*

Je paîrai le dédit.

## SCENE XV. & Derniere.

M. MELCOUR, TERVILLE, Mde. MELCOUR, JULIE, VILMON, Mde. NOZAN.

Mde. MELCOUR.

EMbraffez-moi, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille!

TERVILLE.

Nous allons vivre enfemble!

JULIE.

O jour heureux pour moi!

Mde. NOZAN, *à Vilmon.*

Vous étiez peu tenté de m'époufer, je croi?
Ah ma fœur! pour jamais comptez fur ma tendreffe. [*aux autres Acteurs.*]
Vous voyez; rien ne peut réfifter à ma niéce.

**FIN.**



# *L'HONNETE*
# CRIMINEL
## *DRAME.*

Par Monſieur **DE FALBAIRE.**

## PERSONNAGES.

LE COMTE D'ANPLACE, *Commandant des Galères.*

CECILE, *veuve de Monsieur d'Orfeuil, riche Négociant.*

ANDRE', *galérien.*

Mr. D'OLBAN.

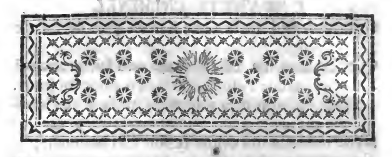
AMELIE, *amie de Cécile.*

LISIMON, *vieillard.*

FRONTIN, PERNELLE, } *laquais de Cécile.*

*Un laquais du Comte.*

*La Scene est à Toulon sur le bord de la mer.*



# L'HONNETE CRIMINEL

## DRAME.

### ACTE PREMIER.

*Le Théâtre repréſente la mer dans le fond, avec la partie d'une Galere dont le reſte eſt caché. On voit à gauche la maiſon où logent Cécile & Amélie, & à droite celle du Commandant.*

### SCENE PREMIERE.

ANDRÉ *ſeul ſur le rivage.*

LE lever du Soleil, en ce brillant lointain,
Ne m'a jamais ſemblé ſi beau que ce matin.
La mer paroît tranquille, & le ciel ſans nuage
Promet aux matelots un jour exempt d'orage . . .

Pour moi seul sur la terre il n'est plus de beaux
jours !
Que sert le calme, hélas ! quand on a fait naufrage ?
J'ai tout perdu ; l'espoir m'est ravi pour toûjours.
Dieu, qui vois mes tourmens, tu sai si j'en murmure !
Signe honteux du crime & son vil châtiment,
Cette chaîne est bien chère à mon cœur innocent.
J'aime à sentir son poids. La vertu, la nature
Répandent sur mes maux un charme consolant.
Non, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous que je
pleure,
O pere infortuné ! vous dont jusqu'à cette heure
J'ignore le destin... sans doute il est affreux.
Pauvre, errant, fugitif, mon pere malheureux
Traîne en quelque désert sa languissante vie...
Ou bien dans l'amertume il l'a déja finie.
Oui, depuis que je suis enchaîné sur ce bord,
S'il n'eût pas succombé sous ses peines cruelles,
Sans doute j'aurois eu de lui quelques nouvelles :
Mais mon pere n'est plus, mon pauvre pere est
mort !
Que fait donc à présent ma déplorable mere ?
Assise sur sa tombe, remplissant l'air de cris,
Sans appui, sans secours, au sein de la misere,
Peut être en ce moment elle appelle son fils.
Elle l'appelle en vain !... ô regrets ! ô tendresse !
Quelle main prendra soin de sa triste vieillesse ?
Si je pouvois du moins lui faire parvenir
Le peu d'argent qu'ici, depuis mon esclavage,
J'ai par un long travail gagné sur ce rivage !...
A qui m'adresserai-je, & comment découvrir ?...

Dans la compaſſion les malheureux eſperent,
Mais au bruit de nos fers la pitié ſemble fuir;
A nôtre approche, hélas! tous les cœurs ſe reſſerrent,
Et ſe font un devoir de ne pas s'attendrir! . .
Cherchons pourtant encor quelque étranger, peut-être
Plus ſenſible . . .

## SCENE II.

LE COMTE D'ANPLACE, ANDRÉ, *un Laquais du Comte.*

LE COMTE, *à ſon Laquais.*

AUſſi-tôt qu'on les verra paroître,
*(au Galérien.)*
Viens m'avertir. Et toi, retourne ſur ton bord.
Tu ne peux aujourd'hui travailler ſur le port.
De la Marine ici j'attends deux Commiſſaires
Qui viennent de Toulon viſiter les Galeres.
André, ſois à ton banc comme tous les forçats,
Mais ſonge qu'avec eux je ne te confonds pas.
*(André ſort.)*

## SCENE III.

LE COMTE D'ANPLACE *ſeul.*

AH! je vais donc revoir ma charmante Amélie!
Et je dois ce bonheur à ſon aimable amie;

Elles sont en ces lieux ! voyage fortuné,
Que croit à peine encor mon esprit étonné !
Jour heureux, je vais être aux pieds de ce que
j'aime !
O chere amante ! ô vous dont la tendresse extrême
Refusant pour moi seul les plus riches partis,
Conserve à mon amour un cœur d'un si grand prix,
Quand pourrons-nous enfin unir nos destinées ?
En vain nous nous aimons : hélas ! malgré nos
feux
Il passera peut-être encor bien des années,
Avant qu'un doux lien puisse combler nos vœux.
Oncle injuste !... oui, c'est lui, son préjugé bar.
bare
Qui seul, tant qu'il vivra, nous retient ; nous sé.
pare...
Il me vend cher les biens qu'il prétend me donner !
Elle n'est pas noble ! elle ? Amélie : ô blasphême !
La noblesse n'est rien, ou c'est la vertu même.
Je gémis, quand j'entends ainsi déraisonner,
Quand je vois la sottise, ( & tout le monde y
tombe )
De consulter les morts, de fouiller dans leur
tombe,
Pour savoir si l'on doit estimer les vivans.
Des cadavres pourtant n'illustrent pas les gens ;
Ils n'y sont rien, sur tout lorsque l'on se marie.
Quoi ! l'on me soutiendra que je me mésalie,
En épousant les mœurs, la vertu, la beauté ?
Et l'orgueil n'inventa la vaine qualité,
Que pour y suppléer, & la mettre à leur place.

## SCENE IV.

LE COMTE D'ANPLACE, CECILE, AMELIE, FRONTIN.

LE COMTE.

Quoi ! si tard arrivée, & je vous vois déjà ?
De la route pourtant vous deviez être lasse :
La chaleur, l'équipage, enfin tout le tracas....

CECILE.

Qui vient voir ses amis ne se fatigue pas,
Ou l'on est délassé si tôt qu'on les embrasse.

LE COMTE.

Vous n'en pouvez douter, l'amitié dans ces lieux
Partage avec l'amour mon cœur entre vous deux.
C'est donc vous que je vois, c'est vous, belle
Amélie !
A vos genoux enfin je puis ..,

AMELIE, *se jettent au cou de Cécile.*

O mon amie !
Cachez dans votre sein mon trouble & ma rougeur.

CECILE.

Et pourquoi donc rougir ? Vous faut-il avoir honte
D'une innocente ardeur que mérite le Comte ?
Pourquoi voudriez-vous lui cacher son bonheur ?
De tous les sentimens qu'inspire la nature,
L'amour est le plus beau, quand la vertu l'épure.

AMELIE.

Ah! qu'il connoît assez à quel point il m'est cher?
Pour lui secrétement prévenue, attendrie,
A répondre à ses feux par vous même enhardie,
Mon cœur avec le sien dès long-temps s'est ouvert,
Vous me l'aviez permis. O ma chere Cécile!
O vous, ma protectrice & mon unique asyle!
Vos bontés m'arrachant au plus funeste sort
M'ont rendu les parens que me ravit la mort.
Vous faites plus pour moi qu'une sœur, qu'une mere.
Indulgente, attentive, à tous mes vœux hélas!
Vos généreuses mains...

CECILE.

Y pensez vous, ma chere!
Ehquoi! vous me louez! ne nous aimons nous pas?
Tout est dit. D'autres soins ici m'ont amenée:
Je viens pour y conclure enfin votre hyménée.
Je veux, il en est temps, vous donner pour époux,
Un amant vertueux & si digne de vous.

AMELIE.

Qui, moi? qu'avec le Comte à présent je m'engage?
Sans fortune, sans nom, par d'imprudens liens
Je le ferois encor déshériter des siens?
Moi! je voudrois...

LE COMTE.

Madame, il n'est point d'avantage
Que je ne sacrifie, & je renonce aux biens...

AMELIE.

Quand à ce sacrifice un amant se résigne,
Celle

Celle qui le permet en eſt toûjours indigne.
Non, je vous aime trop.

LE COMTE.

Si je ne conſultois
Que mon propre penchant, que mes deſirs ſecrets,
Je vous preſſerois plus de daigner vous y rendre;
Mais j'héſite, il eſt vrai, je crains en ce moment
De ne pouvoir vous faire un ſort aſſez brillant,
Mon oncle eſt vieux, peut-être il vaudroit mieux attendre.

CECILE.

Parens durs & cruels qui nous tyranniſez,
Vous en voyez le prix! Trouvez-vous donc des charmes
A ſecher par avance, à prévenir les larmes
Dont vos tombeaux un jour devoient être arroſés! (*au Comte.*)
Monſieur, vous n'attendrez le trépas de perſonne
Pour vivre heureux. Je crois que de votre oncle au plus
Vous pourriez à ſa mort avoir cent mille écus?
C'eſt où va ſa fortune. Eh bien, moi je les donne
En dot à mon amie... Oui, je rends grace aux Cieux
D'être riche en ce jour, d'avoir en héritage
Eu des biens dont je puis faire un ſi digne uſage.
C'eſt en les partageant qu'on en jouit le mieux.

AMELIE.

Tant de bonté m'accable autant qu'elle me flatte,
Vous voulez, malgré moi, me forcer d'être ingrate.
Que faire pour répondre à de ſi grands bienfaits.

CECILE.

Rien que les accepter, & n'en parler jamais.

AMELIE.

Non, l'honneur, le devoir me défend l'un & l'autre.
C'eſt à mon amitié de modérer la vôtre;
D'en arrêter l'excès ſans jamais l'oublier,
De refuſer vos dons & de les publier.
Je ne recevrai point...

CECILE.

Arrêtez, Amélie;
Vos refus bleſſeroient le cœur de votre amie...
Hâtons nous d'aſſûrer votre félicité. [*à part.*]
Vous ſavez que bien-tôt... Hélas! trop tôt peut-être!
Il faudra que j'engage auſſi ma liberté.
Mais avant de la perdre entre les bras d'un maître,
J'aurai la joie au moins d'en avoir dans ces lieux
Fait un dernier uſage en faveur de vous deux.

AMELIE.

Trop généreuſe amie!

LE COMTE.

O femme incomparable!
Sexe toûjours charmant, & ſouvent adorable!

[ *Ils prennent chacun une main de Cécile & la baiſent avec tranſport.*]

CECILE.

Modérez ces tranſports, vous ne me devez rien:
On travaille pour ſoi lorſque l'on fait le bien.
Aimez-vous, aimez-moi; c'eſt le prix qu'oſe attendre...

## SCENE V.

LE COMTE D'ANPLACE, CECILE, AMELIE, *un Laquais du Comte.*

LE LAQUAIS.

ILs arrivent, Monſieur, ils viennent de deſcendre
Au logis que pour eux on a fait préparer.

LE COMTE.

De vous quelques momens il faut me ſéparer;
[*à Cécile, & à Amélie.*]
Vous me le permettez. Ce ſont des Commiſſaires
Envoyés par la cour. Je ne tarderai gueres
[*à Cécile en baiſant la main d'Amélie.*]
A venir vous rejoindre. Ah! Madame, croyez
Qu'à jamais tous les deux nous ſommes à vos pieds.

## SCENE VI.

CECILE, AMELIE.

AMELIE.

EH quoi! vous ſoupirez? toûjours triſte, rêveuſe,
Vous faites mon bonheur, & n'êtes pas heureuſe?
Vos larmes, malgré vous ſont prêtes à couler;

Vous avez des chagrins que vous voulez céler.

CELICE.

Tout le monde a les ſiens, c'eſt notre deſtinée.

AMELIE.

Et pourquoi dans mon ſein craignez vous d'epancher,
Ceux qui vous font gémir? d'où vient me les cacher?
Plus que vous même, hélas! je ſuis infortunée,
Si vous ne les oſez confier à ma foi,
Vous ſoupçonnez mon cœur, & vous doutez de moi,
N'eſt ce que par des dons qu'on prouve ſa tendreſſe,
Ah! c'eſt votre douleur, & non votre richeſſe,
Que ma vive amitié demande à partager.
Le récit de vos maux pourroit les ſoulager.
Senſible également, notre ame ſe reſſemble;
pour conſolation nous pleurerons enſemble.

CECILE.

Eh bien, ce ſont vos feux, votre raviſſement,
C'eſt de votre bonheur le ſpectacle touchant
Qui vient de m'attendrir. Ma chere, à cette vue,
(Pour le cacher, hélas, j'ai fait de vains efforts.)
Mes ſens ſe ſont troublés, mon ame s'eſt émue,
Ah! je ne gouterai jamais ces doux tranſports.
Par des devoirs cruels en tout temps entraînée,
Je fus à l'infortune en naiſſant condamnée.

AMELIE.

Mais ſi Monſieur d'Olban n'eſt pas de votre gout,
Si vous ne l'aimez point, qui vous force après tout
A l'épouſer? De vous n'êtes vous pas maitreſſe?

CECILE.

Je ne sais: je voudrois remplir les derniers vœux
D'un époux qui pour moi montra tant de tendresse.
Avant que pour toûjours la mort fermât ses yeux,
„ De mes biens, me dit-il, je vous fais hèritiere:
„ J'ai pourtant un neveu, mais Cécile, j'espere
„ Que peut-être à son sort unissant vos destins,
„ Vous lui rendrez ces biens que je laisse en vos mains.
„ Puisse mon cher d'Olban vous aimer & vous plaire!

AMELIE.

Soit. Mais à vous toucher s'il n'est point parvenu,
Vous n'êtes engagée à rien, la chose est claire.
Au fond de l'Amérique il a long-tems vécu,
Et rendu misantrope en ce climat sauvage,
Il en a pris les mœurs.

CECILE.

Il n'en est revenu
Qu'afin de m'épouser.

AMELIE.

Non: sans ce mariage
Ses affaires toûjours exigeoient le voyage.
On lui faisoit déjà ce terrible procès...

CECILE.

Il en attend la fin; pour presser davantage
Nôtre union...

AMELIE.

On dit que pour lui le succès
Semble encor très douteux.

CECILE.

Et moi, j'en répondrois,

Je crois Monſieur d'Olban vraiment irréprochable,
Tout ſon crime eſt d'avoir réprimé des abus
Qu'il n'eût pu tolérer ſans ſe rendre coupable,
Et ſes accuſateurs ſont des fripons connus.

AMELIE.

N'importe. A-t-il daigné voir ſeulement un Juge?
Il a des ſentimens bons avant le déluge;
Mais qui ſont à préſent un vice capital.
De cet eſprit gothique il ſe trouvera mal.

CECILE.

Je ne hais pourtant pas en lui ce caractere.
Il a je ne ſais quoi d'aſſez conforme au mien.
Sa rudeſſe eſt l'effet d'une franchiſe auſtere;
S'il n'eſt homme du monde, il eſt homme de bien;
Ainſi, qu'envers autrui, pour lui-même rigide,
Sa vertu ſans vernis eſt âpre, mais ſolide.
Je l'eſtime, & peut-être au gré de ſon deſir,
Eût il pu m'inſpirer un ſentiment plus tendre,
Si mon cœur à l'amour pouvoit encor s'ouvrir.

AMELIE.

A ce deuil éternel je ne peux rien comprendre;
Car de ſes ſoixante ans votre époux approchoit,
Et c'eſt un âge enfin ſi différent du vôtre!
Vous n'aviez point du tout été faits l'un pour
l'autre.

CECILE.

Ma rougeur t'en dit trop: apprends donc un ſecret
Qui doit être couvert d'un éternel ſilence,
Et qu'à ton amitié je taiſois à regret.
J'ai pleuré mon mari; mais la reconnoiſſance,
Les devoirs ſeuls, ma chere, ont cauſé ma dou-
leur.

Quand j'époufai d'Orfeuil, la volonté d'un pere
Me fit de cet hymen un malheur néceffaire:
On ne donna ma main qu'en déchirant mon cœur.

AMELIE.

Voilà donc le fujet de la mélancolie
Dont le fombre nuage obfcurcit vos beaux jours.
Peut être d'autres feux votre ame alors remplie...

CECILE.

Ils ne font pas éteints, & j'en brûle toûjours.
Quand on aime une fois, n'eft-ce pas pour la vie?
Je ne fuis point coupable. Hélas! par mes parens
Cet amour malheureux fut approuvé long temps.
Ils étoient établis au fein d'une province,
Où beaucoup d'habitans encore féparés
De la Religion, de l'Etat & du Prince,
Dans la nuit de l'erreur demeurent égarés.
En vain au changement tout chez nous les invite,
Ils s'obftinent à fuivre une fecte profcrite.
Par hafard avec nous dans la même maifon
Demeuroit un Miniftre appellé Lifimon.
C'étoit un homme droit, fimple, aimant fa patrie,
Zélé pour fon parti, l'avouant fans détour.
Le foin de rendre heureufe une époufe chérie,
Et d'élever un fils, feul fruit de leur amour,
Lui faifoit auprès d'eux, dans fa retraite obfcure,
Goûter ce charme doux qu'a toûjours la nature:
Seulement de leurs bras s'arrachant quelquefois,
En des lieux écartés il alloit à fes freres
Prêcher la patience, & réunir leur voix
Pour faire enfemble au Ciel d'innocentes prieres.
S'il n'eût eu des vertus, helas! qu'aurions nous fait?
Un Seigneur opulent de notre voifinage,

Pour qui depuis long-temps mon pere travailloit,
Mourut ſans le payer.

AMELIE.

C'eſt aſſez là l'uſage
Etabli chez les grands.

CECILE.

Tous les biens qu'il laiſſoit
Etoient ſubſtitués. Un héritier avare,
Envers les créanciers uſa d'un droit barbare,
Et leur fit perdre à tous ce qui leur étoit dû:
Mon pere ruiné par ce coup imprévu,
A ſes engagemens ne put plus ſatisfaire.
Tout fut ſaiſi chez lui: de ces affreux inſtans
Je me ſouviens toûjours. Ma mere aſſiſe à terre
Pouſſoit de longs ſanglots; j'étois ſur ſes genoux,
Et je pleurois auſſi de ſa douleur amère,
Mon pere ſeul, debout, l'œil attaché ſur nous,
Gardoit en nous fixant un ſilence farouche.
Pas un mot, un ſoupir n'échappoit de ſa bouche:
On eût dit qu'il avoit perdu le ſentiment.
Quand Liſimon entra. „ J'apprends en ce moment
„ Vos malheurs, lui dit il, conſolez-vous mon frere;
„ Car, pour honorer Dieu de diverſes façons,
„ Nous n'en ſommes pas moins enfans du même pere;
„ Et ce pere commun veut que nous nous aimions,
„ Je viens pour vous offrir ce que la Providence
„ A mis en mon pouvoir, un aſyle & des ſoins;
„ Venez chez moi. Mon ſort eſt loin de l'opulence,
„ Mais je peux quelque temps fournir à vos beſoins,

„ Et nous partagerons le peu que je possede,
„ Jusqu'à ce qu'à vos maux trouvant quelque remede;
„ En votre ancien état on vous ait rétabli.
En finissant ces mots, qui m'ont été depuis
Répétés tant de fois, ses levres me sourirent;
Il me prit par la main & m'emmena chez lui,
Où mon pere & ma mere en pleurant nous suivirent.

AMELIE.

Ce que vous dites-là me paroit inoui.
Quoi! de tels sentimens ces gens seroient capables?
On me les avoit peints sous des traits effroyables.

CECILE.

On vous trompoit. Contre eux, on est trop prévenu;
En plaignant leurs erreurs, honorons leur vertu.
Il faut être equitable.

AMELIE.

Achevez, je vous prie,
Un récit qui déjà m'a si fort attendrie.
Que votre état, Madame, étoit triste & touchant!
Parlez: que fit enfin cet homme respectable?

CECILE.

Son zéle nous tira d'un désastre si grand;
Il fit parmi les siens une quête abondante,
Qui, pour le réparer, fut plus que suffisante.
Mais de nos bienfaiteurs ne nous séparant plus
Nous ne fimes dès lors qu'une même famille,
Et Lisimon sembla m'adopter pour sa fille;
Tandis que mes parens, à l'ouvrage assidus;
Travailloient l'un & l'autre, & par reconnoissance

Tâchoient d'entretenir leurs hôtes dans l'aiſance;
Liſimon m'élevoit avec le jeune André.
C'eſt ainſi qu'on nommoit ſon fils, qui de mon
âge...

AMELIE.

J'entends. Un doux penchant...

CECILE.

Fut le fatal ouvrage
Du ſort contre tous deux en ſecret conjuré.
L'amitié, qui d'abord uniſſoit notre enfance,
S'accrut avec les ans & fit place à l'amour.
On approuvoit nos feux, & pour cette alliance
Nos parens de concert avoient fixé le jour,
Quand un ſoudain trépas nous enleva ma mere.
O mon Dieu! s'il eſt vrai que réprouvé du ciel
Cet hymen à tes yeux ait paru criminel,
N'étoit ce qu'en frappant une tête ſi chere,
Que tu pouvois hélas! rompre ces triſtes nœuds!
Que ce coup fut cruel! dans le fond de mon ame
La plaie en ſaigne encore, & rien jamais...

## SCENE VII.

CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Cecile.*

MAdame,
Monſieur d'Olban arrive, & je viens en ces lieux
De voir un des ſes gens. Il m'à dit que ſon maître
Le ſuivoit de fort près.

CECILE.

Qu'entends je? je frémis.
Quoi d'Olban?...

FRONTIN.

Dans Toulon il est déjà peut être.

CECILE.

Soutiens-moi, je chancele, & tous mes sens saisis...
[*s'appuyant sur Amélie.*]

AMELIE.

Vous vous allarmez trop, soyez moins éperdue,

CECILE.

C'en est fait, mon amie; hélas! je suis perdue.
Il vient pour m'épouser, son procès est fini;
Voici l'instant critique, il faut prendre un parti;
Le tems presse, il le faut. Rentrons, je suis trem
blante:
Je ne sais que résoudre, & mon sort m'épouvante.

---

## ACTE II.

---

### *SCENE PREMIERE.*

M. D'OLBAN *seul.*

ENfin, graces au Ciel, contre la race humaine
Le sort a pleinement justifié ma haine.
Qu'on vienne maintenant blâmer mes noirs cha-
grins,
Et, prenant le parti d'un siecle abominable,
Me demander en quoi je le trouve haïssable,

Quel outrage il m'a fait; & pourquoi je m'en plains.
Ah! la perversité qui regne sur la terre
Est plus grande cent fois que je ne l'avois cru:
La gangrene est au cœur, & tout est corrompu.
L'équité n'est qu'un nom, l'honneur qu'une chimere,
Et la société qu'un amas de brigands,
D'effrontés scélérats & de fourbes rampans;
Des vertus qu'il a seul, l'honnête homme est victime,
Et succombe toûjours sous les efforts du crime.

---

## SCENE II.

M. D'OLBAN, LE COMTE D'ANPLACE.

LE COMTE.

Oui le voilà lui-même... Ah! c'est de tout mon cœur, (*allant pour l'embrasser.*)
Mon cher & digne ami...

D'OLBAN, *se reculant.*

Votre ami? moi, Monsieur?
Non, je n'ai plus d'amis.

LE COMTE.

Que dis tu? quel vertige?
Ne reconnois tu pas?...

D'OLBAN.

Je n'en ai plus, vous dis-je.
Je suis ruiné.

LE COMTE.

Vous?

D'OLBAN.

Ruiné tout à fait.

Il ne me reste rien, mon désastre est complet.

LE COMTE.

Quoi! vous êtes jugé? votre affaire....

D'OLBAN.

Est au diable.

Je voudrois que le monde & moi fussions après.

LE COMTE.

Votre procès pourtant sembloit indubitable.

D'OLBAN.

Et l'aurois-je perdu, s'il eût été mauvais?
Malheur à l'innocent qui sur son droit se fonde!
L'injustice à présent est la Reine du monde;
L'intrigue, l'intérêt en sont le seul ressort,
Le méchant prête à l'autre un infâme support,
Et dans ce coupe-gorge où le vice s'accorde,
Qui n'est fripon, morbleu! court risque de la corde.

LE COMTE.

Embrassons nous, mon cher; va, crois-moi, ne dis plus (*en l'embrassant.*)
Qu'en ce triste univers il n'est point de vertus.
Si du reste du monde elles sont exilées,
Au cœur de ton amante on les voit rassemblées.
Ah! ne plains pas ton sort qui doit s'unir au sien;
Elle a fait mon bonheur, peux-tu douter du tien?

D'OLBAN.

Comment?

LE COMTE, *vivement.*

A mon amour, elle donne Amélie,
La dote richement, de Paris n'est partie
Qu'afin de m'amener son amie en ces lieux,

De hâter un hymen où tendoient tous nos vœux,
De répandre sur nous...

D'OLBAN.

Grace au ciel sur la terre
Il se fait donc encor quelque bonne action!
Je ne le croyois pas.

LE COMTE.

Ah! pour tous deux prospere
Ce jour verra sans doute une double union;
Et tu dois esperer...

D'OLBAN.

O Cécile! Cécile!
Vous seule me restez. Votre cœur est l'asyle
Où fuyant des humains le commerce fatal,
Je trouverai le ciel sur ce globe infernal.
Vous me pouvez encor faire chérir la vie.
Viens, viens me presenter à ton aimable amie...
[*ils sortent.*]

---

## *SCENE III.*

AMELIE, CECILE.

CECILE.

IL est donc arrivé! l'on n'en peut plus douter.
Mais il vient vainement, je suis déterminée:
Oui, je la suis enfin. Contre cet hymenée
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter.
Je ne puis: sur ma main qu'il cesse de compter.
Je lui découvrirai les secrets de mon ame.

Il verra qu'attachée à sa premiere flamme,
Par un charme plus fort que le temps & que moi,
Elle est, mon cher André, toûjours pleine de toi!

AMÉLIE.

Ah! tant d'amour, Madame, une ardeur si constante,
Méritoient que le ciel le vît d'un œil plus doux.
Tout étoit arrêté; vous touchiez, disiez vous,
Au moment de former cette union charmante.

CECILE.

Ma Mere avoit dicté cet arrêt en mourant,
Elle crut mon salut en un péril trop grand,
Elle craignit helas! l'excés de ma tendresse,
Elle eut peur qu'un époux n'égarat ma jeunesse.
Entre ses bras glacés mon pere gémissant,
Il répandit des pleurs en nous le déclarant,
Mais l'arrêt n'en resta pas moins irrévocable.

AMELIE.

Et sans doute qu'ensuite il fallut vous quitter.
Je vois quel désespoir dut alors éclater.

CECILE.

Celui de nos parens étoit égal au nôtre.
Tous serrés, confondus dans les bras l'un de l'autre,
Nous répétant cent fois nos funestes adieux,
Voulant nous séparer, nous embrassant encore;
Ce spectacle toûjours est présent à mes yeux,
Et nourrit dans mon cœur l'ennui qui le dévore.

AMELIE.

Que devinrent enfin ces hôtes si chéris?
En quels lieux...

CECILE.

Lisimon, son épouse & leur fils

Dans un hameau voisin d'abord se retirerent,
Et du pays bientôt tout-à-fait s'éloignerent.
Vers ce tems-là d'Orfeuil, revenant de Cadix,
Passa par la Rochelle, & s'en vint chez mon pere
Commander quelqu'ouvrage. Il m'y vit; je lui plus,
Quoique je fusse alors loin de songer à plaire.
On conclut mon hymen & je m'y résolus,
Parce que je voyois toucher à la vieillesse
Mon pere dont le sort allarmoit ma tendresse.
Mais de mon sacrifice, hélas! il jouit peu.
A peine il m'avoit vu former ce triste nœud,
Que s'allant au tombeau réunir à ma mere,
Sans regrets dans mes bras il finit sa carriere.
Heureuse! si plutôt la mort tranchant mes jours,
De mes longues douleurs eut abrégé le cours!

AMELIE.

O femme vertueuse autant qu'infortunée!
Quel modele accompli le ciel nous offre en vous!
Toûjours à votre sort soumise & résignée,
Vous n'avez pas moins fait le bonheur de l'époux
A qui vous gemissiez de vous voir enchainée.

CECILE.

Ah! tu ne conçois pas quels tourmens j'ai soufferts.
Que l'hymen est affreux, quand détestant nos fers,
Martyres d'une chaîne, à des amans si douce,
Dans les bras d'un mari que notre cœur repousse,
Son amour nous accable, & qu'il faut par devoir
Feindre des sentimens que l'on ne peut avoir!
Oui, je puis l'attester, d'une femme sensible,
En des liens pareils, le destin est horrible;
Et tout ce que pour nous la vertu fait alors,
C'est que dans cet enfer nous sommes sans remords.

Et

AMELIE.

Et depuis n'avez-vous point eu quelque nouvelle
Du malheureux André, de ses dignes parens?

CECILE.

Non... Puisse, hélas! de Dieu la bonté paternelle
Avoir versé sur eux ses bienfaits les plus grands.

AMELIE.

Il est possible encor...

CECILE.

Non, ma chere Amélie,
Tu ne verra mes maux finir qu'avec ma vie.
Quant à Monsieur d'Olban, il n'y faut plus songer.
Par vertu, par devoir, par égard pour vous-même,
Je ne peux... le voici. Qu'il vienne me juger,
Qu'il voie & qu'il prononce. Ah! s'il est vrai qu'il m'aime,
Répondre à ses desirs ce seroit l'outrager.

---

## SCENE IV.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN.

Je crois que mon aspect doit ici vous surprendre, (*à Cécile.*)
Madame, & j'avouerai que je ne comptois pas,
Moi-même de si près suivre à Toulon vos pas.
Dans ce siecle pourtant à tout il faut s'attendre.

CECILE.

On a donc à la fin jugé votre procès,
Et vous nous en venez annoncer le succès.
Il est gagné sans doute.

D'OLBAN.

Il est perdu, Madame;
Perdu tout d'une voix. Vous ne l'auriez pas cru?
C'est bien peut être aussi l'Arrêt le plus infâme,
Le plus impertinent qu'on ait jamais rendu.
Des fripons qu'on devoit pendre en bonne justice,
Dont je n'ai pas voulu devenir le complice,
Que l'on connoît par-tout pour des francs scélérats,
Eh bien, ils sont absous, & c'est moi qu'on condamne.
Tout ce qu'ont de ressorts l'intrique, la chicane,
Ce que peut la faveur, ( & l'on n'en manque pas
Quand on a de l'argent; les protecteurs s'achetent,
Et sans honte à présent à l'enchere se mettent:)
J'ai tout eu contre moi. Je me vois ruiné,
Je suis indignement opprimé, condamné:
Pourqnoi? pour avoir fait ma charge avec courage;
Pour m'être soulevé contre le brigandage
De coquins sur lesquels je dus avoir les yeux.
On ne m'eut pas puni si j'avois fait comme eux.

AMELIE.

Quoi! Monsieur? tous vos biens, cette fortune immense...

D'OLBAN.

En d'autres mains, Madame, elle passe à présent.

CECILE.

Le jugement du moins n'eſt-il pas infamant?
Etes vous flétri?

D'OLBAN.

Non; c'eſt une conſéquence.
Mais ils vouloient mon bien, les ſcélérats l'ont
pris,
Et m'ont laiſſé l'honneur, dont ils n'avoient que
faire.
Que m'importe, après tout, cette vaine chimere,
Ce renom dont on eſt ſi follement épris?
L'honneur réſide en nous, & non dans ce que
penſe
Un monde ſot, méchant, dont toûjours l'igno-
rance,
Le caprice ou l'erreur guident l'opinion;
Qui loue aveuglement & blâme ſans raiſon.
Ah! l'homme vertueux, le ſage véritable,
Qui connoît une fois ce public mépriſable,
Apprend à ſe paſſer de réputation,
Ou dans ſon propre cœur il établit la ſienne.
Après ce que j'éprouve, après ce que je voi,
Il me ſuffit d'avoir votre eſtime & la mienne;
Le reſte des humains n'exiſte plus pour moi.

CECILE.

N'en doutez pas; Monſieur, je vous rends la ju-
ſtice
Qu'on vous devoit ailleurs. Quelquefois l'artifice
Aux yeux des Magiſtrats cache la vérité;
Ils jugent mal ſouvent avec de l'équité

D'OLBAN.

Eh non, il n'en eſt plus dans le ſiecle où nous
ſommes;

Madame, vous jugez trop bien de tous les hommes,
Les cruels m'ont appris à penser autrement;
Ils sont tous faux, pervers, faits de la même fange;
On les connoît sur-tout alors que le sort change.
Mes amis m'entouroient, quand de ce jugement
On m'est venu porter la fatale nouvelle:
Aussi tôt chacun d'eux m'embrasse tristement,
M'assure de nouveau d'une amitié fidelle,
Crie à l'iniquité, plaint mon sort & s'enfuit.
Je retourne chez eux, leur portier m'éconduit;
Je les vois dans la rue, ils détournent la tête,
Et redoublent le pas, quand près d'eux je m'arrête.
C'est ainsi qu'est le monde: ah! je le connois bien,
L'on offre tout à ceux qui n'ont besoin de rien:
Mais pour les malheureux, ils ne trouvent personne,
Une pitié stérile est tout ce qu'on leur donne;
On les plaint froidement encor, est-ce de loin;
De leurs maux qu'on néglige on craint d'être témoin;
Enfin la solitude autour d'eux est affreuse,
Comme si leur approche étoit contagieuse.

CECILE.

Cette inhumanité n'est pas dans tous les cœurs.
Non, Monsieur; si l'on voit des gens durs, inflexibles,
Il est pourtant encor quelques ames sensibles,
Qui, des infortunés partageant les douleurs,
Recueillent leurs soupirs & tarissent leurs pleurs.
Vous avez des amis, peut-être plus solides,

Qui se croiront heureux, si vous leur permettez...

D'OLBAN.

Madame, il est trop vrai, vous seule me restez.
Environné par-tout de méchans, de perfides,
Vous êtes mon réfuge, & mon dernier recours.
Vous allez décider du destin de mes jours,
Et finir pour jamais ou combler ma misere.
Je ne vous dirai plus combien vous m'êtes chere;
Vous le savez assez. Avant ce coup fatal,
Tandis qu'à votre bien le mien étoit égal,
Brulant à vos genoux de l'amour le plus tendre,
Je briguois une main, à laquelle en mourant
Votre mari daigna m'ordonner de prétendre.
Ma fortune est changée, & je suis maintenant
Par un revers affreux réduit à l'indigence,
Mais le sort ne m'a point fait changer avec lui.
Comme autrefois je fus riche sans insolence,
Je saurai sans bassesse être pauvre aujourd'hui.
Je viens vous déclarer qu'ici mon infortune
Ne doit auprès de vous rien faire en ma faveur,
Car votre ame n'est pas de la trempe commune,
Et je ne vous veux point devoir à mon malheur.
Oubliez qu'un époux, dont vous étiez chérie,
Souhaita cet hymen en finissant sa vie;
Oubliez que sans vous je devois hériter
Des biens dont son amour vous a seule enrichie:
Ce n'est que votre cœur qu'il vous faut consulter.
Gardez que la pitié sur tout s'y fasse entendre,
Je n'en ai pas besoin. Si vous ne trouvez point
Dans le fond de votre ame un sentiment plus tendre,

Si l'amour à l'eſtime en effet ne s'y joint,
A vous, à votre main, Madame, je renonce.
Je reviendrai bien-tôt ſavoir votre réponſe;
Adieu, conſultez-vous, je vous laiſſe y ſonger.

## SCENE V.

CECILE, AMELIE.

CECILE.

EH bien, ma chere, eh bien, ſuis-je aſſez malheureuſe?
Vois l'abyme où le ſort vient de me replonger.

AMELIE.

A vous perſécuter ſa conſtance eſt affreuſe;
Mais je vois un forçat qui vient de ce coté.
Rentrons ma chere amie.

CECILE.

En mon adverſité
Eſt-ce donc peu, mon Dieu, du malheur qui m'opprime!
Et des malheurs d'autrui dois je être encor victime!

## SCENE VI.

ANDRÉ *ſeul.*

LEs voilà qui s'en vont! elles ſemblent me fuir!
L'épouvante à ma vue a paru les ſaiſir,

Et mon abord ici fait qu'elles se retirent.
Je ne puis les blâmer: leur crainte est juste, hélas!
Enchaîné, confondu parmi des scélérats,
Je partage l'horreur & l'effroi qu'ils inspirent...
Ah! je m'y suis mal pris. Près d'elles je devois
Par quelqu'un de leurs gens tâcher d'avoir accès.
Mon malheur, mes soupirs les toucheront peut-être.
Les femmes ont le cœur tendre, compatissant;
Pour les sentimens doux ce sexe paroît naître,
Et formé pour aimer, s'attendrit aisément.
O digne & triste objet d'une funeste flamme!
Vous, dont le souvenir vit toûjours dans mon ame!
Pour qui je brûle encor de cette même ardeur,
De ce feu qui jadis nous charmoit l'un & l'autre,
Quand nous pensions toucher au comble du bonheur;
Que ne puis-je en ces lieux trouver dans quelque cœur
La sensibilité qui régnoit dans le votre,
Sa bonté généreuse & son humanité!
L'auriez-vous dit, hélas! vertueuse Cécile!
(Pardonnez, si ce nom si cher, si respecté
M'échappe dans un lieu par l'opprobre habité)
L'auriez-vous dit qu'un jour la chaîne la plus vile?...
Sort injuste & barbare, avois-je mérité?...
Hélas dans mes malheurs j'aurois plus de constance,
Si le Ciel sur moi seul épuisoit sa vengeance.
Peut-être un sort pareil accable mes parens:
Soulagez-les mon Dieu!... s'ils sont encor vivans.
Je mouille envain ces bords de mes larmes ameres;

Et l'heure me rappelle au vaiſſeau déteſté,
A ce vaiſſeau de honte & de calamité.
Allons: mais ſi je vois ſortir ces étrangeres,
J'irai prier alors quelqu'un de leurs valets,
Pour qu'il veuille à leurs pieds conduire un miſérable :
J'y mettrai ma douleur, mes peines, mes ſouhaits;
Elles auront pitié du deſtin qui m'accable.
Oui, par un doux eſpoir je me ſens conſolé.
Si jamais la nature à leur cœur a parlé,
Et s'il connoît l'amour d'un pere ou d'une mere,
Elles ne pourront pas rebuter ma priere.

## ACTE III.

### *SCENE PREMIERE.*

CECILE, AMELIE.

CECILE.

J'Epouſerai d'Olban. Je l'ai fait avertir;
Pour avoir ma réponſe il doit bien-tôt venir:
Elle eſt prête, & je vais lui donner ma parole.
Une ſeconde fois, ma chere je m'immole.
Qu'une ſi courte vie a pourtant de douleurs!
Elle eſt longue pour qui la paſſe dans les pleurs.

AMELIE.

Vous n'en verſerez plus. Non, ma chere Cécile,

Puiſqu'enfin...

CECILE.

Je ne ſais, mais je l'oſe eſpérer.
Il me ſemble déjà que je ſuis plus tranquille.
Mon cœur moins agité commence à reſpirer;
De ce calme ſubit moi-même je m'étonne.

AMELIE.

Tel eſt de la vertu le naturel effet.
Au plus grand ſacrifice, alors qu'elle l'ordonne,
Elle attache toûjours un charme, un prix ſecret.
Vous avez triomphé de la funeſte flamme
Dont vos ſens.

CECILE.

Rien ne peut le bannir de mon ame,
Tu ne l'as pas connu, cet amant généreux,
Tu ne ſais pas combien il étoit vertueux.

AMELIE.

Voici Monſieur d'Olban, Madame, je vous quitte.
Souffrez que ſans tarder le Comte apprenne auſſi
Que vous allez enfin rendre heureux ſon ami.
Je cours l'en informer.

## SCENE II.

CECILE, M. D'OLBAN.

CECILE.

Quoi! je ſuis interdite?...
En le voyant déjà je commence à trembler!...

Remettons nous, il n'eſt plus temps de reculer.

D'OLBAN.

A vos ordres, Madame, empreſſé de me rendre,
Plein de crainte & d'eſpoir, je viens enfin apprendre
Ce que vous daignerez ordonner de mon ſort.

CECILE.

Si ma main... en effet peut le rendre propice...
Elle eſt à vous, Monſieur, que l'hymen nous uniſſe.

D'OLBAN, *lui baiſant la main avec tranſport.*

De ma félicité mon ame eſt énivrée.
Mes deſtins ſont changés. Cette main adorée,
Efface tous les maux que les hommes m'ont faits.
Je leur pardonne tout. Qu'importe déſormais
Que le crime à mes yeux couvre par-tout la terre?
A la vertu du moins il reſte un ſanctuaire,
Votre cœur eſt ſon temple, & je vais l'habiter.

CECILE.

Vous ſavez l'amitié que j'ai pour Amélie.
D'une part de mes biens j'ai voulu la doter,
Afin qu'avec le Comte elle pût être unie.
Mais il m'en reſte aſſez.

D'OLBAN.

Eh! que me parlez-vous
De fortune, de biens? Je les mépriſe tous.
Par ce don généreux, en faveur d'une amie,
A mes regards encor vous êtes enrichie.
Le Comte auſſi m'eſt cher, & ſans doute il m'eſt doux
De voir que nous allons tous être heureux enſemble.
Ah! puiſqu'ici du ciel la bonté nous raſſemble,

Daignez céder, Madame, à notre empressement,
Et qu'à jamais béni par les uns & les autres
Ce jour fixe à la fois leurs destins & les nôtres!

CECILE.

Vous avez ma parole, & je dois maintenant
Régler mes volontés, mes desirs sur les vôtres.
Arrangez tout, Monsieur, marquez l'heure & l'instant,
Mon devoir vous répond de mon consentement.

D'OLBAN.

Je vais chercher le Comte, & je cours aux Notaires
Faire avec lui dresser les actes nécessaires.
Je défie à présent la malice du sort,
Et malgré mon naufrage, enfin je touche au port.
Voyons si le malheur, s'obstinant à me suivre,
Jusques entre vos bras osera me poursuivre.

---

## SCENE III.

CECILE *seule.*

ENtre mes bras!... Pour lui ces bras vont donc s'ouvrir!
Un nœud indissoluble avec lui va m'unir!
Ai-je pu prononcer...



## *S C E N E I V.*

### CECILE, AMELIE.

CECILE, *courant se jetter dans les bras d'Amélie.*

IL est fait, mon amie,
Ce cruel sacrifice! il est fait, j'ai promis.
J'ai donné ma parole, ah! ma chere Amélie,
J'ai trahi mon amant! ô cher André, pardonne!
Ton malheur m'y contraint, le devoir me l'ordonne,
Mais Dieu m'en est temoin, si je t'avois revû,
A mes tendres desirs si le Ciel t'eût rendu.
Cette main t'attendoit, & la nature entiere
N'auroit entre nous deux pû mettre de barriére.

## *S C E N E V.*

### CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN.

MAdame, un des forçats qui sont là sur ce bord,
Demande à vous parler. Il m'a vu près du port,
Et m'est venu prier d'une façon touchante,

De tacher d'obtenir cette grace de vous.
Il a, pour un coquin, l'air honnête & bien doux.
Je m'en suis informé, tout le monde le vante;
On dit que dans la ville il est considéré,
Et si vous permettez, je vous l'amenerai.
C'est un galérien d'une espece nouvelle.

CECILE.

Qu'il avance, Frontin.

AMELIE, *au Laquais.*

Cependant ne vous éloignez pas.
Tenez-vous près d'ici, pour que, si l'on appelle,
Vous veniez aussi-tôt.

---

## SCENE VI.

CECILE, AMELIE, ANDRÉ.

AMELIE.

JE fais très peu de cas
De tout ces gens de bien convertis aux galeres.
Je ne sais s'il s'en trouve, au moins je n'y crois
gueres.
J'apperçois ce forçat. C'est le même, je croi
Qui venoit ce matin.

CECILE.

Sa démarche est timide.
Il s'avance à pas lents.

ANDRÉ, *s'arrêtant dans l'enfoncement du Théâtre.*

O mon Dieu, sois mon guide!

Envain je parlerai, si tu n'agis pour moi.
Commande que leur cœur à ma voix s'attendrisse;
Que la compassion le touche & le remplisse!

CECILE, *tirant sa bourse & y prenant de l'argent.*

C'est un infortuné. Faut il être inhumains
Parce qu'il fut coupable? Il n'est que plus à plaindre,
Et je veux l'assister.

AMELIE, *à André qui se tient eloigné.*

Approchez sans rien craindre.

CECILE, *lui présentant de l'argent.*

Tenez, que ce secours soulage vos destins!

ANDRÉ, *se reculant sans prendre l'argent, & levant les mains au ciel.*

Vous m'exaucez, mon Dieu! je trouve enfin une ame
Sensible à mes douleurs.

[ *Puis s'avançant vers Cécile, les yeux baissés & dans une posture suppliante.* ]

Oui, sans doute, Madame,
Vous les pouvez finir... Je suis trop malheureux
Pour qu'à mes maux ici l'argent puisse rien faire.
Ce sont d'autres bontés, Madame, que j'espere;
C'est un bienfait plus grand & des soins généreux
Que je viens implorer. J'eus un pere, une mere...
Hélas! les ai je encor!... Un silence profond
Me laisse dès long temps ignorer ce qu'ils font;
S'ils vivent, leur misere est sûrement extrême.
Vous êtes, m'a-t-on dit, de la Province même
Où je crois que peut être ils ont pu retourner.
Si par d'heureux hasards ou des soins charitables

Vous découvrez un jour ces parens déplorables,
Madame, daignez prendre & leur faire donner
Cet argent amaſſé par un travail pénible:
Faites-leur dire, hélas! qu'à ſon ſort peu ſenſible,
Leur fils ne pleure ici, ne gémit que ſur eux,
Et qu'au milieu des fers, ſur ce rivage affreux,
J'offre mes maux au Ciel, je l'implore ſans ceſſe
Pour qu'au moins l'infortune épargne leur vieilleſſe.

CECILE.

Ai-je bien entendu?... Dois-je en croire mes yeux?
[*ayant pris la bourſe que lui préſente le Galérien, & regardant Amélie avec étonnement.*]
En quels lieux étoient ils, lorſque vous les quittâtes?
Dites-moi dans quel temps vous vous en ſéparâtes?

ANDRÉ, *toûjours les yeux baiſſés.*

Depuis plus de ſept ans que des chaînes cruelles
Me retiennent ici. Quand je m'en ſéparai
Pour venir habiter ce rivage funeſte,
A peine en Languedoc nous établiſſions-nous.
Nous quittions la Rochelle, où la bonté céleſte
Nous avoit fait long-temps jouir d'un ſort plus doux;
Une Religion qu'on a proſcrite en France...

CECILE, *avec tranſport.*

Quoi! vous feriez de ceux qui d'une autre croyance!
Ah! je renais... L'eſpoir dans mon cœur eſt rentré.
Sans doute qu'il me va donner quelque lumiere...
Dis-moi, tu connoiſſois Liſimon?

ANDRÉ, *levant alors les yeux ſur Cécile avec étonnement.*

C'eſt mon pere,
Madame.

CECILE.

C'eſt ton pere!... Ah! malheureux André.

*(en ſe reculant & pouſſant un grand cri. Elle tombe evanouie entre les bras d'Amélie.)*

ANDRE.

Eſt-ce donc vous?
Eſt ce vous, ma Cécile? Amante toûjours chere!
Permettez qu'à vos pieds ...

*[Il s'avance vivement pour ſe jetter aux pieds de Cécile, mais à peine a-t-il mis un genoux à terre, que ſe relevant ſoudain il ſe détourne avec effroi.)*

Que fais-tu malheureux?
Où t'alloit emporter une ardeur téméraire;
Ah! j'oubliois... Voici l'inſtant affreux
Où je ſens tout le poids du deſtin qui m'accable.

*[Il va s'appuyer contre un mur, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur, & en pouſſant de longs ſanglots.]*

AMELIE.

C'eſt donc-là cet André!.. Rencontre épouvantable!
Puiſqu'il étoit ainſi, falloit-il le revoir?

CECILE.

Il paroît agité d'un ſombre déſeſpoir.
Allons à lui ... Mais Dieu! que pourrai-je lui dire?

*(regardant triſtement André.)*

Malheureux; devant qui mon ame ſe déchire,
Modere ta douleur; reconnois une voix
Qui ſut, en d'autres temps, la calmer tant de fois.
Ah! que ces temps ſont loin! Quel changement terrible

Leur

Leur a pu succéder!... Hélas! comment mes yeux
L'auroient-ils reconnu dans ces indignes lieux,
Sous cet infâme habit, en cet état horrible!

ANDRÉ.

Que dire? où me cacher? O terre entr'ouvre-toi?
A sa vue, à ses pleurs, terre dérobe moi!

CECILE.

Le fils de Lisimon!... d'un si vertueux pere!...
Celui dans qui jadis j'eus un amant, un frere!...

ANDRÉ, *ayant quitté sa premiere attitude, & levant les yeux au ciel.*

Vous entendez, mon Dieu! ce reproche accablant;
Vous voyez que j'en bois l'amertume effroyable,
Et pourtant vous savez de quoi je suis coupable!

CECILE, *paroissant rêver profondement.*

Puis-je le voir ainsi, grand Dieu, sans en mourir?
Dis-moi, mais non, je crains de te faire rougir.

ANDRÉ.

Rougir? Ah! ma Cécile! il est donc véritable!
A vos regards enfin je parois méprisable!
Vous croyez en effet que c'est le crime...

CECILE.

Hélas!
Si j'en pouvois douter, que je serois heureuse!

ANDRÉ.

Votre ame a pu s'ouvrir à cette idée affreuse,
Qu'un autre le pensât, je ne m'en plaindrois pas:
Mais vous?

CECILE.

Eh! Malheureux! que veux-tu que je pense?

ANDRÉ.

J'avois cru qu'on devoit davantage estimer
Un cœur qui, sans vertu, n'eut osé vous aimer;
Qui vous adore encor.

CECILE, *en tressaillant.*

Quoi malgré l'apparence!
Ah! j'en mourrois de joie, & tous mes sens d'avance...
Mais ces chaines? ces fers? ce séjour plein d'horreur?

ANDRÉ.

Ce ne sont pas les fers qui font le déshonneur.
Je n'ai point de remords. Plût à Dieu que mon cœur
Ne me tourmentât pas plus que ma conscience!

CECILE, *avec transport.*

Le mien avidement reçoit cette espérance.
Parle donc, hâte-toi de me tirer d'erreur.
Quels monstres ont rendu ce jugement inique.
De quoi t'accusoit-on? Quelle infâme pratique
T'a pu faire traiter comme un vil criminel:
Explique ce mistere horrible, inconcevable.

ANDRÉ.

Je ne le puis.

CECILE.

Comment? tu ne peux pas cruel
Te justifier?

ANDRÉ.

Non, sans me rendre coupable.

CECILE.

Vas, tu ne l'es que trop. Laisse-moi, malheureux.
Tu te tais, mais j'entends ce silence odieux

Toi ! des ſecrets pour moi ! des ſecrets !... Ah
parjure !
En avois-tu jadis quand ton ame étoit pure ?

ANDRÉ.

Je ne ſais où je ſuis ; tout mon corps eſt tremblant.
Je donnerois mon ſang pour arrêter ſes larmes.

CÉCILE.

Dieu ! que ne ſuis-je morte avant ce triſte inſtant !
Hélas ! je ſerois morte au moins en l'eſtimant.
Moi qui me plaiſois tant, qui trouvois tant de
charmes,
A nourrir ſon idée ; à ne penſer qu'à lui !

*(à Amélie.)*

Oui, tout-à-l'heure encor ... Tu ſais, tu l'as oui...
Et voilà . . .

ANDRÉ.

Quel ſupplice ! Oui, s'il étoit poſſible
Que l'on ſe repentît d'une bonne action,
Je m'en repentirois en ce moment horrible.
Le Ciel veut m'y contraindre, & ma douleur . . .
Mais non,
Il faut ; en gémiſſant, ſuivre un devoir barbare...
Vous pleurez, chere amante ?... Ah ! ſi je vous
diſois . . .
Pleurez mon infortune, & non pas mes forfaits.
Je ſais que tout m'accuſe ... Eh bien, tout vous
égare.
La vertu nous unit, le malheur nous ſépare.
Ne croyez pas... On vient. Adieu, Cécile, adieu.
Pour ne me voir jamais quittez ce triſte lieu,
Tachez de m'oublier ; mais je vous en conjure,
Penſez à mes parens.

Y 2

## SCENE VII.

CECILE; AMELIE, M. D'OLBAN, LE COMTE D'ANPLACE.

D'OLBAN, *à Cécile.*

MAdame, on a fini;
Les contrats sont dressés, & pour la signature
Nous venons... Me trompé-je? O Ciel! que vois-je ici?
Je crois que vous pleurez?

LE COMTE, *à Amélie.*

Et vous, Madame, aussi?

AMELIE.

Eh! qui ne pleureroit?

CECILE, *portant la main à son front.*

Ma tête s'embarasse. (*à Amélie.*)
Ma chere, allons nous en, viens, donne-moi ton bras.

D'OLBAN.

Que vient-il d'arriver?

LE COMTE.

Apprenez nous de grace...

AMELIE.

Respectez sa douleur, & ne nous suivez pas.

D'OLBAN.

Ma surprise est extrême.

CELICE, *en s'en allant.*

O quelle destinée!
Qu'ai-je donc fait au sort, & pourquoi suis-je née!

## SCENE VIII.

M. D'OLBAN *seul.*

PAr ma foi, l'on s'y perd, & je n'y conçois rien.
Elle se plaint du sort, elle pleure, soupire:
Qu'a-t-elle qui l'afflige? & que veut elle dire?
Quel accident subit... Parbleu je voudrois bien
Que ce fut encor moi... Viens; quoiqu'il en puisse-être,
Quel que soit mon destin, je prétends le connoître.
Je sais bien qu'aux revers je suis prédéstiné;
Puissé-je-être du moins le seul infortuné!

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN *seul.*

JE reconnois bien-là mon étoile maudite!
Il faut que je sois né d'une race proscrite,
Et voilà de ces coups, de ces événemens
Aprés lesquels, je crois, on n'a plus qu'à se pendre!
A de pareils revers qui jamais peut s'attendre.
Elle acceptoit ma main; encor quelques momens,

Et nous étions liés d'une chaîne éternelle.
Point du tout. C'est le ciel, c'est l'enfer qui s'en
mêle.
Le diable au dernier pas creuse un goufre fatal,
Et parmi des forçats me déterre un rival!
Mais suis-je ici le seul & le plus misérable!
Quoi! je connois Cecile, & c'est moi que je plains!
Plaignons, plaignons plutôt cette femme adorable!
Méritoit-elle, ô ciel! d'aussi cruels destins!
Quels sentimens, quelle ame & noble & généreuse!
Elle alloit s'immoler pour finir mes malheurs,
Me taisoit ses combats, & me cachoit ses pleurs.
Hélas! que je la perde, & qu'elle soit heureuse!
Mais non, le même coup nous écrase tous deux,
La voici. Sa démarche incertaine, égarée,
Montre le désespoir où son ame est livrée.
On entend ses sanglots, la mort est dans ses yeux;
Quel cœur ne se fendroit à ce spectacle affreux?
L'existence à présent est un poids qui m'accable,
Je ne sais comme on peut se souffrir ici bas.
Ah! la terre est vraiment un séjour effroyable,
Puisque tant de vertu, de mérite, & d'appas
N'y sont pas à l'abri d'un sort si déplorable.



## SCENE II.

### M. D'OLBAN, CECILE.

(*Cécile, l'air abattu, les yeux humides, & tenant un mouchoir à la main, s'avance à pas lents, s'arrête ſouvent, & n'apperçoit point d'Olban qui ſe retire un peu à l'écart en la regardant triſtement.*)

CECILE.

OU vais-je ?... Quel déſordre agite tous mes ſens ?
Où porté-je mon trouble & mes pas chancelans ?...
Une pente ſecrete ... une force invincible.
Malgré moi me ramene à ce rivage horrible !...
Quel eſpoir m'y conduit, & qu'y viens-je chercher ?
C'eſt dans ces lieux cruels que j'ai trouvé ma perte,
C'eſt ici que tantôt ma tombe s'eſt ouverte.
Ah ! pourquoi donc encor ne m'en puis-je arracher ?
Quel pouvoir étonnant, quel charme enfin m'attire ?
O cœur foible & ſanglant, tu ne fais ſur ce bord
Qu'enfoncer plus avant le trait qui te déchire !
Tu reviens ſur le coup qui t'a donné la mort !
[*Appercevant d'Olban qui s'avance vers elle.*]

Mais que vois-je! d'Olban!)

*(Elle se détourne d'abord en se couvrant le visage de son mouchoir; puis elle leve enfin les yeux sur lui, le regarde en pleurant, & ils restent quelques momens l'un & l'autre en silence.]*

D'OLBAN.

Je vous entends, Madame;
Oui, c'est m'en dire assez, & je lis dans votre ame.
Mais j'en ai su trop tard les secrets sentimens.
Croyez que, si plutôt j'avois pu les connoître,
Je vous eusse épargné quelques larmes peut être:
Ce n'est pas pour vouloir, en ces affreux momens,
M'armer de vos bontés pour croître vos tourmens.
Non, Madame, je viens vous rendre une promesse
Dont je ne me pourrois prévaloir sans bassesse.
Instruit & pénetré de ce que je vous dois,
Sur votre exemple ici je régle ma conduite:
Par un sublime effort vous vous donniez à moi,
En renonçant à vous il faut que je l'imite,
Et je ne peux, hélas! m'acquitter qu'à ce prix.
Que dis-je? y renoncer! nous resterons unis
Par un lien moins doux, mais aussi respectable!
Le sort fût-il pour moi cent fois plus implacable!
Malgré mon infortune & le sort ennemi,
N'étant point votre époux, je serai votre ami.
Je ne veux désormais que ce titre honorable;
A celui là du moins puissé-je soulager
Des douleurs que toujours je prétends partager!

CECILE.

Si de les adoucir quelque chose est capable,
C'est vraiment la pitié, la générosité
Que vous daignez montrer pour une infortunée.

Par quels forfaits, mon Dieu, puis je avoir mérité
Qu'à de si rudes coups vous m'ayez condamnée?...
O Monsieur, voyez donc quelle est ma destinée!
Ce n'est qu'après huit ans que je le trouve, hélas!
Et je le trouve... Non, je n'y survivrai pas.

(*Elle porte son mouchoir sur ses yeux.*)

D'OLBAN.

Ne cachez point vos pleurs, ils sont trop légitimes.
J'en mêlerai moi-même à ceux que vous versez:
Mes malheurs m'aigrissoient & vous m'attendrissez.

CECILE.

O Dieu!

D'OLBAN.

Vous n'avez pu savoir encor quels crimes...

CECILE.

Il affirme, il soutient qu'il n'est pas criminel;
Je ne sais rien de plus: Il se tait sur le reste,
Et s'obstine à garder un silence funeste.
Qu'imaginer? que croire en cet état cruel?
Maintenant Amélie est à presser le comte
De faire là dessus une recherche prompte.
Nous nous éclaircirons, je crois, par ce moyen.

D'OLBAN.

Vous allez être instruite, ils reviennent ensemble.

CECILE.

Ah! que m'apprendront-ils? je frémis & je tremble.
Peut-être il valoit mieux que j'ignorasse...

* *
*

## SCENE III.

CECILE, M. D'OLBAN, AMELIE, LE COMTE, D'ANPLACE.

CECILE, *regardant le Comte avec embarras.*

Eh bien?
Que venez vous enfin m'annoncer?

LE COMTE.

J'ai moi même
Cherché par-tout, Madame, avec un soin extrême;
Mais mon zele, mes soins ont été sans succès.
Il faut que l'on n'ait point apporté son procès,
Ou que de nos bureaux on l'ait soustrait ensuite.
J'ai fait dans les papiers une exacte visite,
Et les ai tous tenus, sans y rien découvrir.
Voyant de ce côté mon espérance vaine,
J'ai par une autre endroit tenté de m'éclaircir.
J'ai demandé celui qui conduisoit la chaîne,
A l'époque où je sais qu'André vint sur ce bord.
En effet c'étoit là ma ressource derniere,
Et sans doute on en eût tiré quelque lumiere,
Mais depuis l'an passé ce conducteur est mort.
Ainsi c'est d'André seul, ce n'est que de sa bouche
Que l'on peut aujourd'hui savoir ce qui le touche.
Nous devons nous résoudre à toujours l'ignorer,
S'il persiste à vouloir ne le point déclarer.

CECILE.

Il ſe dit innocent.

LE COMTE.

Cela n'eſt pas croyable.
Son état le dément, & prouve contre lui.
Eſt-ce que dans les fers il ſeroit aujourd'hui?
L'auroit-on condamné? ....

D'OLBAN.

Je te trouve admirable;
Comme ſi maintenant, dans ce vil univers,
On ne voyoit pas tout ſe faire de travers.

AMELIE.

Pourquoi donc ce ſilence?

D'OLBAN.

Oh! voilà le myſtere.

LE COMTE.

Avouons cependant qu'il n'eſt pas ordinaire
Que des Juges ainſi...

D'OLBAN.

Jugent mal, n'eſt-ce pas?
Tu crois que leurs arrêts ſont toûjours des oracles.
Si tu plaides jamais, ah! parbleu, tu verras
Qu'aſſez ſouvent à gauche ils donnent ſans miracles.
En attendant, tu peux t'en rapporter à moi,
Car j'en ſais, Dieu merci, quelque nouvelle.

CECILE.

Eh quoi?
Il n'eſt plus vertueux.... il eſt encor ſenſible!
Je n'imaginois pas que cela fût poſſible.
Eſt-ce qu'en y verſant ſes poiſons corrupteurs,
Le crime en même temps n'endurcit pas les cœurs?
J'avois cru que le vice étouffoit la nature,

Que toûjours l'ame tendre étoit honnête & pure.

D'OLBAN.

Mon ami, fais venir cet homme singulier.
Je veux le voir. S'il garde avec moi le silence,
Au défaut de la voix, l'air & la contenance
Disent la vérité.

LE COMTE.

Je vais vous l'envoyer.

---

## SCENE IV.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Sur tout ce que j'entends je gagerois d'avance
Qu'il n'est pas criminel. Je le souhaite au moins;
Laissez-moi débrouiller ce cahos.

CECILE.

A vos soins.
Que ne devrai-je pas, Monsieur, & que j'admire
La grandeur de votre ame en cet événement!
Non, elle n'a jamais mieux paru qu'à présent;
Mon cœur en est touché plus que je ne puis dire.
Je penche, ainsi que vous, à le croire innocent.
Si je m'abuse, hélas! mon erreur m'est bien chere.

AMELIE.

Le voici qui s'avance.

D'OLBAN.

Il faut vous retirer. (*à Cécile.*)
Je le pénétrerai, mais il est nécessaire

Que je lui parle feul.

CECILE.

Oui, nous allons rentrer.

Je me confie aux foins que vous voulez bien prendre,

Quel qu'en foit le fuccès; revenez me l'apprendre.

Ce que vous aurez fait décidera mon fort,

Vous me rapporterez ou la vie ou la mort.

*(elles fortent.)*

---

## SCENE X.

M. D'OLBAN, ANDRE.

D'OLBAN.

APproche mon ami; l'on dit qu'à la Rochelle

De Madame d'Orfeuil tu fus jadis l'amant.

Je fuis inftruit de tout.

ANDRE.

Eft-ce ainfi que s'appelle

Celui qui de Cécile eft le mari ?

D'OLBAN.

Comment ?

Ignorois tu fon nom ?

ANDRÉ.

Oui, j'ai fu feulement

Qu'avec un homme riche elle s'étoit unie;

C'eft tout ce que j'appris en quittant ma patrie.

Eft-elle heureufe au moins ? L'eft elle ? & fon époux

Connoît-il bien le prix du trésor qu'il possède?

D'OLBAN.

Son époux ne vit plus.

ANDRÉ *vivement.*

Il est mort, dites-vous?

D'OLBAN.

Et dans de très-grands biens Cécile lui succede;
Il l'a faite héritiere.

ANDRÉ.

O Ciel! qu'ai-je entendu!
De ce fatal hymen le nœud seroit rompu!
Cécile est libre... Hélas! malheureux, que t'importe?
Quel délire insensé t'agite & te transporte?
Oublieras tu toûjours ton état?

D'OLBAN.

Mon ami,
Tu le peux oublier, si tu n'en es pas digne.
Du crime cependant tes chaînes sont le signe,
Et c'est par les forfaits que l'on arrive ici.
Quelle autre voie eût pu t'y conduire?

ANDRÉ.

Les hommes
Sont-ils justes toûjours?

D'OLBAN.

Non, parbleu, sur ma foi,
Ils ne sont que méchans dans le siecle où nous sommes.

ANDRÉ.

Eh bien?

D'OLBAN.

En serois-tu victime ainsi que moi?

ANDRE.

Je ſuis innocent.

D'OLBAN.

Vas, ſans peine je le croi;
Et, ſi tu me dis vrai, tu ne m'étonnes gueres.
Oui, les honnêtes gens ſont ſans doute aux galeres,
Car ceux qui n'y ſont pas... Mais revenons à toi.
Nous ſommes donc tous deux compagnons d'infortune?
Je viens d'avoir un ſort preſque pareil au tien,
Et contre les méchans notre cauſe eſt commune.
Acheve de m'inſtruire, & ne me cache rien;
Apprends-moi quel ſujet...

ANDRÉ.

Monſieur, je dois le taire;
Et je mériterois en effet mon malheur,
Si je vous en oſois dévoiler le myſtere.
C'eſt un ſecret trop ſaint, il mourra dans mon cœur.
Ne m'interrogez plus: déjà tantôt Cécile
A fait pour l'arracher un effort inutile;
Jugez après cela ſi vous réuſſirez.
Ah! vous ne ſavez pas, jamais vous ne ſaurez
A quel point j'adorai cette femme accomplie,
Combien je l'aime encor. J'aurois donné ma vie,
Pour qu'il me fût permis de contenter ſes vœux,
Pour arrêter les pleurs qui couloient de ſes yeux.

D'OLBAN.

Ecoute, je te vais cauſer de la ſurpriſe,
Mais le Ciel eſt témoin de ma ſincérité;
Je ſuis vrai, tu te peux fier à ma franchiſe.

Ne crois point que ce ſoit par curioſité
Que je te preſſe ainſi. Ma vue eſt différente,
Sache enfin mes motifs, j'aime auſſi ton amante.

ANDRÉ.

Vous l'aimez!

D'OLBAN.

Et j'allois devenir ſon mari...

ANDRÉ.

L'ingrate!

D'OLBAN.

A m'épouſer elle avoit conſenti...

ANDRÉ.

J'étois donc oublié!

D'OLBAN.

Lorſque la deſtinée
T'a fait trouver ici pour rompre un hyménée
Dont, au fond de ſon cœur Cécile gémiſſoit.
Ce n'eſt que mon malheur qui la déterminoit
A me donner la main.

ANDRÉ, *avec enthouſiaſme.*

Ah! voilà bien ſon ame!
C'eſt ainſi qu'elle penſe, & je la reconnois.

D'OLBAN.

Elle m'avoit caché ſes ſentimens ſecrets;
Mais, dès que j'ai connu ſa douleur & ſa flamme,
J'ai renoncé moi-même à former des liens
Qui, terminant mes maux, auroient comblé les ſiens.
Je veux, ſi tu n'y mets un obſtacle invincible,
Vous rendre heureux tous deux.

ANDRÉ.

O Ciel! eſt-il poſſible?

Moi.

Moi. Monſieur, je ſerois...

D'OLBAN.

Tu tiens entre tes mains
Le ſort de ton amante & tes propres deſtins.
S'il eſt vrai que tu ſois encore digne d'elle,
A la vertu toûjours ſi tu reſtas fidele,
Explique tes malheurs, dis qui les a cauſés,
Parle, l'autel t'attend, & tes fers ſont briſés.

ANDRÉ, *avec tranſport.*

C'en eſt trop. Eh bien, non, je ne ſuis pas coupable;
Apprenez tout. Ces fers n'ont rien que d'honorable,
Ces fers, qui devant vous paroiſſoient m'avilir,
La vertu les avoue; & loin de me flétrir,
Ce ſont... Ah? malheureux! tremble, que vas-tu faire?
Grand Dieu! qu'allois je dire?... O mon pere! mon pere!

D'OLBAN.

Acheve. Qui t'arrête? & pourquoi te troubler?
Quel eſt donc ce ſecret? hâte toi de parler.

ANDRÉ, *marchant d'un air égaré.*

Je ne me connois plus... Cécile!... chere amante!...
Mon pere!... Je frémis: mon trouble m'épouvante.
Le penchant, le devoir, la nature, l'amour
Combattent mon eſprit, l'entraînent tour-à-tour.

D'OLBAN.

Je ne t'abuſe point par un eſpoir frivole.

ANDRÉ.

Ah! qui l'emportera? Juſte Ciel! quel parti!...
Je voudrois...

D'OLBAN.

Eh bien, quoi ?

ANDRÉ.

Me voir anéanti.

D'OLBAN.

Mais je te l'ai promis, compte sur ma parole,
Un mot va te tirer de cet état d'horreur,
Pour te faire passer au comble du bonheur.

ANDRÉ, *avec abattement.*

Non, non, je n'en dois plus attendre sur la terre.
Tant de félicité n'est pas faite pour moi,
Et du sort qui m'opprime il faut subir la loi.
Le ciel veut qu'au tombeau j'emporte ma misere.
A quelle épreuve, hélas! met on ce triste cœur!
Mais, quoi! je pourrois être à celle que j'adore!
Je pourrois... Loin de moi cet espoir séducteur.
J'ai failli succomber, & j'en rougis encore.

(*à D'Olban.*)

Monsieur, votre bonté redouble mon tourment,
Elle a mis ma vertu dans un péril bien grand.
Je fuis; de mon amour je crains la violence.
Daignez tous désormais m'épargner ces combats;
De grace, laissez-moi du moins mon innocence,
Le seul bien qui me reste, & le seul dont hélas!
Il m'est encor permis de jouir ici bas. (*Il s'en va.*)

---

## *SCENE VI.*

M. D'OLBAN *seul.*

CEt homme est innocent, l'on ne peut s'y méprendre.

Il a l'ame élevée autant que le cœur tendre;
Sa conſcience eſt pure; & je n'en doute pas,
Il n'eſt qu'infortuné.
(*Il ſe promene en rêvant ſur le devant du Théâtre.*)

## SCENE VII.

M. D'OLBAN, LISIMON.

LISIMON, *dans le fond.*

Voici donc le rivage
Où mon fils eſt venu languir dans l'eſclavage.
Votre bras, ô mon Dieu! l'aura-t-il ſoutenu
Au milieu des horreurs d'un deſtin ſi funeſte?
Le reverrai-je? ou bien, dans le ſéjour céleſte
Lui payez vous déjà le prix de ſa vertu?

D'OLBAN, *ſur le devant de la Scene.*

Ce ſilence pourtant... ce ſilence m'étonne.
A quoi l'attribuer? Quels motifs ſi puiſſans...

LISIMON, *avançant un peu.*

Comment m'y prendre? Ici je ne connois perſonne
Qui daignera vers lui guider mes pas tremblans?

D'OLBAN.

Sûrement ce n'eſt pas le remords ni la honte
Qui l'arrêtent. L'on voit qu'il ſe taît à regret,
Et ſon pere eſt, je crois, mêlé dans ce ſecret.
Mais Cécile m'attend, allons lui rendre compte;
J'ai des ſoupçons.

LISIMON, *l'abordant.*

Je ſuis étranger dans ces lieux;

Monsieur, ayez pitié d'un vieillard malheureux!
C'est la nature, hélas! c'est l'amour paternelle
Qui m'arrache au tombeau d'une épouse fidelle,
Et me fait de bien loin, par un dernier effort,
Malgré le poids des ans, chercher ce triste bord.
J'y viens d'un devoir saint remplir les loix séveres,
Mais ce devoir m'est cher. J'ai mon fils aux galeres,
Je viens avec transport reprendre en ces momens
Des fers qu'il n'a pour moi portés que trop longtemps.

D'OLBAN.

A ta place, dis-tu, pour soulager tes peines,
Ses généreuses mains...

LISIMON.

Ses mains ont pris mes chaînes,
Et pour l'en décharger j'arrive maintenant;
Si j'arrive assez tôt, je mourrai trop content.

D'OLBAN.

Et le nom de ce fils?

LISIMON.

C'est André qu'il s'appelle.

D'OLBAN.

André?

LISIMON.

M'en pourriez-vous donner quelque nouvelle?
Seroit-il par hasard connu de vous ici?

D'OLBAN.

André, lui, c'est ton fils & c'est tes fers qu'il porte?
Oui, oui, je le connois... Tout cela se rapporte;
J'avois bien deviné...Que mon cœur est ravi!
Allons, courons vers elle. Ah! qu'elle aura de joie!..

Mais, non, il faut avant que je sois éclairci.
Viens, suis moi; bon vieillard, c'est le ciel qui t'envoie;
Viens; tu m'apprendras tout; tu t'es bien adressé,
Et je te servirai; j'y suis intéressé.
Quoique le sort m'ait fait & me garde d'outrage,
Si leur felicité peut être mon ouvrage,
L'existence m'est chere,. & j'en rends grace aux Cieux;
Il n'est point de malheur pour qui fait des heureux.

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

M. D'OLBAN, LE COMTE, D'ANPLACE. LISIMON.

D'OLBAN, *au Comte.*

Vous ne me croiriez pas, & vous auriez raison;
Je ferois comme vous. Une telle action
Est trop belle aujourd'hui pour être vraisemblable.
Mais tenez, le voilà ce vieillard respectable;
Il le faut écouter lui même.

LISIMON.

C'est toûjours
Avec ravissement que ma bouche répete
L'histoire des malheurs répandus sur mes jours.

Tout horribles qu'ils sont, mon ame satisfaite
Trouve à les raconter une douceur secrete :
C'est faire en même-temps l'éloge de mon fils,
Parler de ses vertus, dignes d'un autre prix;
De ce que je lui dois rappeller la mémoire,
Et m'honnorer moi même en publiant sa gloire.

[*au Comte.*]

Peut-être que déjà d'André, vous l'aurez su;
A sa conduite au moins on l'aura reconnu,
Et je l'avoue aussi, nous sommes l'un & l'autre
D'une Religion qu'ici proscrit la vôtre.
Contre elle vainement voudroit-on déclamer,
Le Ciel nous y fit naître. On ne peut nous blâmer
De rester attachés à la foi de nos peres,
Et nos cœurs n'ont, je crois, rien à se reprocher:
Dieu nous mit dans la route où l'on nous voit marcher.
Au reste la raison & ses foibles lumieres,
D'une fausse lueur auroient pu nous frapper;
Mais est on criminel, hélas! pour se tromper?
Vertueux & soumis, si dans l'erreur nous sommes,
Nous osons espérer en la bonté de Dieu,
Et croyons mériter l'indulgence des hommes.

LE COMTE, *à d'Olban.*

Vois-tu pour son parti comme il parle avec feu?
C'est, sans doute, un apôtre, un martyr de la secte.

D'OLBAN, *avec humeur.*

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on respecte.

LISIMON.

La Rochelle long-temps nous avoit dans son sein
Vu jouir d'un obscur & tranquille destin,
Quand suivi de mon fils & de ma tendre épouse,

J'en sortis pour m'aller établir vers Toulouse.
J'y crus continuer, dans un repos heureux,
De vivre en ma croyance & d'instruire mes freres.
Mais l'heure étoit venue où les destins contraires
A des pleurs éternels devoient ouvrir mes yeux.
Dieu qui, jusques alors daignant m'être propice,
M'avoit paru couvrir d'une ombre protectrice,
Dieu s'éloigna de moi. Je me trouvai surpris,
Et l'on me condamna pour toûjours aux galeres.

D'OLBAN, *à Lisimon.*

Que diable allois-tu faire aussi dans ce pays?

LE COMTE, *à d'Olban.*

Ce sont les loix: on rend des arrêts plus séveres.

LISIMON.

On me traînoit déjà vers ce séjour affreux;
J'y marchois, en poussant des sanglots doulou-
reux.
Voici que tout à coup je vois sur mon passage
Mon fils, mon cher André précipiter ses pas.
La nature éperdue enflammoit son visage,
Rendoit ses yeux ardens, exaltoit son courage:
Il jette un cri, s'élance & me serre en ses bras.
„ Arrêtez (me dit-il) non, non, vous n'irez pas;
„ Courez vers votre épouse, hélas! elle est mou-
rante;
„ Courez rendre la vie à ma mere expirante,
„ Et fuyez avec elle au milieu des déserts.
„ Vous êtes libre, allez, je viens prendre vos fers.
Etonné, confondu, je respirois à peine;
Je ne pouvois parler. Mon fils au même instant
Tombe aux pieds de celui qui conduisoit la chaîne,
Presse, conjure, emploie & les pleurs & l'argent,

Et, le gagnant enfin, obtient qu'en esclavage
Il soit, au lieu de moi, conduit sur ce rivage.

D'OLBAN, *au Comte.*

Eh bien? qu'en penses-tu, mon cher? tu ne dis rien?

LE COMTE.

Je suis extasié.

D'OLBAN.

Parbleu, je le crois bien.

LISIMON.

Transporté d'obtenir cette funeste grace,
Fier de m'ôter mes fers, André prit donc ma place:
Et moi, je l'avouerai, moins généreux que lui,
Je souffris en pleurant cet échange inoui;
Je cédai dans l'espoir que peut être à la vie
Je pourrois rappeller une épouse chérie.
Ma présence en effet, mon amour, mes secours
L'empêcherent alors de terminer ses jours,
Mais elle en a passé le reste dans les larmes,
Au sein de l'indigence, & parmi les allarmes.
Sans cesse nous pleurions notre malheureux fils.
Je voulois quelquefois, du milieu des Cévenes,
La quitter pour venir reprendre ici mes chaînes;
Elle me retenoit, en redoublant ses cris.
Enfin le mois dernier, ses forces s'épuiserent,
En me nommant son fils je la vis expirer;
Et seul, sans nul secours, réduit à l'enterrer,
Je lui creusai sa fosse, & mes mains l'y placerent.
Hélas, en m'acquittant de ce lugubre emploi,
J'aurois dans le tombeau dû sans doute la suivre;
Mais un autre devoir aussi sacré pour moi
Me restoit à remplir & m'ordonnoit de vivre.
A ma place en ces lieux mon cher fils gémissoit,

Ma mort dans l'esclavage à jamais le laissoit;
J'ai voulu l'en tirer & finir sa misere
Avant que le trépas me réjoigne à sa mere.

LE COMTE, *à d'Olban.*

Nous en savons assez; que faisons nous ici?
Ah! Madame d'Orfeuil à la douleur en proie,
En ces mêmes momens, dans les larmes se noie.
Courons; que ce bon homme avec nous vienne aussi,
Il faut...

D'OLBAN, *le retenant.*

Sa joie encor ne seroit qu'imparfaite,
Osons la différer pour la rendre complette.
La chose vous regarde, & c'est à vous d'agir.

LE COMTE.

Comment?

D'OLBAN.

N'êtes vous pas l'ami des commissaires?

LE COMTE.

J'entends; oui, je le suis. Peut-être à mes prieres
Ils auront quelque égard; & je crois les fléchir.
Ils voudront m'obliger.

D'OLBAN.

Tu te moques, je pense.
T'obliger? ce sont eux, je le dis hautement,
Qui te devront parbleu, de la reconnoissance.
C'est rendre aux gens en place un service important,
Que de les aviser du bien qu'ils ont à faire.

LISIMON, *regardant la galere.*

Sans doute la voilà cette triste galere
Qui renferme en son sein mon fils infortuné

Je n'ose la fixer. Tremblant & consterné,
La honte, les remords, le désespoir m'accable.
Dieu! pour tant de vertus quel séjour effroyable!
[*à d'Olban.*]
Ne tardons plus, Monsieur; menez-moi vers mon fils;
Que j'aille...

D'OLBAN.

Il n'est pas temps.

LISIMON.

Ah! vous m'avez promis...?

D'OLBAN.

Je te promets encor; mais fais ce que j'exige.
Tu le verras bien-tôt; j'ai mes raisons, te dis-je.
[*au Comte.*]
Nous allons de vos soins attendre le succès.
[*Il sort & emmene Lisimon.*]

---

## *SCENE II.*

LE COMTE *seul.*

J'Espere qu'il sera conforme à mes souhaits.
Ici l'équité même à faire grace oblige.
Je leur conterai tout, ils n'y pourront tenir;
Eut-on des cœurs de marbre, il faudroit s'attendrir.
*(Il veut sortir, & il est rencontré par Cécile qui entre avec Amélie.)*

## SCENE III.

LE COMTE D'ANPLACE, CECILE, AMELIE.

CECILE.

Monsieur, envoyez-moi ce malheureux; qu'il vienne. (*au Comte.*)
Je veux encor le voir.

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

AMELIE.

O Dieu! dans ses douleurs daigne la secourir!

LE COMTE.

Madame, il le fera; que l'espoir vous soutienne!
(*vivement à Amélie.*)
Je ne m'explique point. Adieu, consolez-là;
Peut être que bien-tôt son malheur finira.



## SCENE IV.

CECILE, AMELIE, *Cécile plongée dans une profonde rêverie ne semble faire aucune attention à ce que dit le Comte, & Amélie au contraire en est transportée.*

AMELIE.

AH! Madame, écoutez ce fortuné présage.
Ce n'est pas sans sujet qu'il nous tient ce langage,
Quoi! votre ame à l'espoir craint elle de s'ouvrir?
Le Comte me l'a dit, vos malheurs vont finir.

CECILE, *d'une voix foible & sans changer d'attitude.*

Oui, sans doute... au tombeau. J'espere au moins, j'espere
Que c'en sera le terme.

AMELIE.

Eh! pouvez-vous, ma chere,
Tenir un tel discours?

CECILE.

Je dis la vérité.

AMELIE.

Vous me faites trembler.

CECILE.

Oui, le coup est porté,
Et je sens que je touche à la fin de ma vie.

AMELIE.

Y pensez-vous! ô ciel!

CECILE.

O ma pauvre Amélie!
Pardonne au désespoir, tu vois le mien ici.
Hélas! j'aurois au Ciel bien des graces à rendre,
Si mon cœur, qu'il forma trop sensible & trop tendre,
A ta douce amitié borné jusqu'à ce jour,
N'avoit jamais connu le poison de l'amour!
Sous l'excès de mes maux il faut que je succombe;
La mort va les finir, je dois la souhaiter,
Et pourtant je me trouble à l'aspect de ma tombe;
Je ne puis sans terreur songer à te quitter:

(*Ici Amélie fond en larmes.*)

Tu pleures... je ne peux te blâmer de pleurer.
Tu n'as pas tort: tu perds une bien bonne amie,

(*L'embrassant & la serrant contre son sein.*)

Et dont tu fus toûjours bien tendrement chérie.
Tu ne l'oublieras pas, j'ose m'en assurer;
Oüi je connois ton ame... Ecoute une priere
Qui t'est de ma tendresse une preuve derniere.
Tiens ma place; prends soin de cet infortuné;
Je te le recommande. Hélas! quoiqu'il soit né

(*apperçevant André.*)

Pour être... Dieu! c'est lui! Dieu, mon ame éperdue!
Ah! je sens que je vais expirer à sa vue!



## S C E N E V.

CECILE, AMELIE, ANDRE.

*Amélie pleure amérement, André s'avance à pas lents; Cécile baisse les yeux à son approche, demeure quelque tems sans parler.*

CECILE, *à André.*

NE pense pas qu'ici, par un nouvel effort,
Je cherche à t'arracher le secret de ton sort.
Je sais trop que sur toi je n'ai plus de puissance.
Garde, garde a jamais ton barbare silence;
Tu le veux, j'y consens. Près du terme fatal,
Sur le bord du cercueil tout devient presqu'égal.
Cependant je n'ai pu me refuser encore;
Pour la derniere fois... dirai-je le plaisir
Ou l'horreur de te voir avant que de mourir!
Ah! tout me dit en vain qu'il faut que je t'abhorre:
Tu fis tous mes malheurs, tu m'arraches le jour,
Et tu ne peux, cruel, m'arracher mon amour!
Mon trépas rend enfin cet aveu pardonnable,
Il l'expiera du moins, innocent ou coupable,
Je meurs en t'adorant.

ANDRÉ, *courant à Cécile prenant avec transport une de ses mains, & la collant à sa bouche.*

Non, vivez pour m'aimer!
Ma Cécile, vivez, vivez pour m'estimer!
J'en suis digne toûjours. Voyez-moi...

CECILE, *le regardant languiſſamment, ſans retirer la main qu'il preſſe toûjours contre ſes levres.*

Ah! tu ne le veux pas.

ANDRÉ.

O Ciel! tu m'y réduis!
Je n'y réſiſte plus, & quoiqu'il en arrive,
Il faut parler.

CECILE.

Ingrat! nous qui n'avions jadis
Que les mêmes plaiſirs, & que les mêmes peines!

ANDRÉ.

Eh, bien, vous l'emportez, C'en eſt fait. Je me rends.
Vous allez tout ſavoir,

CECILE, *ceſſant de s'appuyer ſur Amélie, & ſemblant reprendre des forces à ces mots.*

Mais ne me donne pas une eſpérance vaine.
Mon ami, tes ſecrets, ne le ſais tu pas bien!
En entrant dans mon cœur, ne ſortent pas du tien.
Pourſuis donc, que crains tu? parle, je t'en conjure
Par tout ce qu'ont de ſaint l'amour & la nature;
Par ce feu, dont toûjours je brule malgré moi;
Par mes pleurs, qui j'amais n'ont coulé que pour toi;
Je t'en conjure enfin par ton vertueux pere...

ANDRÉ.

Grand Dieu! qu'oſez-vous dire?... Ah! vous ne ſavez pas...
Cécile, c'eſt lui même, oui, c'eſt mon pere, hélas!
Qui juſqu'à cet inſtant m'a contraint à me taire.
C'eſt lui, s'il vît encore...

## SCENE VI. & Derniere.

CECILE, AMELIE, ANDRÉ, LISIMON, M. D'OLBAN, LE COMTE D'ANPLACE.

LISIMON, *s'élançant dans les bras de son fils.*

OUi, ton pere eſt vivant,
Mon cher fils... mais il va mourir en t'embraſſant.

ANDRÉ.

Mon pere!

CECILE.

Liſimon!

ANDRÉ.

O Ciel! par quelle grace...

CECILE, *ſautant au cou de Liſimon.*

Voyez votre Cécile.

LISIMON, *l'embraſſant.*

Et toi, ma fille, auſſi?

CECILE, *avec vivacité.*

Il eſt donc innocent?

ANDRÉ.

Que mon cœur eſt ſaiſi!
Ah! mon pere, eſt-ce vous? que j'expire en vos bras
Mon pere! mon ami! mon pere!

LISIMON, *entre André, & Cécile, leur rendant tour-à-tour leurs careſſes.*

Mes enfans!

Je

Je crois que je mourrai dans vos embrassemens.
Combien ils me sont chers ! qu'ils ont pour moi de charmes !
Mais ma joie est trop grande ; aux maux les plus affreux
Trop de bonheur succede. Obscurcis par les larmes
Mes yeux cessent déjà de vous voir tous les deux,
Et mon cœur oppressé ne bat plus qu'avec peine.

*(il s'appuye sur André.)*

CECILE.

Grace au Ciel ! maintenant j'en suis enfin certaine,
André n'est pas coupable. Oh ! non, il ne l'est pas,
Je n'en peux plus douter, puisqu'il est dans vos bras.
C'est en vain que ses fers . . .

LISIMON, *avec enthousiasme.*

Respecte-les, ma fille.
L'or qui couvre les grands, & dont l'opulent brille,
Leur donne moins d'éclat, que ces fers glorieux
N'en répandent ici sur ce fils généreux.
Ils sont de sa vertu le libre & cher partage,
L'honneur de la nature, & l'effort du courage.

ANDRÉ, *d'un air effrayé.*

Ah ! de grace arrêtez, vous me glacez d'effroi.
Gardez-vous bien . . .

LISIMON, *avec une effusion de tendresse.*

O toi ! qui méritois de naître
D'un pere . . . aussi sensible, aussi tendre peut-être,
Mais moins haï du sort, & plus heureux que moi ;
Toi que le Ciel encor permet que je revoie !

O mon fils! mon cher fils! ce nom qui fait ma joie,
Et dont tu sais remplir les devoirs en héros,
Ce nom te fut fatal & causa tous tes maux.
Ta tendresse est allée au-delà des limites
Qu'à l'amour filial Dieu lui-même a prescrites,
Et, par ton dévouement pour un infortuné,
Tu m'as rendu bien plus que je ne t'ai donné!
Ne t'oppose donc pas au dessein qui m'amene :
Tu fus trop genéreux lorsque tu pris ma chaîne,
Et je ne suis que juste en revenant enfin,
Te la redemander & subir mon destin.

ANDRÉ.

O Dieu ! que dites vous !

LISIMON.

Ce qu'il faut qu'on publie.
Ce qu'à tout l'univers...

CECILE, *à Lisimon.*

Quoi! ses fers...

LISIMON.

Sont les miens.
Il se chargea pour moi de ces honteux liens,
Mais je viens les reprendre.

CECILE, *levant les bras avec un transport de joie qui la met toute hors d'elle même.*

O ma chere Amélie!

ANDRÉ, *à son pere.*

Ne perdez point de temps, & fuyez de ces lieux;
Fuyez, vous dis-je, allez, retournez vers ma mere.

LISIMON.

Hélas! elle n'est plus.

ANDRÉ.

Qu'entends je, justes Cieux!

Ma mere!... elle n'est plus, grand Dieu!

CECILE, *avec saisissement.*

Elle m'étoit si chere!

LISIMON, *à son fils.*

Ce n'étoit, tu le sais, que pour la secourir,
Qu'à te céder mes fers j'avois pu consentir.
Mais dès qu'elle a fini sa pénible carriere,
Privé du nom d'époux, je ne suis plus que pere.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai satisfait à tout ce que je doi.

(*il se tourne vers le Comte & va se jetter à ses pieds.*)

C'est de vous que dépend la grace que j'espere,
Je l'implore à vos pieds.

ANDRÉ, *se précipitant aussi aux genoux du Comte.*

Non, ne le croyez pas.

CECILE, *se renversant dans les bras d'Amélie.*

Mon cœur se brise.

D'OLBAN.

O Dieu! vois ces nobles combats!
Baisse un moment ici tes regards sur la terre,
Ce spectacle en est digne.

LISIMON.

Ayez compassion,
Monsieur, ayez pitié de mon affliction!
Mon fils est innocent, ses chaînes m'appartiennent,
Rendez, rendez les moi, que mes mains les obtiennent!

ANDRÉ, *se tournant vers son pere, les mains jointes.*

Ah! ne le croyez pas, mon pere, éloignez vous,

Laiſſez-moi mes liens. Leur poids ne m'eſt que
doux,
Mais il accableroit votre foible vieilleſſe.

LISIMON, *embraſſant de nouveau les genoux du Comte.*

Sans crime je ne puis en charger ſa jeuneſſe.
Au nom de Dieu, Monſieur, cedez à mes deſirs!
Que la nature ici, que l'équité vous touche!
La pure vérité vous parle par ma bouche,
Je ne vous trompe point, croyez en mes ſoupirs;
Ne me refuſez pas!... La grace n'eſt pas grande,
Ce ne ſont que des fers, hélas! que je demande.

LE COMTE, *les relevant & les embraſſant l'un & l'autre.*

Levez vous mes amis, embraſſez-moi tous deux.
Ah! que vos cœurs ſont grands, ſont au deſſus des
nôtres!
Vous étiez à mes pieds, c'eſt à moi d'être aux
vôtres;
Mais pendant quelque inſtant, à nos yeux j'ai voulu
Vous laiſſer déployer toute votre vertu.
Elle honore le ſiecle, & votre délivrance
Doit de tant d'héroïſme être la récompenſe.
Auſſi j'en viens pour vous d'obtenir la faveur;
Sûr qu'elle aura l'aveu d'un Roi dont la clémence
De la loi, quand il faut, tempere la rigueur.
Il priſe la vertu, quelque part qu'elle brille;
Et demandant au ciel d'éclairer vos eſprits,
Il vous traite en enfans égarés, mais chéris,
Qu'il ſe plait à toujours compter dans ſa famille.

LISIMON.

Ah! pour l'aimer auſſi nos cœurs vraiment fran-
çois,

S'accordent avec ceux de ses autres sujets.
Divisés sur des points, où nous errons peut-être,
Dans d'autres bien sacrés nous sommes réunis:
Servir notre patrie; adorer notre maître,
Sont des dogmes communs à tous les deux partis.

CECILE.

O jour! jour fortuné! quel changement prospere!

AMELIE, *se jettant au cou du Comte avec un transport de joie.*

Si je ne t'aimois pas, ce que tu viens de faire
Te donneroit mon cœur pour jamais.

D'OLBAN, *prenant André par la main, & le présentant à Cecile avec qui il l'unit.*

C'est ma main
Qui vous doit présenter cet amant respectable:
Il est digne de vous, soyez unis enfin.
(*à André.*)
Et toi, reçois de moi cette femme adorable.
Quoiqu'on ne puisse trop admirer tes vertus,
Le prix que je t'en donne est peut-être au dessus.

CECILE, *se penchant affectueusement sur le bras de d'Olban, qui de l'autre main empêche André de se jetter à ses genoux.*

Ah! Monsieur!

D'OLBAN, *regardant tous deux d'un air satisfait & triomphant.*

Mon bonheur est plus grand que le vôtre,
Puisque je vous ai pu voir heureux l'un & l'autre.

LISIMON.

Puissent vos sentimens se reproduire un jour
Dans des fils adorés, dignes de votre amour
Et qui, de vos vertus vous payant le salaire,

Vous faſſent, comme moi, dans des momens ſi
doux,
Remercier le Ciel du bonheur d'être pere!

CECILE, *à d'Olban.*

Notre félicité ne feroit pas entiere,
Si vous ne conſentiez à reſter avec nous.
Soyez de la famille, & devenez mon frere.

D'OLBAN.

J'en accepte le titre. Oui, malgré mon chagrin,
Vous me racommodez avec le genre humain.
Cette terre n'eſt point un ſéjour ſi ſauvage;
Il s'y rencontre encor bien des honnêtes gens,
Plus que je ne croyois, & je vois que le ſage
Doit en faveur des bons ſupporter les méchans.

*Fin du Sixieme Volume.*







# TABLE,

## DES PIECES CONTENUES

*Dans ce Sixieme Volume.*

